La fleur du sommeil

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LA FLEUR DU SOMMEIL

MARABOUT

Chapitre I

LE COMMANDANT MORANE
À NOUVEAU DANS NOS MURS

Le Caire, le 25 mars. – Nous venons d'apprendre que le célèbre commandant Morane a atterri hier soir en notre cité, venant de Mombasa.

Que vient faire cette fois au Caire notre coureur d'aventures ? Espérons qu'il n'y a débarqué qu'en simple touriste. D'après les renseignements que nous avons pu recueillir, il ne demeurerait en nos murs que durant quelques jours, avant de prendre l'avion pour la France, et cela seulement pour rendre visite aux nombreux amis qu'il compte chez nous. Souhaitons-lui donc un heureux et paisible séjour.

L'homme, qui marchait à pas lents le long de l'avenue principale de la capitale égyptienne, replia l'Egyptian Daily où il venait de lire l'entrefilet qui précède. Un mince sourire plissa son visage bruni et couronné de cheveux sombres coupés courts.

— Pas moyen de faire un pas sans que ces maudits journalistes ne viennent flairer votre piste, fit-il entre les dents.

Son sourire s'accentua un peu.

— Allons, murmura-t-il encore, ne disons pas trop de mal des journalistes, puisque je le suis moi-même à mes heures. D'ailleurs, ceux du Caire semblent faire leur métier avec conscience, puisque j'ai en effet mis pied à terre ici uniquement pour rencontrer quelques amis, et notamment ce cher sir George…

Bob Morane était arrivé à hauteur de l'hôtel *Osiris,* où il était descendu la veille au soir. Il pénétra dans le hall qui, avec ses colonnades, ressemblait à un palais des Mille et une Nuits revu pour le cinéma.

Sans attendre, Bob se dirigea vers le bureau de réception et, s'adressant au préposé, demanda :

— Toujours pas de nouvelles de sir George Lester ?

L'employé secoua la tête négativement.

— Encore rien, *sir…*

Bob fronça les sourcils. Depuis son arrivée au Caire, il tentait de contacter son ami George Lester, chef de la brigade spéciale des narcotiques pour le Moyen-Orient, mais sans y parvenir. Comme Bob avait fait escale au Caire presque dans le seul but de rencontrer sir George et qu'il comptait prendre l'avion à destination de Paris le lendemain ou le surlendemain, ce contretemps le chagrinait. Il avait bien laissé un message à l'ambassade britannique, mais les absences de sir George étaient souvent fort longues en raison des charges de son métier, et Bob craignait de devoir repartir sans l'avoir rencontré.

— Tant pis, fit-il. Si, par hasard, sir George me demandait au téléphone, passez-moi aussitôt la communication dans ma chambre.

Le préposé acquiesça puis, comme Morane allait s'éloigner, il le rappela.

— J'oubliais, *sir…* Un monsieur est venu pour vous voir, il y a environ une demi-heure. Il doit être là quelque part, à vous attendre…

Mais Morane et le réceptionnaire eurent beau inspecter le vaste hall, ils n'y découvrirent pas le personnage annoncé. Au bout d'un moment, le réceptionnaire haussa les épaules.

— Sans doute se sera-t-il lassé d'attendre et s'en sera-t-il allé, fit-il.

— De quoi avait-il l'air, ce monsieur en question ? interrogea Bob.

Le préposé eut un geste vague.

— Ce serait difficile à dire. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il était Anglais et qu'il avait l'air distingué. Il avait les tempes grisonnantes et portait des lunettes cerclées d'or. Il semblait assez impatient de vous rencontrer. En outre, il paraissait inquiet, un peu comme s'il était traqué…

— S’il revenait dit Bob, annoncez-le-moi. Peut-être est-ce quelqu’un que je connais, mais dont le souvenir m’échappe…

— Je n’y manquerai pas, *sir…*

Déjà, Bob s’était détourné pour gagner l’escalier menant à sa chambre, située au premier étage de l’hôtel. Pourtant, quand il eut ouvert la porte de cette chambre, une surprise l’attendait. Sur le tapis aux dessins arabes, un homme, un Européen, était allongé sur le dos. Il devait être Anglais à en juger par sa mise. Ses tempes étaient tachées de cheveux gris et il portait des lunettes cerclées d’or. Aussitôt, Morane devina qu’il s’agissait du visiteur dont venait de parler l’employé de la réception.

Bob s’était déjà penché sur l’inconnu. Une étroite blessure, fait sans doute par un poignard, se marquait au côté gauche de sa poitrine, et une tache rouge allait en s’élargissant sur la veste du complet de toile blanche.

Pendant un moment, Bob crut n’être plus qu’en présence d’un cadavre, mais les paupières de l’homme se soulevèrent. Derrière les verres bombés des lunettes, des yeux bruns aux regards déjà ternis par la mort se fixèrent sur Morane.

Les lèvres de l’homme remuèrent et il demanda, d’une voix faible :

— Êtes-vous le… commandant… Morane ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Je suis le commandant Morane, répondit-il. Mais ne parlez pas. Vous allez vous fatiguer. Je vais appeler immédiatement un docteur…

Le mourant secoua la tête avec résignation.

— Inutile… Je n’en ai plus pour longtemps à… vivre… Il faut prévenir George Lester… Un grand danger menace…

L’homme aux lunettes d’or se tut, comme s’il cherchait à réunir ses dernières forces. Sa poitrine battait en soufflet de forge et la tache rouge allait sans cesse en s’élargissant sur la blancheur du complet. Il ferma les yeux et Bob comprit qu’il était en train de trépasser.

— De quel danger voulez-vous parler ? interrogea-t-il.

Les yeux se rouvrirent, mais c'était à peine si une pâle étincelle de vie les animait encore. À nouveau, les lèvres laissèrent échapper des paroles entrecoupées.

— Danger… Fleur du Sommeil…

La voix n'était plus qu'un souffle, mais l'inconnu trouva néanmoins encore la force de balbutier :

— Harpe… Xarof…

Puis sa tête roula de côté, et il ne bougea plus.

Durant quelques instants, Bob Morane demeura immobile devant le corps de l'homme aux lunettes d'or. À de nombreuses reprises, au cours de son existence mouvementée, il s'était ainsi trouvé en présence de la mort, mais il ne pouvait cependant jamais s'empêcher de se sentir saisi d'un respect voisin de la peur. Il se ressaisit vite pourtant et, après s'être assuré que l'inconnu était bien mort, il entreprit de lui fouiller les poches. Tout ce qu'il trouva fut un passeport britannique au nom de Lew Harding, archéologue attaché au British Museum, un trousseau de clés, un stylo, un porte-mine en argent, une dizaine de livres en billets et de la menue monnaie.

Bob en était là de son inspection quand un léger bruit, craquement du plancher lui sembla-t-il, attira son attention. Il releva la tête et aperçut tout d'abord des pieds et des jambes, puis le personnage tout entier. Il se tenait entre la porte-fenêtre donnant sur la galerie extérieure et le groupe formé par Morane et le mort. C'était un homme maigre, au teint basané et aux yeux clairs – sans doute un sang-mêlé anglo-arabe – et, dans son poing droit, il tenait négligemment un poignard à la longue lame triangulaire.

Aussitôt, Bob comprit que c'était ce même poignard qui avait mis fin aux jours de l'infortuné Lew Harding. Après avoir accompli son forfait, l'assassin, mis en fuite sans doute par l'arrivée de Morane, était revenu et avait entendu les paroles prononcées par le mourant. Ces paroles, tout incompréhensibles qu'elles fussent, devaient dissimuler un secret que le meurtrier ne tenait pas à voir divulgué. Morane devina à l'expression peinte sur le visage du nouveau venu que sa propre mort était décidée.

Cette constatation faite, il ne restait plus à Bob qu'à passer à l'action. Comme il était agenouillé, il se laissa soudain tomber sur le

côté droit et, prenant appui sur le bras et sur l'épaule, il fit accomplir à sa jambe gauche un rapide mouvement de balancier. Son talon alla frapper l'homme sous la rotule gauche. L'articulation mise en porte-à-faux, l'individu poussa un cri de douleur et, sa jambe se dérobant sous lui, il s'écroula d'une pièce. D'un sursaut, Morane se redressa et, du tranchant de la main, frappa le bras armé du couteau, qui tomba sur le sol. Un second coup du tranchant de la main, porté à la base du crâne cette fois, mit l'adversaire définitivement hors de combat.

Sachant que l'homme en avait pour quelques minutes avant de récupérer, Bob Morane alla à sa valise ouverte dans un coin et en tira deux cravates de soie. Revenant ensuite vers le type, toujours inanimé, il lui lia les mains derrière le dos et les chevilles. Ensuite, il le fouilla sans rien découvrir d'autre qu'une matraque de cuir, un mouchoir, quelques bank-notes et des papiers sans importance. Parmi ces papiers, il y avait cependant une coupure de presse, découpée dans un journal anglais et vieille d'une dizaine de jours. Elle disait simplement :

LES PROFESSEURS HARDING, HARPE ET XAROF,
LES TROIS ARCHÉOLOGUES
QUE L'ON CROYAIT DISPARUS
VIENNENT DE RENTRER À TÉHÉRAN

Téhéran, le 12 mars. – On vient d'apprendre que les trois archéologues anglais et français, Lew Harding, Anthony Harpe et Nicolas Xarof, que l'on croyait disparus depuis quelques semaines dans les montagnes d'Iran, ont fait hier leur réapparition à Chiraz, d'où ils étaient partis voilà près de deux mois.

Rappelons que les trois savants désiraient retrouver une cité morte dont ils soupçonnaient l'existence. À leur départ de Téhéran, avant de gagner Chiraz, ils ne voulurent donner aucune explication sur la situation approximative des ruines qu'ils recherchaient, cela sans doute afin d'éviter la concurrence d'autres savants. Ils partirent avec un train de chameaux, sans guide ni domestiques. Les professeurs Harding et Harpe avaient à plusieurs reprises effectué

des voyages d'exploration en Iran et se disaient capables de s'orienter à travers le pays. On sait seulement qu'ils se dirigèrent vers le sud-est. À moins qu'ils n'aient pris initialement cette direction dans le seul but de mieux brouiller leur piste.

L'absence des trois archéologues devait durer un mois environ. Quand deux semaines, passé ce délai, se furent écoulées, on commença à se demander ce qu'il était advenu d'eux. Voilà quelques jours, on en venait à l'inquiétude, quand Harding, Harpe et Xarof regagnèrent Chiraz. Ils avaient perdu tous leurs bagages et leurs chameaux et paraissaient épuisés et inquiets. À Téhéran, ils refusèrent de donner le moindre détail sur leur aventure ni sur l'endroit où ils s'étaient rendus. Tout ce que l'on put savoir, c'est qu'ils avaient effectivement découvert les ruines qu'ils cherchaient mais que, jusqu'à nouvel ordre, ils voulaient en garder l'emplacement secret.

Les professeurs Harpe et Xarof s'envoleront demain respectivement pour l'Angleterre et la France. Quant au professeur Harding, il ne paraît pas qu'il regagnera l'Angleterre immédiatement. Sa prochaine destination demeure encore inconnue.

Morane releva les yeux de dessus l'extrait de presse et se tourna vers le corps de l'infortuné Harding.

— Sa destination était Le Caire, murmura-t-il, et la mort…

Il avait l'impression d'être soudain tombé dans un grand trou noir, sans fond. Des questions l'assaillaient. Qu'est-ce que tout cela avait à voir avec le voyage de Harding et de ses deux compagnons ? Pourquoi l'archéologue avait-il voulu le rencontrer, lui, Bob Morane, et pourquoi était-on venu l'assassiner justement dans sa chambre ? Pourquoi le meurtrier était-il revenu pour le tuer à son tour ? À cause des paroles prononcées par le mourant ? Et que signifiaient ces paroles ? Quel était ce « danger », et cette « Fleur du Sommeil » dont avait parlé Harding ? Pour l'instant, toutes ces interrogations ne pouvaient que demeurer sans réponse.

Se baissant vers l'homme au couteau, Bob le retourna sur le dos. L'individu avait ouvert les yeux et, sur son visage étroit, une expression de haine impuissante se lisait.

— Que veut dire tout cela ? interrogea Morane d'une voix dure.

Comme l'autre ne répondait pas, il demanda encore :

— Quel est ton nom ?

Toujours pas de réponse. Cette fois, Bob n'insista pas davantage, se contentant de hausser les épaules.

— Tant pis ! Tu seras bien obligé de t'expliquer avec la police…

Morane alla au poste téléphonique posé sur la table de nuit et décrocha.

— Pouvez-vous me passer le bureau central de police ? demanda-t-il quand il eut obtenu une réponse.

— Tout de suite, sir…

Au bout d'un moment, après une série de bruits de contact, une voix retentit :

— Ici poste central de la police. Qui est à l'appareil ?

Bob ignora cette dernière question.

— Je suis à l'hôtel *Osiris,* expliqua-t-il, et il y a un mort dans ma chambre. Un homme tué d'un coup de couteau, et j'ai réussi à capturer son meurtrier…

— Un mort ! Qui est à l'appareil ?

— Mon nom est Robert Morane, dit encore Bob avant de raccrocher. Presque aussitôt, il demanda un nouveau numéro, celui de l'Ambassade britannique, mais sir George Lester était toujours absent. Il ne restait donc plus à Bob qu'à attendre l'arrivée de la police.

Chapitre II

Le lieutenant Achmed était appuyé au mur, près de la porte-fenêtre donnant sur la galerie extérieure. Grand, large d'épaules, avec un début d'embonpoint que son uniforme très serré cachait à demi, il avait le teint plombé, la paupière lourde et la moustache conquérante, aux pointes relevées. Le corps du professeur Harding, toujours étendu au centre de la pièce, avait été recouvert d'un drap. Quant au meurtrier, il avait été assis sur une chaise, mais de solides menottes remplaçaient les cravates qui le ligotaient auparavant.

Bob Morane, assis sur le lit, le menton appuyé à l'un de ses genoux, relevé, venait de raconter aux policiers ce qui s'était passé exactement, et il attendait leur réaction.

— Avouez, dit enfin le lieutenant Achmed, que tout ceci n'est pas très clair. Pourquoi cet homme – il désignait le meurtrier – serait-il venu tuer cet autre homme, qui vous était complètement inconnu auparavant, justement dans votre chambre ?

Morane haussa les épaules.

— Voilà justement ce qu'il vous appartient d'établir, lieutenant…

Le policier ricana.

— À mon avis, commandant Morane, vous en savez plus que vous ne voulez bien le dire. Ce n'est pas la première fois que vous venez semer le trouble dans notre ville.

À son tour, Bob eut un petit ricanement.

— Dites plutôt que je suis venu y rétablir l'ordre que vous êtes incapable de maintenir…

Lentement, l'impatience commençait à le gagner. Depuis son arrivée, le lieutenant Achmed ne faisait que lancer des sous-entendus désobligeants à son égard.

Les dernières paroles de Morane ne parurent pas avoir le don de plaire au policier. Son visage se renfrogna et il avança d'un pas en direction de Bob. Visiblement, épaulé par les autres policiers qui

l’accompagnaient, il ne se sentait pas disposé à s’en laisser imposer et ne voulait pas perdre la face.

— Il faudrait voir à ne pas prendre de grands airs, sinon, tout commandant Morane que vous êtes, je vous administrerai une solide raclée…

— Vous auriez tort de vous y risquer, lieutenant Achmed, dit une voix qui venait de l’entrée de la chambre. Le commandant Morane est fort capable de se défendre, vous ne devez pas l’ignorer.

Tous les assistants se tournèrent vers celui qui venait de parler, et qui se trouvait adossé au chambranle de la porte. Un grand gaillard de quarante-cinq ans environ, aux cheveux blonds, aux yeux clairs et au teint couleur de brique trop cuite. Il portait avec élégance un complet d’alpaga clair et tout, dans son maintien, ses gestes et son anglais précis, digne d’un ancien étudiant d’Oxford, témoignait d’une parfaite assurance.

Quand Achmed eut aperçu le nouveau venu, sa morgue tomba soudain. Il courba les épaules comme si, tout à coup, elles avaient dû supporter tout le poids du monde.

— Je voulais simplement, sir George… balbutia-t-il.

Le nouveau venu feignit ne pas s’apercevoir de l’embarras du policier. Il s’était tourné vers Morane.

— Je viens de rentrer de mission, Bob, expliqua-t-il, et comme à l’Ambassade on m’a affirmé que votre dernier appel téléphonique était pressant, je suis accouru aussitôt.

Le visage de Morane s’était éclairé d’un sourire.

— Content de vous voir, George, dit-il en s’avançant la main tendue. J’avais débarqué au Caire dans le but principal de vous voir. Pourtant, je ne croyais pas vous retrouver en de telles circonstances.

Sir George Lester désigna le corps toujours étendu, sous son drap blanc, à même le plancher.

— On dirait que vous vous êtes à nouveau mis dans les ennuis jusqu’au cou, Bob…

— Ce sont plutôt les ennuis qui sont venus à moi, fit remarquer Morane avec un hochement de tête.

Sir George s'accroupit auprès du corps et souleva, à hauteur du visage, le drap qui le recouvrait. Il eut un brusque sursaut et murmura :

— Lew Harding, mon compagnon d'université !… Il était venu au Caire pour me voir et m'avait, lui aussi, laissé un message. En arrivant à l'Ambassade, j'ai téléphoné à son hôtel, mais il était absent…

Lester releva vers Morane un visage où une sourde douleur se lisait.

— Que s'est-il passé exactement ? interrogea-t-il.

Rapidement, Morane mit son ami au courant des derniers événements, puis il lui tendit la coupure de presse trouvée dans la poche du meurtrier. Quand sir George eut fini de lire, il hocha la tête.

— En quittant Téhéran, dit-il, Lew est venu au Caire pour me voir. Ne me trouvant pas et se sentant sans doute menacé, il s'est rabattu sur vous, Bob. Assurément, il était au courant de votre présence au Caire par l'article de *l'Egyptian Daily.* Il vous connaissait de réputation car je lui avais parlé de vous, et il savait que vous pourriez lui venir en aide. Malheureusement, vous avez regagné votre hôtel quelques minutes trop tard…

— Sans doute cela s'est-il passé de cette façon, en effet, fit Morane. Se sentant pressé par celui qui allait devenir son meurtrier, votre ami est venu m'attendre dans ma chambre, croyant qu'il s'y trouverait en sécurité. Malheureusement, l'assassin l'y a suivi…

Bob s'interrompit un instant puis, tendant le menton vers le corps de l'archéologue, il demanda à l'adresse de sir George :

— Avez-vous une idée de ce que votre ami pouvait me vouloir, nous vouloir ?…

Les larges épaules de l'Anglais se soulevèrent, puis retombèrent.

— Je serais bien en peine de vous répondre, Bob. Sans doute cela a-t-il quelque chose à voir avec le voyage que Lew Harding venait d'accomplir, en compagnie des professeurs Harpe et Xarof, dans les montagnes d'Iran. N'oubliez pas qu'à leur retour les trois savants paraissaient inquiets. En outre, si Harding a gardé sa destination secrète, c'est sans doute parce qu'il voulait me voir et que quelque chose ne tournait pas rond…

Morane fit face au meurtrier qui, menottes aux chevilles et aux poignets, demeurait impassible sur sa chaise, comme s'il était étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

— Peut-être ce joli coco vous révélera-t-il ce que vous voulez savoir…

Sir George Lester eut une moue dubitative.

— Cela m'étonnerait fort. Sans doute s'agit-il là d'un vulgaire homme de main, qui ne doit pas connaître grand-chose à l'affaire. Et puis, il ne parlera pas, et il n'est pas dans nos habitudes de recourir au troisième degré. Tout ce que nous pourrons sans doute faire, c'est voir si cet individu est connu de nos services. Ainsi, il nous sera peut-être possible de découvrir une piste quelconque.

L'Anglais se tourna vers le lieutenant Achmed et ses hommes et leur désigna le meurtrier.

— Emmenez-moi cette canaille au poste central. Nous verrons ce qu'elle a dans le ventre…

Il s'adressa à nouveau à Morane.

— Sans doute aurons-nous bientôt besoin de votre témoignage, Bob. Pourrons-nous compter sur vous ?

— Bien entendu, George. Et vous, de votre côté, tenez-moi au courant. Puisque je viens d'être, bien malgré moi, mêlé à cette affaire, j'aimerais savoir comment elle se terminera.

Quelques minutes plus tard, Morane se retrouvait seul dans la chambre. Le corps de l'archéologue avait été enlevé et, comme la nuit tombait, Bob alla faire de la lumière. Il sentit alors une grande fatigue descendre sur lui, tant à cause des émotions de ces dernières heures que du long voyage qu'il venait d'accomplir – et il comprit qu'il ne tarderait pas à se coucher.

*

* *

Quand le téléphone réveilla Morane, le soleil brillait haut déjà derrière les fenêtres en moucharabieh de sa chambre. La veille, il s'était couché très tôt, tout de suite après avoir dîné, et il avait dormi comme une souche.

Il décrocha et appliqua l’écouteur à son oreille.

— C’est vous, Bob ? interrogea la voix de sir George Lester.

— C’est moi, en effet, George. Mais a-t-on idée de réveiller ainsi les gens en pleine nuit !

— En pleine nuit ? fit Lester à l’autre bout du fil. Mais il est neuf heures du matin…

— Je sais… Cependant, pour moi, il fait encore nuit. Je ne suis qu’à demi réveillé, et j’ai l’impression qu’il me reste des siècles à dormir avant d’avoir complètement récupéré…

— Que devrais-je dire ? Je n’ai pas fermé l’œil de la nuit. Je l’ai passée à interroger l’assassin de Lew Harding…

Ces dernières paroles devaient suffire à faire retrouver à Bob tous ses esprits.

— Avez-vous appris du nouveau ? interrogea-t-il.

— Pas par le meurtrier lui-même, car il ne semble pas décidé à parler. Pourtant lui-même est connu de nos services. C’est un certain Direk Zelfar, en accointance depuis toujours avec les bandes de trafiquants d’opium et soupçonné de plusieurs assassinats. Peut-être nous est-il maintenant possible de donner une identité précise à cette « Fleur du Sommeil » dont Harding vous a parlé avant de mourir.

— Que voulez-vous dire ?

— Il s’agit de l’opium. Le pavot somnifère… La Fleur du Sommeil… Vous comprenez ?

Bob mit un moment avant de répondre.

— Cette explication me paraît satisfaisante, finit-il par dire. Pourtant, il y a une chose qui cloche.

— Laquelle donc ?

— Je me demande tout simplement pourquoi Lew Harding, au moment de mourir, aurait employé une expression aussi alambiquée que « Fleur du Sommeil », alors qu’il lui aurait été si aisé d’employer un mot plus simple, comme « opium » ou « pavot » ?

Ce fut au tour de sir George Lester de marquer un temps d’arrêt, pour dire ensuite :

— Votre remarque me paraît sensée, Bob, mais je m’en tiens néanmoins à mon explication, car pour le moment je n’en vois pas

d’autre. Mais il faudrait que nous nous rencontrions pour parler de tout cela…

Pendant un moment, Morane hésita. Certes, Lew Harding était venu mourir dans sa chambre, et c’était lui qui avait capturé le meurtrier. Là s’arrêtait cependant sa participation à l’affaire, qui était du ressort de la police. Cependant, sir George était un vieil ami, et il ne pouvait refuser de le rencontrer.

— Si nous déjeunions ensemble, ce midi, George ?

— D’accord… Où nous retrouverons-nous ?

— Pourquoi pas ici même, au restaurant de l’hôtel. Disons vers une heure…

— Entendu, je serai au rendez-vous à une heure précise.

Bob faillit exiger de son ami la promesse qu’il ne serait pas parlé de l’affaire Harding, mais il s’en abstint, car il n’ignorait pas que, jamais, sir George Lester n’aurait, malgré toute sa bonne volonté, tenu pareil serment.

*

* *

Quand Morane et sir George se retrouvèrent, quelques heures plus tard, dans la salle à manger de l’hôtel *Osiris,* celle-ci était envahie déjà par les dîneurs, et il s’avéra impossible, à cause du va-et-vient, de parler sans courir le risque d’être épiés. Au dessert, Bob proposa de se rendre en un endroit où l’on serait à l’abri des indiscrets.

— C’est cela, approuva sir George, et comme les murs eux-mêmes ont des oreilles, pourquoi ne sortirions-nous pas de la ville, pour garer la voiture au bord de la route en plein désert, et discuter le coup à notre aise, sans risquer d’être entendus…

Quelques minutes plus tard, leur café avalé, les deux hommes montaient dans la Bentley noire de sir George et sortaient de la ville, pour aller s’arrêter au bord de la route, dans un endroit désert où, seuls, de rares figuiers de Barbarie tachaient de vert-de-gris l’étendue des sables et des rocs. À quelques centaines de mètres,

c’était le Nil, où de rares felouques montraient leurs voiles couleur d’ocre.

Le premier, George Lester parla.

— Reprenons les choses par le début, Bob, dit-il. Hier, mon ancien compagnon d’université, Lew Harding, de retour d’exploration dans les montagnes d’Iran, arrive au Caire pour me voir. Ne parvenant pas à me toucher et apprenant votre présence ici, il décide de vous rencontrer, car je lui ai déjà parlé de vous et il sait pouvoir vous faire confiance. Quand il se présente à votre hôtel, il a l’air traqué, cela selon les affirmations de l’employé à la réception, dont le témoignage ne semble pas devoir être mis en doute. Craignant probablement d’être rejoint par son poursuivant, Harding monte secrètement à votre chambre, dont il a sans doute obtenu le numéro par l’employé de l’hôtel. C’est là que, peu de temps après, vous le retrouvez mort, pour réussir ensuite à capturer son assassin, un certain Direk Zelfar, connu de nos services pour être en complicité avec les trafiquants d’opium. Avant de mourir, Harding vous a parlé d’un grand danger qui menaçait, d’une énigmatique « Fleur du Sommeil », et il a prononcé également les noms de ses deux compagnons de voyage, les professeurs Harpe et Xarof. En outre, dans la poche du meurtrier, on a découvert une coupure de presse parlant du retour d’expédition des trois savants. Il nous reste à présent à tirer des conclusions de ce qui précède pour tenter de faire un peu de lumière sur toute cette affaire.

Morane demeura silencieux, comme s’il attendait les explications de son compagnon. Sans le faire patienter davantage, sir George Lester poursuivit :

— D’après moi, je vous l’ai déjà dit tout à l’heure au téléphone, cette « Fleur du Sommeil » n’est autre que le pavot somnifère. Bien sûr, nous ne savons pas encore pourquoi Lew, à l’instant de mourir, a employé un tel terme, mais là n’est point la question. En outre, le fait qu’il ait cité également les noms de ses deux compagnons tend à prouver que Harpe et Xarof seraient également mêlés à l’affaire. À mon avis, tout cela doit avoir un rapport avec le voyage de Harding et de ses deux confrères en Iran. Peut-être y ont-ils découvert quelque chose capable d’intéresser mes services et ceux d’Interpol,

avec lesquels je travaille main dans la main. Cette nuit, j'ai oublié de vous le dire, nous avons visité la chambre d'hôtel d'Harding, mais celle-ci avait déjà été fouillée et nous n'y avons rien découvert qui pût nous mettre sur une piste quelconque. Comme le secret de Harding doit être lourd de conséquences pour quelqu'un – sinon on ne l'aurait pas assassiné – il me paraît important de contacter au plus vite le professeur Harpe et le professeur Xarof… s'il en est temps encore…

— Que voulez-vous dire : s'il en est encore temps ?

— Tout simplement que, si Harpe et Xarof sont eux aussi en possession de ce secret, ils doivent être également en danger de mort.

— N'exagérons rien, fit Bob.

— Je n'exagère rien. Les trafiquants de drogue sont prêts à tous les crimes. Voilà dix ans que je les combats à travers tout le Moyen-Orient, et je sais de quoi ils sont capables.

Bob Morane demeura un long moment songeur.

— Croyez-vous qu'il s'agisse réellement d'opium ou d'une drogue quelconque ? interrogea-t-il. Après tout, Harding et ses compagnons ont pu découvrir autre chose…

— Peut-être mais, pour ma part, cela doit avoir un rapport quelconque avec l'opium. Je ne vois pas très bien à quoi pourrait se rapporter cette « Fleur du Sommeil », si ce n'est au pavot.

— Pour s'en assurer, fit Morane avec un léger haussement d'épaules, il faudrait interroger Harpe et Xarof. Il vous suffira de câbler pour cela aux bureaux de l'Interpol, à Londres et à Paris.

— Reste à savoir si nos deux archéologues voudront raconter quoi que ce soit à la police. Ils doivent penser que, tant qu'ils garderont le silence, ils auront la vie sauve.

— Il faut les détromper, leur révéler le sort de Lew Harding. Peut-être auront-ils davantage confiance si on leur adresse quelqu'un n'appartenant pas à la police…

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de sir George Lester.

— Justement, Bob, fit-il, c'est ici que vous intervenez.

Morane sursauta.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que ce quelqu'un n'appartenant pas à la police et qui contacterait Harpe et Xarof sans donner l'éveil, ce pourrait être vous.

— Pourquoi me choisir, moi ? Il y en a d'autres capables de remplir cette mission.

— Pas comme vous pourriez le faire, Bob. Je sais pouvoir avoir pleine confiance en vous et, en outre, vous êtes capable mieux que quiconque de vous débrouiller en cas de coup dur.

Mais Morane secoua la tête.

— Je reviens d'avoir roulé ma bosse à travers l'Afrique, et j'en ai assez des aventures pour un bon bout de temps. Je regrette, George, mais il m'est impossible de…

À ce moment, un avertissement échappa à Lester.

— Attention !

Dans un crissement strident de pneus, une vieille Austin fonçait sur la Bentley. Bob et l'Anglais s'étaient jetés au fond de la voiture, à l'instant même où un tacatac significatif se faisait entendre et où une barre de feu jaillissait dans leur direction. Les balles firent voler des éclats de vitres dans tous les sens. Mais déjà l'auto des assaillants était loin.

— Tout va bien ? interrogea sir George en se redressant.

— Tout va bien, fit Morane. Du moins, je crois bien être intact…

Il voulut prendre le volant de la voiture pour se lancer à la poursuite de leurs agresseurs, mais le moteur de la Bentley se contenta d'émettre un gargouillement lamentable. Morane mit pied à terre en maugréant et alla soulever le capot. Quelques instants plus tard, il revint, le visage hargneux.

— Ces bandits nous ont manqués, dit-il, mais ils ont flanqué toute la sauce dans le moteur. Le carburateur ressemble à une pomme d'arrosoir… Et les petits copains à la mitrailleuse doivent déjà être loin maintenant.

Sir George Lester semblait, extérieurement du moins, ne rien avoir perdu de son flegme.

— J'espère, Bob, dit-il d'une voix calme, que vous aurez compris à présent que les responsables de la mort de Harding sont prêts à tous les crimes. Vous êtes le dernier à avoir parlé à Lew et,

craignant que ce dernier ne vous ait révélé quoi que ce soit, ils tentent de vous tuer, et moi en même temps. Voilà pourquoi vous devez au plus vite contacter le professeur Harpe ou, à défaut, le professeur Xarof.

Morane serra les poings. Il comprenait que la prudence ne changerait rien à la situation puisque, de toute façon, sa vie était désormais en danger. Et puis, il était curieux lui aussi de trouver une identité à cette mystérieuse « Fleur du Sommeil ».

Il tourna vers sir George un visage sur lequel se marquait une froide détermination.

— Vous avez gagné, dit-il d'une voix ferme. Demain, je prendrai l'avion pour Londres. En espérant que je n'arriverai pas trop tard…

Chapitre III

Bien qu'on fût au début du printemps, Londres était encore enveloppée dans l'ouate de son brouillard quand Morane y débarqua, deux jours après la mitraillade du Caire. Au cours des heures qui avaient suivi cette mitraillade, sir George Lester semblait s'être ancré davantage encore dans l'idée que les trois savants, Harding, Harpe et Xarof détenaient un lourd secret glané au hasard de leurs explorations, secret que Harding avait voulu transmettre à Morane. Il fallait donc contacter Harpe et Xarof avant qu'il ne soit trop tard. Bob avait donc, comme convenu, pris l'avion pour Londres, afin d'y rencontrer Harpe. Dans sa poche, il emportait un ordre de mission en bonne et due forme, signé par sir George, et aussi des recommandations pour un haut personnage du Foreign Office et pour le bureau central d'Interpol à Paris.

Descendu dans un hôtel de la City, Morane, aussitôt enfermé dans sa chambre, au quatrième étage, se fit mettre en communication téléphonique avec le British Museum et demanda à parler au professeur Harpe. Mais ce dernier était absent. Pour le moment, il devait se trouver chez lui, en banlieue, où il rédigeait un rapport sur les découvertes archéologiques faites au cours de son dernier voyage. Quand il eut obtenu l'adresse et le numéro de téléphone du savant, Bob raccrocha. Ensuite, il sonna le standard de l'hôtel et fit appeler le numéro de Harpe.

Après de longues secondes d'attente, quelqu'un, à l'autre bout du fil, décrocha, et une voix masculine demanda :

— Qui est à l'appareil ?

Morane répondit à cette question par une autre question.

— Professeur Harpe ?

— Lui-même, dit la voix. Qui parle ?

— Un ami du professeur Harding…

— Harding ?… Il est donc à Londres ?…

— Non. Il n’y reviendra plus jamais… Il est mort. Quelqu’un l’a assassiné voilà quelques jours au Caire…

— Assassiné !…

La voix parut hésiter, puis Harpe demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Je veux que vous me disiez ce qu’Harding avait à me dire.

À l’autre bout du fil, le professeur Harpe marqua une nouvelle hésitation.

— Ce qu’Harding avait à vous dire ? Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne me mêle pas de la vie privée de mes collègues…

Bob avait la certitude que son interlocuteur mentait ; ses deux hésitations successives le disaient assez.

— J’ai l’impression que vous savez de quoi il s’agit, professeur. Harding courait un grave danger, et vous ne l’ignoriez pas. Voilà pourquoi sa mort ne vous a pas étonné outre mesure.

Cette fois, un long silence succéda à ces paroles. Finalement, Harpe explosa :

— Que diable me racontez-vous là ? Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. D’ailleurs, qui êtes-vous ?…

— Peut-être Harding vous a-t-il parlé d’un de ses amis, sir George Lester. Je suis envoyé par lui et je possède des papiers qui peuvent vous le prouver. Quant à mon nom, c’est Robert Morane.

— Allez au diable ! Je n’ai jamais entendu parler de vous et je ne tiens pas à me mêler de choses qui ne me regardent pas…

— Ne vous emballez pas, professeur. Harding est mort parce qu’il n’a pas pu rencontrer sir George à temps. De toute façon, il était condamné. S’il avait réussi à toucher sir George, celui-ci aurait pu le faire protéger, comme je pourrais peut-être vous faire protéger si vous consentez à me recevoir. Tant que vous vous tiendrez à l’écart, je ne pourrai rien pour vous…

— Allez au diable, vous ai-je dit !

Un déclic apprit à Bob Morane que son correspondant venait de couper la communication. Il fit de même et se renversa sur le lit, les mains croisées derrière la nuque. « Harpe me paraît dans le coup, lui aussi, songea-t-il, mais la mort de Harding lui a causé un choc. Il semblait passablement effrayé quand il a raccroché… »

Au bout d’un moment, Morane se redressa et, reprenant le téléphone, il se fit mettre en communication avec le Foreign Office. Là, il demanda le major Haymes.

Ce major Haymes, comme le lui avait affirmé sir George, était en quelque sorte l’encyclopédie vivante du service secret britannique. On pouvait lui demander n’importe quel renseignement sur n’importe quel personnage plus ou moins important résidant dans n’importe quel pays du monde, il était à même, grâce à ses fichiers, de le fournir en un temps record.

Quand Morane se fut présenté, Haymes répondit, d’une voix affable :

— Ravi de vous savoir à Londres, Mister Morane. Sir George Lester m’a télégraphié du Caire à votre sujet en me demandant de vous aider de mon mieux. Que puis-je pour vous ?

— Peu de choses pour l’instant… Connaissez-vous le professeur Harpe ?

— Je le connais. Attaché au British Museum. Un archéologue de grande valeur… Vient de rentrer d’un voyage de recherches en Iran…

— Est-ce un gaillard à se laisser intimider aisément ?

— Lui ? Conan Doyle aurait pu, tant moralement que physiquement, le prendre pour modèle pour son professeur Challenger. En fait, c’est le professeur Challenger tout craché…

— Je vois. Un type coriace, n’est-ce pas ?… C’est tout ce que je voulais savoir. Merci, major Haymes. Si j’ai besoin d’autres renseignements, je vous sonnerai plus tard.

— Ne vous gênez pas, Mister Morane. Si je puis encore vous être utile…

Bob avait déjà reposé le combiné sur sa fourche. Ainsi, le professeur Harpe était un gaillard n’ayant pas froid aux yeux et, pourtant, tout à l’heure, au téléphone, il avait paru terrorisé. Cela semblait indiquer une fois de plus que les mystérieux ennemis que Morane avait entrepris de combattre étaient puissants et redoutables, et que Harpe se savait en danger de mort.

« Il me faut faire vite, songea Bob. Je dois contacter Harpe avant qu’il ne soit trop tard, sinon il y passera, tout comme Harding. Il

détient un secret, et ceux à qui appartient ce secret savent que, seuls, les morts ne parlent pas… »

Après avoir glissé dans sa ceinture le Colt automatique que lui avait remis sir George, au Caire, Bob Morane passa son trench, sortit de la chambre, gagna la rue et sauta dans un taxi.

*

* *

Le professeur Harpe habitait un cottage solitaire oublié sur le bord de la route, au-delà de Greenwich. Le cottage anglais classique, avec ses murs de pierre, son toit bas, son lierre et un jardin en désordre qui le séparait de la chaussée. Le soir tombait et le brouillard était si épais que c'était à peine si, du taxi, on pouvait apercevoir la silhouette massive de la maison.

Morane paya le chauffeur et mit pied à terre.

— Faut-il vous attendre, monsieur ?

— Ce ne sera pas la peine. J'en aurai sans doute pour un bon bout de temps.

Le chauffeur n'insista pas. Le taxi démarra et fut aussitôt happé par le brouillard. Bob se retrouva seul. Un silence total régnait, sinistre. Bien qu'il fît encore jour, Morane ne pouvait manquer de se sentir empreint d'un sentiment de tristesse, sans doute à cause de cette purée de pois noyant toutes choses.

D'un pas décidé, Bob gagna la haie séparant le jardin de la chaussée. Ce fut alors seulement qu'il distingua, rangée contre la haie, une voiture à laquelle il n'avait pris garde jusqu'alors. Il s'en approcha et s'aperçut qu'il s'agissait d'une voiture de sport grise, une petite MG longue et basse, dont la capote était relevée. Morane jeta un coup d'œil à l'intérieur, mais se rendit compte qu'elle était vide. Il haussa les épaules et pensa qu'il s'agissait sans doute de la voiture du professeur Harpe, ou d'un visiteur quelconque.

Traversant le jardinet, Morane s'arrêta devant une vieille porte cloutée. Au milieu du battant, une carte de visite, portant ce nom « Pr. Anthony Harpe », était fixée dans un voyant de mica cerclé de cuivre.

Bob sonna et, quelques instants plus tard, des pas retentirent à l'intérieur de la maison, puis la porte s'ouvrit.

L'homme qui apparut à Morane était grand, mince, habillé avec recherche, et il aurait pu être sympathique si de fines moustaches blondes, aux pointes tombantes, n'avaient donné à ses lèvres une expression cruelle qui, d'ailleurs, se retrouvait dans ses yeux couleur d'eau.

— Professeur Harpe ? demanda instinctivement Morane.

— Lui-même, répondit l'autre.

Mais Bob savait déjà que ce n'était pas Harpe. Il se souvenait de ce que le major Haymes lui avait dit tout à l'heure, au téléphone, en parlant de l'archéologue : « Conan Doyle aurait pu, tant moralement que physiquement, le prendre comme modèle pour son professeur Challenger. En fait, c'est le professeur Challenger tout craché ». Or, en lecteur fervent de romans d'aventures, Bob savait que le héros de Conan Doyle était plutôt petit, avec un torse prodigieusement développé, un crâne énorme et un visage envahi par les poils d'une longue et épaisse barbe noire. L'homme qu'il avait devant lui représentait un type d'individu tout différent. Ce ne pouvait donc pas être Harpe…

L'inconnu conduisit Morane dans un vaste bureau garni de meubles épais, de poteries et de statuettes anciennes. L'homme s'assit derrière une grande table de travail et, désignant à Bob un siège placé de l'autre côté, dit d'une voix suave, sous laquelle perçait cependant un accent hostile.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur…

— Morane, dit Bob. Robert Morane. Je vous ai téléphoné tout à l'heure…

— Bien sûr, je me souviens… Dites-moi ce que je puis faire pour vous, monsieur Morane…

Bob ne répondit pas tout de suite. Il se demandait où était passé le vrai professeur Harpe. De toute évidence, entre leur conversation téléphonique et l'arrivée de Morane au cottage, quelque chose s'était passé et quelqu'un s'était substitué à Harpe. Pourquoi ? Il ne fallut pas longtemps à Bob pour répondre à ce « pourquoi ? ». En

même temps, il devina qu'il venait de s'enfermer dans une souricière.

— Dites-moi ce que je puis faire pour vous, monsieur Morane…

Bob croisa les jambes et posa nonchalamment la pointe du pied contre le châssis de la table, de façon à ce que son interlocuteur ne put s'en apercevoir.

— Il y a quelques jours, au Caire, commença-t-il, un de vos amis, le professeur Harding, tenta de me contacter afin de me révéler un grave secret. Malheureusement, avant de pouvoir m'atteindre, il fut assassiné. Tout ce que je pus obtenir de lui, avant qu'il n'expire, ce furent quelques vagues paroles, parmi lesquelles votre nom figurait. Voilà pourquoi je suis ici, pour que vous me révéliez ce que ce pauvre Harding n'a pas eu le temps de me dire…

Le faux archéologue haussa les épaules.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler, dit-il. Pour commencer, la mort de ce malheureux Harding me surprend. Je ne vois pas très bien qui aurait pu l'assassiner. Il n'était pas homme à se mêler de choses qui ne le regardaient pas.

— Il y a des moments, répondit Bob, où l'on est bien obligé de sortir de son quant à soi et de prendre parti. Ainsi, personne ne tient à faire la guerre. Cependant, au moment où le pays est en danger, toute la nation se lève. En tentant de me rencontrer, Harding agissait peut-être en soldat.

Le soi-disant professeur Harpe secoua la tête.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler, répéta-t-il. Harding ne m'a jamais confié aucun secret capable de…

Le pied de Morane s'appuya plus fortement au châssis de la table.

— Si, professeur, vous savez de quoi je veux parler, et je ne sortirai pas d'ici avant que vous m'ayez dit ce qu'Harding avait dans la tête. D'après ce que j'ai cru comprendre, tout à l'heure, au téléphone, vous vous taisez parce que vous avez peur.

L'autre secoua la tête. Un rictus sinistre apparut en même temps sur ses lèvres minces.

— Non, monsieur Morane, je n'ai pas peur. C'est plutôt à vous d'avoir peur à présent.

Sa main droite, qu'il tenait cachée sous la table, apparut soudain. Elle tenait un pistolet automatique braqué vers la poitrine de Morane. Ce dernier ne broncha pas. Depuis son entrée au cottage, il s'attendait à ce dénouement.

— Ainsi, dit-il calmement, voilà le moment où le masque tombe. Je savais d'ailleurs depuis le début que vous n'étiez pas le professeur Harpe. Je n'avais jamais rencontré celui-ci, mais on m'en avait cependant fait une description très précise.

L'inconnu haussa les épaules.

— Cela n'a plus d'importance à présent, monsieur Morane. On m'avait envoyé ici pour liquider le professeur Harpe, et je venais d'accomplir ma mission quand vous êtes survenu juste à point pour me permettre de faire d'une pierre deux coups. Mes chefs vont être rudement contents quand ils sauront que je vous ai, vous aussi, rayé du monde des vivants. Depuis votre entrée dans cette maison, vous étiez condamné…

— Vous auriez dû me tuer alors, dit Bob, quand je ne m'y attendais pas. Vous aviez peut-être une chance de réussir. À présent, je suis prévenu, et un homme prévenu en vaut deux, vous ne l'ignorez pas.

Un ricanement lui répondit.

— Plus maintenant, car si vous valez deux hommes, ou même davantage, il me suffira de tirer une seule balle, là, entre les yeux, pour en finir avec vous. Regardez, je vise soigneusement et…

Brusquement, Bob se détendit, projetant sa jambe en avant comme un ressort et faisant basculer la lourde table par-dessus le faux Harpe, qui fut renversé par le choc. D'un bond, Morane se dressa et, plongeant rapidement la main sous ses vêtements, il tira son propre automatique. Pendant que l'autre tentait de se débarrasser de la lourde table qui pesait sur lui, Bob le contourna, braqua son arme, commanda :

— Lâchez votre revolver !

L'homme obéit et se redressa péniblement. Du bout du pied, Morane écarta l'arme. C'est alors que quelque chose d'inattendu se passa. Le faux savant, qui se trouvait près de la fenêtre, bondit soudain en avant, plongeant à travers la fragile baie aux carreaux

plombés, et disparut dans le jardin. Cela s'était passé avec une telle rapidité que Bob n'avait même pas eu le temps de réagir. Tout ce qu'il put faire fut se précipiter jusqu'à la fenêtre béante, pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. La nuit était tombée, opaque à cause du brouillard, et il distingua seulement un bruit de fuite, puis une portière d'auto qui claquait et un moteur qui démarrait.

En hâte, Morane enjamba l'appui de la fenêtre et se précipita à travers le jardinet. Il n'en avait pas encore atteint la haie qu'il entendit le bruit d'une voiture – la MG grise – qui s'éloignait. Bob s'immobilisa et poussa une exclamation de dépit. Le pseudo-Harpe lui échappait et, avec lui, une chance d'obtenir des renseignements sur les mystérieux assassins de Harding. Et, soudain, il sursauta et murmura :

— Harpe ?… Qu'est devenu Harpe ?

Il regagna la maison et se mit à la recherche du savant. Il trouva le corps de celui-ci dans un placard, au premier étage. Le malheureux, qui avait cessé de vivre depuis peu de temps, avait été poignardé. Bob serra les poings.

« Peut-être que, si j'étais arrivé quelques minutes plus tôt, j'aurais pu empêcher cela », songea-t-il. Mais il savait ne rien pouvoir contre le destin. Ce qu'il lui fallait faire, c'était venger au plus vite la mort de Harding et de Harpe, démasquer les êtres sans scrupules qui, pour des intérêts encore obscurs, n'avaient pas hésité à aller jusqu'au meurtre.

— Si quelqu'un est mêlé de près ou de loin à cette mystérieuse affaire, murmura Bob, on peut être certain de le retrouver mort avant qu'il ait pu parler. Il me faut de toute urgence gagner Paris pour contacter le professeur Xarof avant que lui aussi…

Se détournant des restes de Harpe, Bob Morane sortit du cottage et se mit à marcher le long de la route afin de trouver une voiture qui le mènerait à Londres. Là, il avertirait le major Haymes de la mort d'Anthony Harpe et le chargerait de faire toutes les démarches nécessaires auprès de la police tandis que lui-même gagnerait Paris. Il lui donnerait la description très précise du meurtrier en espérant que Scotland Yard parviendrait à le repérer. Par la suite, Bob viendrait témoigner si cela se révélait nécessaire. Pour l'instant,

il n’avait pas de temps à perdre. Il lui fallait avant tout prendre l’avion pour Paris. C’était sans doute de la rapidité de son action que dépendait la vie du professeur Xarof, et aussi le succès de la mission dont sir George Lester l’avait chargé.

Chapitre IV

Il était encore très tôt cet après-midi-là quand Bob Morane débarqua à Roissy Charles-de-Gaulle. Il se dirigea aussitôt vers un stationnement de taxis mais, avant qu'il n'y arrive, la voix d'un crieur de journaux l'immobilisa sur place.

Cette voix disait, claironnante : « MEURTRE AU MUSÉE DE L'HOMME !… UN SAVANT SAUVAGEMENT ASSASSINÉ À COUPS DE HACHE DE PIERRE ! »

Déjà, le cœur de Bob était tordu par l'angoisse. « Si c'était Xarof ! » songea-t-il.

Après avoir glissé un billet au porteur, Morane lui arracha un journal des mains et, fébrilement, se mit à le déplier tout en murmurant :

— Pourvu que ce ne soit pas Xarof !… Pourvu que ce ne soit pas Xarof !…

Le porteur, croyant avoir affaire à un fou, le regardait d'un air à la fois amusé et apeuré, mais Bob ne s'en souciait guère. Rapidement, il parcourait les colonnes du journal, sous le titre « Meurtre au musée de l'Homme ! » – et il continuait à dire à mi-voix :

— Pourvu que ce ne soit pas Xarof !

Soudain, il blêmit et ses lèvres se crispèrent jusqu'à n'être plus qu'une mince fente dans son visage durci. C'était Xarof. On l'avait découvert quelques heures plus tôt, dans le laboratoire d'archéologie qu'il occupait au Trocadéro. Il a été frappé sauvagement, en plein crâne, à l'aide d'une hache de pierre faisant partie des collections du musée. La mort, consécutive à une triple fracture du crâne, avait été instantanée, les centres vitaux du cerveau ayant été littéralement anéantis. L'inspecteur Daudrais, chargé de l'enquête, n'avait encore pu découvrir aucun mobile à ce crime horrible. On ne connaissait pas d'ennemis à Xarof qui vivait une existence assez retirée et paisible, seulement coupée de temps

à autre par quelque lointain voyage. D'autre part, aucun indice n'avait, jusque-là, permis de retrouver la trace de l'assassin.

On eût dit que la foudre venait de tomber aux pieds de Bob Morane. En proie à un découragement auquel il n'était pas coutumier, il lâcha le journal. Une fois encore, ses espérances étaient anéanties et, avant d'arriver au bout de la piste sur laquelle l'avait lancé sir George Lester, il se heurtait à nouveau à un mur infranchissable : celui de la mort.

Morane ne devait cependant pas demeurer longtemps en proie à ce découragement. Faute de pouvoir parler, Xarof avait peut-être laissé derrière lui quelque chose qui permettrait de reconstituer le puzzle dont Harding avait fourni les premières pièces. Il sauta dans un taxi et, sans même prendre le temps de passer chez lui, se fit conduire au quai des Orfèvres, où il demanda à voir l'inspecteur Daudrais.

Les exploits de Morane l'avaient rendu célèbre dans bien des milieux. Il ne dut pas patienter longtemps pour qu'on l'introduise dans une sorte de mansarde poussiéreuse, située sous les combles du vieux bâtiment de la police parisienne. Derrière un bureau datant des croisades, l'inspecteur Daudrais était assis devant un monceau de documents qu'il était en train de compulser. Il ne correspondait en rien à l'image qu'on se fait en général du policier français vêtu comme un petit fonctionnaire, à la mine fleurie, aux pieds plats, à la carrure de déménageur et à la petite moustache en brosse à dents. Au contraire, Daudrais était grand et mince, avec un visage jeune et énergique et des cheveux bruns coupés en brosse. Il paraissait intelligent et son complet de sport sortait de chez un bon faiseur.

Quand Bob pénétra dans le bureau, l'inspecteur leva vers lui un regard inquisiteur, comme s'il voyait en lui un coupable possible. Mais, déjà, Morane s'avançait vers le policier et, sans dire un mot, lui présentait la lettre de sir George portant le cachet de l'Interpol. Le document parut impressionner Daudrais. Son visage se détendit et ses gestes se firent affables. De la main, il désigna un siège à son visiteur.

— Asseyez-vous, je vous en prie, monsieur Morane. Vous vouliez m'entretenir, je crois, au sujet de l'assassinat du professeur Xarof…

Je ne vois pas cependant en quoi cela pourrait intéresser Interpol.

Bob attira une chaise à lui et feignit d'ignorer la dernière remarque de son interlocuteur.

— Inspecteur, commença-t-il, vous êtes là sur une bien sale affaire, qui va vous causer de nombreux déboires et sur laquelle vous risquez finalement de vous casser le nez.

Le policier fit mine de protester mais, d'un geste, Bob lui coupa la parole.

— C'est que, voyez-vous, inspecteur, là où vous croyez qu'il s'agit d'un simple meurtre, il y a en réalité trois meurtres.

Daudrais sursauta.

— Trois meurtres ? fit-il. Je ne comprends pas…

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes policier, et pas sorcier. C'est une assez longue histoire, que je ne puis vous rapporter mais qui, de toute façon, dépasse les attributions de la seule police criminelle. Il est d'ailleurs fort probable que, d'ici quelques jours, l'affaire Xarof passe à charge d'Interpol. Je puis seulement vous affirmer qu'à quelques heures de distance, trois hommes de science ont été assassinés parce qu'ils étaient en possession d'un secret que leurs assassins ne voulaient pas voir divulguer. Un de ces hommes de science était Xarof.

L'inspecteur haussa les épaules avec philosophie.

— Bien sûr, dit-il, je ne suis qu'un pauvre fonctionnaire, et je comprends que les secrets de la police internationale ne me concernent pas. Néanmoins, si je puis vous être utile…

— Vous le pouvez, inspecteur… Pour démasquer la bande de malfaiteurs internationaux contre laquelle nous luttons, nous ne possédons que trois sources de renseignements : les trois savants en question. Malheureusement, tous trois sont morts et il ne nous reste, pour remonter jusqu'aux coupables, que de rares indices abandonnés par les défunts. Je voudrais seulement savoir si Xarof n'a rien laissé derrière lui qui soit capable d'éclairer notre lanterne, laquelle, il faut le dire, ne projette pas beaucoup de lumière.

Daudrais eut un geste las.

— Si nous avions découvert quelque chose d'intéressant, dit-il, nous serions déjà nous-mêmes sur une piste. Hélas, nous avons

fouillé complètement le bureau et l'appartement de Xarof et n'avons rien découvert qui puisse seulement nous suggérer l'identité du meurtrier. Tenez, quand vous êtes entré, j'étais justement occupé à vérifier un tas de papiers trouvés chez Xarof. Si vous voulez y jeter un coup d'œil…

Le policier poussa devant lui une épaisse liasse de paperasses en désordre. Morane s'en saisit et, sans grande conviction, se mit à les feuilleter. Il y avait là des factures, des quittances de loyer, des notes scientifiques, des comptes, des bordereaux de débit et de crédit bancaires, des lettres personnelles. Rien qui, semblait-il, eût la moindre corrélation avec le triple meurtre et les mobiles qui y avaient poussé.

Morane allait renoncer à rechercher un très improbable indice parmi ces déchets d'une vie humaine, lorsque deux coupures de journaux, agrafées ensemble, attirèrent son attention. La première, vieille de plusieurs mois déjà et découpée de *France-Soir,* parlait du départ des trois savants pour les montagnes d'Iran ; la seconde, plus ancienne encore, était un simple entrefilet qui disait simplement :

LE CENTRE DE CULTURE DU PAVOT SOMNIFÈRE SEMBLE S'ÊTRE DÉPLACÉ VERS L'OUEST

Rome, le 27 juin. – Nous avons rapporté il y a quelques jours qu'un avion particulier, faisant escale à Rome et venant du Moyen-Orient, avait été saisi par la police italienne au moment où il s'apprêtait à gagner les États-Unis avec, à bord, une importante cargaison d'opium. L'équipage de l'appareil, ayant été remis entre les mains des agents d'Interpol, ceux-ci, après de nombreux interrogatoires, auraient acquis la certitude que l'opium proviendrait, non pas d'Extrême-Orient, comme jadis, mais d'Asie Mineure. En effet, à la suite de la fermeture des frontières d'Indochine, le gang mondial de la drogue s'est vu coupé de son centre principal d'approvisionnement. Suivant les renseignements qui nous sont parvenus, le pavot somnifère serait à présent cultivé quelque part entre l'Inde et la Méditerranée. Où exactement ? Il apparaîtrait que,

malgré tous leurs efforts, les hommes d'Interpol ne seraient pas encore parvenus à le découvrir.

Après avoir lu, Morane demeura un long moment soucieux. Il avait l'impression que, si Xarof avait laissé derrière lui un indice quelconque, ce devait être ces deux coupures de journaux.

La voix de l'inspecteur Daudrais retentit.

— Vous trouvez quelque chose ?

Bob lui tendit les deux coupures de presse.

— Ceci, tout simplement. Je ne sais où cela va nous conduire, mais j'ai dans l'idée que ces deux articles ont un rapport direct avec l'affaire. Vous permettez que je les emporte ?

Daudrais secoua la tête négativement.

— Personnellement, cela me serait égal, dit-il, mais ces deux documents font partie du dossier et je ne puis m'en séparer sans justifier leur disparition. Le plus simple, je crois, serait que je les fasse photocopier et que je vous en envoie ensuite les contretypes… Où dois-je vous les adresser ?

Après avoir donné son adresse du quai Voltaire à son interlocuteur, Morane prit congé. Quelques minutes plus tard, il se retrouvait au bord de la Seine. Il gagna le pont Henri III et le traversa à pas lents, en songeant à cette nouvelle aventure à laquelle il se trouvait mêlé et qui, pourtant, venait de perdre un peu de son mystère.

*

* *

Bob Morane se trouvait depuis dix minutes à peine dans son salon-bureau lorsque la sonnerie de la porte d'entrée de l'appartement retentit. C'était la concierge, qui lui apportait un pneumatique.

Une fois seul, Bob ouvrit l'enveloppe et en tira un papier plié en quatre sur lequel étaient écrits ces quelques mots :

Si vous voulez obtenir des renseignements sur le meurtre du professeur Xarof, soyez ce soir, à neuf heures, au restaurant Le Perroquet, rue de Ponthieu. Venez seul. On vous contactera.

Naturellement, ce n’était pas signé.

Morane fit la grimace.

— Cela sent le traquenard à plein nez, murmura-t-il, et cela ne m’étonnerait pas outre mesure qu’on en veuille à ma très précieuse peau. Le « Venez seul » est significatif…

Pourtant, il savait qu’il se rendrait au mystérieux rendez-vous qui, peut-être, lui permettrait d’éclaircir de façon définitive l’énigme de la mort des trois archéologues et de découvrir leurs meurtriers. Alors seulement, il songea à prévenir le bureau d’Interpol mais, quand il eut obtenu la communication, ce fut pour entendre dire que le personnage qu’il devait contacter de la part de sir George Lester était absent.

À neuf heures précises, Bob faisait son entrée au restaurant *Le Perroquet.* Il alla s’asseoir à une table située un peu à l’écart, d’où il pouvait surveiller toute la salle, et commanda un plat froid garni de mayonnaise et une demi-bouteille de vin. Il se mit alors à manger lentement, inspectant avec soin chaque dîneur, surveillant chaque nouvelle entrée. Personne cependant ne semblait s’intéresser à lui et il crut un moment que le message était l’œuvre de quelque mauvais plaisant. Mais, pour cela, il eût fallu que le mauvais plaisant en question eût connaissance de sa présence à Paris et aussi du fait qu’il s’intéressait au meurtre du professeur Xarof.

Soudain, au moment où il portait son verre plein de vin à ses lèvres, Bob sursauta. Une pensée sinistre lui était venue. « Et si l’on m’attendait au-dehors pour me truffer de plomb au moment où je sortirai ? »

Glissant la main sous sa veste, il toucha la crosse du pistolet automatique glissé dans la ceinture de son pantalon. Ce seul contact le rassura. Il se sentait prêt, si le besoin s’en faisait sentir, à défendre chèrement son existence, surtout s’il pouvait confondre en même temps ces ennemis sans scrupules, prêts aux meurtres les plus sauvages, avec lesquels il se trouvait aux prises depuis son départ du Caire.

À ce moment, il se rendit compte qu’il venait de renverser quelques gouttes de vin sur le revers de son veston clair. Il se leva donc et se dirigea vers le lavatory afin d’humecter d’eau la tache

avant que le vin ne séchât. Pourtant, comme il était occupé à cette besogne, il eut soudain la sensation très nette d'être épié. Il releva la tête et vit, dans la glace du lavabo, le visage d'un homme qui le regardait. Un visage dur et hargneux, dans lequel brillaient deux yeux méchants, comme taillés dans des éclats de verre noir. En même temps, Bob sentit, au creux des reins, le contact d'un objet dur : le canon d'un revolver.

L'expression du visage dans la glace renseigna Morane sur les intentions de l'inconnu, et il comprit qu'il lui fallait agir vite. Rapidement, il pivota sur lui-même et, avec le bras gauche rabattu, chassa l'arme vers l'extérieur. En même temps, continuant son mouvement de pivot, il frappa du poing droit le visage de son adversaire. Mais son coup, imprécis, déséquilibra seulement l'homme et le jeta sur le dos. Il voulut braquer à nouveau son revolver, qu'il n'avait pas lâché, en direction de Bob, mais ce dernier, d'un coup de pied précis, envoya l'arme rouler sous une armoire à serviettes. Pourtant, à l'instant même où Morane croyait triompher, l'autre se redressa d'un bond, avec une souplesse d'acrobate, et lui donna un coup de la tête dans l'estomac. Bob eut l'impression d'être coupé en deux, et il se courba sous la douleur.

Quand il releva la tête, ce fut pour voir son agresseur fuir vers le restaurant. En titubant, il se lança à sa poursuite.

Bousculant tables et donneurs sur leur passage, les deux hommes se précipitèrent, l'un derrière l'autre, vers l'escalier menant au rez-de-chaussée. Au milieu de cet escalier, Bob réussit à saisir le fuyard par un pan de sa veste, mais un violent coup de poing lui fit lâcher prise. L'autre continua à dévaler les marches, traversa le couloir et gagna la rue. Bob y fut presque en même temps que lui. C'est alors qu'il entendit un violent grincement de freins et un grand cri. Un taxi, roulant à belle allure le long de la rue de Ponthieu, avait fauché le fuyard au moment même où il s'élançait sur la chaussée.

Pendant que le taxi faisait marche arrière pour revenir sur le lieu de l'accident, Morane se pencha sur la victime et lui souleva une paupière, pour se rendre compte que la mort avait fait son œuvre. Rapidement, il inspecta les poches du mort. Un portefeuille contenant quelques grosses coupures, un passeport américain au

nom d’Herbert Fuchs, c’était tout. Néanmoins, au fond de la poche poitrine du veston, Bob découvrit un petit carton, plié en deux, sur lequel une adresse était inscrite en caractère d’imprimerie : « Michel Litvine, 65, avenue du Bois ». « Peut-être ce Litvine a-t-il quelque chose de commun avec Xarof, songea Bob. Les deux noms sont d’origine russe. » À tout hasard, il empocha le carton.

Un attroupement s’était formé autour du cadavre, et les commentaires allaient leur train.

— C’est un suicide, disait une femme. J’étais à vingt mètres, et j’ai vu l’homme se jeter sous le taxi.

— Le taxi roulait trop vite, fit remarquer un garçon livreur.

— Trop vite ! s’exclama le chauffeur de taxi, mais je faisais à peine du quarante. Mon passager vous le dira…

— C’est exact, dit le passager qui s’était approché à son tour. Nous roulions en direction des Champs-Élysées, lorsque cet homme a jailli brusquement de ce couloir et s’est jeté sous le taxi. On eût dit qu’il était poursuivi…

Morane jugea que, s’il se mêlait à la conversation, il serait pris comme témoin. La police allait intervenir, un quelconque client du *Perroquet* rapporterait la poursuite à travers le restaurant, et il se verrait forcé de s’expliquer. Au Caire, sir George lui avait bien recommandé de donner le moins de publicité possible à cette affaire et, en outre, il voulait rencontrer le plus vite possible – ce soir-là encore espérait-il – ce Michel Litvine.

Profitant de l’inattention générale, Bob sortit du cercle des curieux et, à pas rapides, fila vers les Champs-Élysées. Là, il sauta dans un taxi et se fit conduire avenue du Bois.

Chapitre V

Pendant que le taxi se frayant laborieusement un passage à travers les nombreux véhicules, remontait les Champs-Élysées, Bob Morane s'abandonna à sa mauvaise humeur. Cela faisait la deuxième fois en deux jours que les tueurs du gang de la Fleur du Sommeil – c'était ainsi qu'il l'appelait provisoirement – lui glissaient entre les doigts, l'un en réussissant à fuir du cottage d'Anthony Harpe, l'autre en se faisant écraser par une voiture.

« Peut-être ces deux types auraient-ils parlé, eux, songeait-il. Il ne s'agissait pas d'orientaux comme Direk Zelfar et ils se seraient sans doute laissé plus aisément convaincre… »

Comme, de toute façon, il était impossible de revenir sur le passé, Morane haussa les épaules et, se tournant vers le futur, il espéra que ce Michel Litvine lui apprendrait peut-être ce qu'il cherchait à savoir. Ainsi, il aurait accompli la mission que sir George lui avait confiée, et il pourrait remettre l'affaire définitivement entre les mains d'Interpol. Mais, presque aussitôt, une crainte lui vint. Il avait trouvé l'adresse de Litvine dans la poche de cet Herbert Fuchs qui, selon toute évidence, était un homme de main à la solde du gang de la Fleur du Sommeil. Ou Litvine appartenait également à ce gang, ou il était lui-même condamné à mort. Peut-être le défunt Herbert Fuchs avait-il reçu pour mission, après avoir exécuté Morane, d'aller rayer à son tour Litvine du nombre des vivants.

Une hâte fébrile avait soudain saisi Morane. Il s'adressa au chauffeur.

— N'y aurait-il pas moyen d'aller plus vite ?

L'interpellé haussa les épaules.

— Y a toujours moyen, bien sûr, mais je ne tiens pas à bousiller ma guimbarde ni à envoyer mes passagers à l'hôpital… Maintenant, si vous tenez absolument à ce qu'on batte le dernier record des vingt-quatre heures du Mans…

— Allez-y, fit Bob. J’aime les émotions fortes…

Quelques minutes plus tard, le taxi le déposait avenue du Bois, où Michel Litvine habitait un de ces petits hôtels particuliers bordant l’artère latérale. Bob sonna et, comme rien ne venait, il songea qu’il était plus de dix heures et que le moment des visites était passé. Alors, sans que rien ne le fasse prévoir, la porte s’ouvrit soudain sur une matrone porteuse d’un tablier à petits carreaux bleus et blancs et qui demanda d’une voix bourrue, avec un fort accent paysan :

— C’que vous voulez à c’t’ heure ?

— Je désirerais parler à monsieur Michel Litvine…

— V’s’ êtes un ami du professeur ?

« Un professeur, pensa Bob. Ce Litvine doit donc avoir réellement quelque chose de commun avec Nicolas Xarof… »

— Annoncez le commandant Morane, enchaîna-t-il aussitôt. J’étais un ami du professeur Xarof…

Il espérait que ce mensonge encouragerait Litvine à le recevoir. Il eut en tout cas un effet immédiat sur sa bonne.

— Un ami de m’sieu Nicolas, fit-elle en écho, avec de l’émotion dans la voix. Je vais voir si l’professeur veut bien vous r’cevoir.

Avec sans-gêne, elle referma alors la porte au nez de Morane. Ce dernier n’eut cependant pas à patienter longtemps. Au bout d’une vingtaine de secondes, la porte s’ouvrit à nouveau et la matrone fit une seconde apparition.

— L’professeur va vous r’cevoir, dit-elle en s’effaçant pour laisser entrer Morane.

Quelques instants plus tard, elle introduisait le visiteur dans un vaste cabinet de travail aux murs couverts de boîtes vitrées dans lesquelles des milliers d’insectes, papillons et coléoptères, se trouvaient épingles, ce qui semblait indiquer que le professeur Michel Litvine était entomologiste.

Derrière un grand bureau, encombré lui aussi de boîtes vitrées, se tenait un homme qui se leva à l’entrée de Morane. Un personnage petit et malingre, entre deux âges, dont le mince visage, aux joues creuses, disparaissait presque entièrement derrière d’énormes lunettes aux verres grossissants. Derrière les verres, des yeux d’un bleu limpide faisaient songer à quelque être venu d’une

autre planète et qui considérerait notre monde avec effarement. Le professeur Litvine parla, d'une voix timide.

— Soyez le bienvenu, commandant Morane, et cela bien que vous affirmiez être un ami de ce pauvre Nicolas et que…

— Et que vous ne me connaissez pas, acheva Bob. Est-ce bien cela que vous vouliez dire, professeur ?

Litvine hocha la tête affirmativement.

— C'est bien cela en effet…

— À vrai dire, continua Bob, je ne suis pas un ami du professeur Xarof. Je n'ai imaginé cette petite fable que pour avoir la chance de vous rencontrer, malgré l'heure tardive… Non, professeur, ne protestez pas. Jetez plutôt un coup d'œil sur ces papiers, s'ils peuvent me servir de garantie…

Bob avait tiré de sa poche les différents ordres de mission et lettres de recommandation que lui avait remis sir George Lester. Le savant les étudia longuement, puis il releva la tête.

— Ces papiers me paraissent parfaitement en règle, commandant Morane. Que voulez-vous de moi ?

Morane reprit les papiers que son interlocuteur lui tendait et les replaça dans sa poche.

— Peut-être vous en doutez-vous, professeur, commença-t-il, ma visite concerne en partie la mort de votre ami Nicolas Xarof. Car le professeur Xarof était bien votre ami, n'est-ce pas ?

Michel Litvine eut un signe de tête affirmatif.

— Le professeur Xarof était bien mon ami. Un très vieil et très cher ami. – Sa voix s'était mise à trembler sur ces derniers mots. – Si je puis vous aider à découvrir son ou ses assassins, commandant Morane…

À ce moment, la porte du bureau s'ouvrit et, dans l'entrebâillement, la tête de la bonne apparut, couronnée d'un invraisemblable chapeau orné de fruits en étoupe colorée et de faux oiseaux exotiques.

— Ma besogne est terminée, professeur, dit-elle. V's' avez plus b'soin d'moi ?

L'entomologiste secoua la tête.

— Non, ma bonne Gertrude, je n’ai plus besoin de vous. Il est fort tard, et vous pouvez partir…

La brave femme lança un regard soupçonneux en direction de Morane.

— V’s êtes sûr qu’s’ avez plus b’soin d’moi, professeur ? insista-t-elle encore.

Litvine avait surpris le regard de la bonne. Un léger sourire apparut sur son visage étroit.

— Soyez sans crainte, Gertrude, le commandant Morane et moi nous nous entendrons très bien. À demain, Gertrude…

— Ce s’ra comme vous voulez, professeur. À demain, professeur…

La porte se referma et, bientôt, on entendit claquer celle donnant sur la rue. Alors, le professeur Litvine reporta ses regards sur son visiteur.

— Nous sommes seuls dans la maison, commandant Morane. Je vous écoute…

*

* *

Durant près de dix minutes, Bob Morane parla, rapportant à son hôte toutes les péripéties de l’affaire, depuis son début, au Caire, jusqu’à sa découverte de l’adresse dans la poche de feu Herbert Fuchs.

Quand Bob se tut, un long silence s’établit entre les deux hommes. Finalement, Michel Litvine hocha la tête douloureusement.

— Pauvre Nicolas ! Penser qu’il a été ainsi la victime d’une bande de scélérats. Lui, un être si paisible. Il n’était pas seulement mon ami, mais aussi mon cousin et, pour nous, Russes expatriés, la famille est une chose sacrée, car c’est tout ce qui nous reste de la patrie perdue. Malheureux Nicolas, lui qui aurait tant voulu percer le secret de l’âge des cavernes, il a été tué comme on tuait à cette époque farouche, à coups de hache de pierre…

— Venait-il vous voir souvent ? interrogea Bob.

— Très souvent… Nous parlions de nos travaux réciproques, de nos recherches, moi dans le domaine de l'entomologie, lui de l'archéologie. Sa mort va mettre un grand vide dans mon existence.

Pendant un moment, Morane évita de prononcer toute parole, respectant la peine évidente qu'éprouvait le savant.

— Est-ce que le professeur Xarof vous a parfois parlé de son dernier voyage en Iran ? interrogea-t-il finalement. Vous a-t-il donné quelque détail sur son étrange disparition, puis sur son retour à la civilisation en compagnie de Lew Harding et d'Anthony Harpe ?

— Je n'ai pas vu Nicolas fort souvent depuis son retour, qui est fort récent, répondit Litvine. Il évitait, semblait-il, d'aborder le sujet de sa disparition, bien que je lui eusse posé des questions précises. Tout ce que je crus comprendre, c'est qu'au cours de leur voyage, ses compagnons et lui avaient découvert quelque chose concernant le trafic mondial de l'opium…

— Avez-vous idée de quoi il s'agissait exactement ?

Litvine eut un signe de dénégation.

— Aucune idée… Nicolas n'a pas voulu me donner de renseignements complémentaires, ni sur la nature exacte de sa découverte, ni sur l'endroit où celle-ci a été faite. Il affirmait qu'Harding, Harpe et lui-même courraient un danger de mort s'ils révélaient quoi que ce fût. Peut-être sont-ils morts tous trois justement parce qu'ils n'ont pas voulu parler…

— Peut-être, murmura distraitement Morane.

En lui-même, il songeait : « Il s'agit donc bien d'opium, comme le pensait George Lester… » Depuis sa découverte, le matin même, des papiers de Xarof, de cette coupure de presse parlant du déplacement vers l'est des centres de culture du pavot, il avait d'ailleurs acquis, lui aussi, une quasi-certitude à ce sujet. Restait à savoir ce que les trois archéologues avaient exactement découvert…

Le professeur Litvine devait avoir deviné les préoccupations de son visiteur, car il jugea bon de risquer ce conseil :

— Sans doute vaudrait-il mieux laisser la police internationale s'occuper de tout cela, commandant Morane. Le gang de la Fleur du Sommeil, puisque vous le nommez ainsi, est trop puissant pour un

seul homme. D'ailleurs, vous avez accompli la mission que vous avait confiée sir George Lester…

— Et j'ai échoué, acheva Bob avec une grimace. Mais vous avez raison, professeur, tout cela regarde la police. Permettez-vous que j'appelle d'ici le bureau d'Interpol ?

— Allez-y, faites à votre aise, répondit le savant en poussant vers Morane l'appareil téléphonique posé sur la table.

Bob décrocha le combiné de sa fourche et appliqua l'écouteur contre son oreille avant de former le numéro. Pourtant, il eut beau attendre, il ne perçut pas de tonalité. À plusieurs reprises, il actionna le levier de contact, mais en vain.

— Votre poste me semble hors d'usage, fit Bob à l'adresse de Litvine.

L'entomologiste attira l'appareil à lui, mais ses efforts, pas plus que ceux de Morane, ne furent couronnés de succès. Au bout d'un moment, il renonça.

— Cela m'étonne, dit-il. J'ai téléphoné voilà une heure à peine, et cela marchait parfaitement.

Morane haussa les épaules.

— Cela ne marche plus à présent, et cela seul compte. Allons, professeur, il va falloir nous rendre sans retard au bureau d'Interpol.

— À cette heure ? Ne pourrions-nous attendre demain ?…

— Nous pourrions, mais ce ne serait pas prudent. Beaucoup de choses peuvent se passer d'ici demain. N'oubliez pas que j'ai trouvé votre adresse dans la poche d'un homme de main de la Fleur du Sommeil. Sans doute après m'avoir fait passer de vie à trépas, serait-il venu vous rendre une petite visite de politesse. Nos adversaires doivent savoir que vous étiez le confident de Xarof, et ils vous ont mis sur leur liste noire, tout comme moi…

Litvine paru soudain très las et il sembla se recroqueviller sur lui-même, ce qui le fit paraître plus menu encore.

— Vous avez raison, dit-il. Allons à l'Interpol… Mais croyez-vous qu'ils nous recevront à cette heure ?

— Soyez sans crainte, professeur, les services fonctionnent jour et nuit et, grâce à mes lettres de recommandation, nous serons reçus immédiatement…

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à nous mettre en route. Laissez-moi le temps de m'habiller décemment. Ma voiture est parquée non loin d'ici…

Cinq minutes plus tard, les deux hommes gagnaient l'avenue, déserte à cette heure. Après que le professeur Litvine eut refermé sa porte derrière eux, les deux hommes se dirigèrent vers une petite 205 rangée à peu de distance, le long de la bordure du trottoir. Ils allaient l'atteindre, quand Bob sentit le contact rébarbatif d'un canon de revolver au creux de ses reins, tandis qu'une voix rauque disait derrière lui :

— Surtout, commandant Morane, pas un geste…

De toute façon, Bob n'aurait pas trouvé le loisir de se défendre. Plusieurs mains s'abattirent sur lui et l'immobilisèrent. Une autre main, armée d'un épais tampon de tissu, s'écrasa sur sa bouche. L'odeur caractéristique du chloroforme. Il tenta bien de se débattre mais, bientôt, sous l'action puissante du soporifique, sa résistance se fit plus faible, et il perdit conscience.

Chapitre VI

Bob Morane ouvrit les yeux. Sa langue lui semblait changée en étoupe, et il avait un goût désagréable au fond de la gorge. Il était étendu sur une étroite table d'opération, les pieds et les mains attachés par des courroies de cuir épais. La table était poussée contre un mur où s'ouvrait une large baie derrière laquelle un pan de ciel rosissait, indiquant l'approche de l'aube. Tout près, dans le silence de cette fin de nuit, des bruits de diesels, lancés sans doute par des péniches, indiquaient qu'on devait se trouver dans les parages d'un fleuve, de la Seine sans doute…

Morane tourna doucement la tête. De l'autre côté de la grande pièce, éclairée au néon et ressemblant à une salle de clinique, le professeur Litvine était, lui aussi, attaché sur une table d'opération. Ses yeux, ouverts derrière les lunettes, qu'on lui avait laissées, regardaient en direction de Bob. Celui-ci grimaça un sourire.

— Nous voilà dans le pétrin plus tôt que nous ne l'avions pensé, n'est-ce pas, professeur ?

L'entomologiste ne répondit pas. Il se contenta de remuer faiblement les lèvres. Visiblement, il se trouvait encore en partie sous l'emprise du chloroforme. « Nous sommes allés littéralement nous flanquer dans la gueule du loup, songea Morane. Dès mon arrivée à Paris, j'aurais dû confier l'affaire à Interpol au lieu de jouer les Nick Carter. Mais il ne s'agit pas seulement d'avoir des regrets tardifs. Il me faut trouver le moyen de nous tirer d'ici… »

Les courroies enserrant ses poignets étaient fixées aux montants de la table. De cette façon, ses bras pendaient vers le sol. En bougeant la main, Bob eut l'impression que l'attache de la courroie de droite, côté mur, jouait un peu. Avec effort, il tenta de l'arracher, mais elle tint bon. Sur son poignet entamé par le cuir, il sentit le sang couler : sans se soucier de la douleur, il essaya une seconde fois, bandant ses muscles à les rompre. Cette fois, la courroie se fit plus

lâche, sans céder encore cependant. Une nouvelle tentative tordit le rivet.

Morane sentait la victoire proche. Encore un effort, deux peut-être, et son poignet serait libre. À ce moment, des pas retentirent au-dehors, et un homme pénétra dans la pièce.

Grand, mince, le nouveau venu portait une blouse blanche de chirurgien. Malgré sa calvitie et ses tempes grises, il montrait un visage étonnamment jeune, aux yeux d'un bleu vitreux. Ses regards allèrent de Morane à Michel Litvine et il sourit.

— Content de vous voir réveillés, messieurs, dit-il d'une voix narquoise.

Litvine semblait maintenant sorti tout à fait de sa torpeur.

— Où sommes-nous ? interrogea-t-il.

Le sourire de l'autre s'accentua.

— Peut-être avez-vous déjà entendu parler de la clinique privée des docteurs Praxette et Praxette ? Clinique de psychiatrie… Jamais ?… Dommage… Dommage… Je me présente donc : docteur Albert Praxette, pour vous servir.

L'homme éclata de rire et se tourna vers Bob.

— Ainsi, vous comptiez nous jouer un mauvais tour, commandant Morane ? Vous avez cru, après avoir échappé à ce pauvre Herbert Fuchs, que vous aviez désormais les coudées franches. Malheureusement, plusieurs de nos hommes attendaient en voiture, à la porte du *Perroquet,* et ils vous ont suivi jusque chez monsieur Litvine. Là, ils se sont empressés de déconnecter le téléphone afin de vous isoler. Quand vous avez voulu sortir, peu après le départ de la bonne, il leur a été facile de s'emparer de vous et de vous mener ici.

— Qu'allez-vous faire de nous ? interrogea Litvine d'une voix faible.

Un nouvel éclat de rire échappa à Praxette.

— Rassurez-vous, professeur, votre sort est réglé. Mon frère et moi ne laissons rien au hasard.

— Peut-être nous direz-vous alors pourquoi vous ne nous avez pas encore tués et ce que vous attendez de nous, fit à son tour Morane.

— Voilà enfin une question sensée, remarqua Praxette. Ce que j'attends de vous ? Je veux simplement savoir ce que vous connaissez exactement de notre organisation et, en même temps, ce que vous avez pu transmettre comme renseignements à Interpol.

— Et si nous refusons de parler ? demanda Bob.

— Peut-être connaissez-vous les effets d'une injection intraveineuse de benzine, commandant Morane ? fit simplement Praxette.

Bob demeura silencieux. Il savait qu'une injection de ce genre provoquait la mort dans d'horribles souffrances. Il n'ignorait pas en outre que Praxette n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution. Au bout d'un moment, il tourna la tête vers Michel Litvine.

— Dites-lui ce que nous savons, professeur. Après tout, c'est si peu de chose…

L'entomologiste ne se fit pas prier. Il avait sans doute lui aussi apprécié la menace des injections de benzine à sa juste valeur et il s'était rendu compte que l'héroïsme ne mènerait à rien.

Quand Litvine eut fini de parler, une expression de surprise incrédule se peignit sur les traits de Praxette.

— Est-il possible que vous en connaissiez si peu ? Mon frère et moi ne sommes pas au courant de tous les secrets, certes, mais nous en connaissons cependant davantage…

Il eut un geste d'impuissance et continua :

— Après tout, nous ne sommes pas ici pour jouer aux devinettes. Mon frère et moi avons reçu pour mission de vous mettre hors d'état de nuire après vous avoir interrogés. Je viens de remplir la première partie de cette mission. Reste la seconde…

Il alla à une armoire et en tira une boîte métallique contenant une seringue de Pravaz qu'il se mit à assembler posément.

— Qu'allez-vous faire de nous ? interrogea encore Michel Litvine d'une voix chargée d'appréhension.

— Soyez sans crainte, professeur, répondit Praxette avec un mauvais sourire, il n'est pas dans mes intentions de vous torturer. À présent que vous m'avez dit ce que vous savez, et je ne crois pas que vous m'ayez menti, je vais vous faire disparaître, vous et votre compagnon, le plus proprement possible, en vous insufflant un peu

d’air dans une veine. On meurt d’embolie gazeuse. Un trépas rapide, et presque sans douleur…

En s’efforçant de dissimuler ses efforts, Morane continuait à tirer sur la sangle retenant son poignet droit et qui, lentement, cédait. « Il faut que je m’en tire, pensa-t-il. Il faut que je m’en tire… »

Praxette avait rempli sa seringue d’air. Il s’approcha de Morane, se pencha et lui releva la manche gauche afin de lui dénuder le bras. Le contact des doigts du scélérat sur son poignet déchaîna Morane. D’un sursaut surhumain, il tenta de libérer sa main droite. Un de ces efforts qui rompent un organisme quand l’obstacle résiste. Il y eut un craquement sourd et il ressentit une grande douleur, mais sa main était libre. Le docteur Praxette releva la tête.

— Vous avez… commença-t-il.

Il ne put en dire davantage. Le poing de Bob s’abattit sur sa tempe et, lâchant la seringue, il glissa de côté, inanimé.

Aussi rapidement que le lui permettait sa main blessée, Bob détacha les courroies le retenant encore à la table. Ensuite, il se précipita vers Litvine et le libéra à son tour. Le savant se redressa péniblement en frictionnant ses poignets endoloris.

— J’ai cru que nous allions y passer tous deux, commandant, fit-il avec un accent d’allégresse contenue dans la voix, et nous voilà libres à présent…

— Libres… Pas encore. Nous devons sortir d’ici. Mais avant tout, il me faut une arme.

Bob se retourna et marcha vers Praxette pour le fouiller et voir s’il ne portait pas de revolver. Praxette avait un revolver, mais il était braqué sur la poitrine de Bob.

— Vous n’avez pas frappé assez fort, commandant Morane, dit le médecin d’une voix chargée de haine, et nous revoilà dans la même situation que tout à l’heure. C’est à nouveau moi qui commande…

Morane porta ses regards sur son poignet droit ensanglanté. Sans cette blessure douloureuse, il aurait pu frapper le docteur de façon plus définitive. Celui-ci s’était rassis. Sa main, qui tenait le revolver, tremblait de rage contenue.

— Je vais vous tuer tout de suite, commandant Morane. Naturellement, un coup de revolver, c’est moins silencieux qu’une

piqûre, mais vous n'êtes pas suffisamment docile et je ne veux pas courir de risques avec vous…

À l'expression du visage de Praxette, Bob devina qu'il allait presser la détente. Jouant le tout pour le tout, il allait bondir sur le scélérat pour tenter de lui arracher son arme, quand quelque chose frappa Praxette au-dessus de l'œil. Il frémit, lâcha son arme et s'écroula à nouveau sur le sol. Tout près de lui, sur le tapis, il y avait un lourd cendrier de grès.

Bob se tourna vers le professeur Litvine. Le petit homme se tenait debout près de la table centrale. Voyant son compagnon en danger et profitant de l'inattention de Praxette, il avait saisi le cendrier et s'en était servi comme d'un projectile.

— Voilà ce que j'appelle un coup de maître, professeur ! fit Morane.

L'entomologiste rougit, comme si le compliment l'embarrassait.

— J'ai toujours été assez adroit pour lancer les objets, dit-il sur un ton d'excuse. À l'école…

Bob ne l'écoutait plus. Dans le tiroir d'une armoire de chirurgie, il trouva tout un assortiment de bandes Velpeau, avec lesquelles il entreprit de ligoter et de bâillonner solidement Praxette. Ensuite, il ramassa le revolver et, se tournant vers Litvine, dit à voix basse :

— Filons d'ici. Je suis étonné que tout le raffut que nous venons de causer n'ait pas déjà amené du monde…

Avec précaution, il poussa la porte et jeta un coup d'œil au-dehors. Le couloir – qui avait tout du classique couloir de clinique, éclairé du néon – était désert. À pas de loup, Bob et Litvine le longèrent jusqu'à un escalier menant au rez-de-chaussée.

Ce rez-de-chaussée, qu'ils explorèrent rapidement, était luxueusement meublé, avec tapis plains, tentures de prix, meubles de style, tableaux de maîtres. Dans un grand studio moderne, un homme était assis derrière un large bureau de bois poli. Il ressemblait en plus âgé et en plus fort au docteur Praxette, et Bob comprit qu'il s'agissait de son frère.

Quand le psychiatre aperçut le revolver que Morane braquait sur lui, il tressaillit. Seule, une petite lampe de bureau, que ne concurrençait pas encore la lumière du jour qui se levait, brûlait dans

la pièce, mais on pouvait cependant voir distinctement la terreur envahir les traits du personnage. Praxette II se reprit vite pourtant. Il tenta de plonger la main dans un des tiroirs du bureau. Morane s'avança vers lui et releva le canon de son arme, visant au front.

— Pas de fantaisies, dit-il, et les mains sur la table. Votre frère est ligoté là-haut, et c'est à mon tour de prendre l'initiative du jeu.

Praxette II obéit et posa les mains à plat sur le bureau. Il semblait avoir repris sa contenance et souriait.

— Vous ne vous en tirerez pas, commandant Morane. J'ai des hommes dans la maison. Des infirmiers spécialisés dans le traitement des malades mentaux. Ils connaissent un tas de moyens pour mettre un homme à la raison.

Bob Morane sourit à son tour.

— Cela explique que nous ayons été capturés d'aussi maîtresse façon, la nuit dernière, dit-il. Il me faut vous remercier de ce renseignement précieux, docteur. Un homme prévenu en vaut deux…

À reculons, Morane marcha vers la porte et tourna la clef dans la fermeture. Ensuite, il s'adressa à l'entomologiste, qui avait pénétré à sa suite dans la pièce :

— Allez voir ce que ce vilain monsieur cache dans son tiroir à malices, professeur.

Litvine contourna le bureau et tira deux armes du tiroir : un 38 Smith & Wesson à canon court et un Colt automatique dans lequel Bob reconnut aussitôt l'arme qu'il portait la veille et qu'on lui avait sans doute enlevée aussitôt qu'il avait perdu conscience sous l'effet du chloroforme.

— Passez-moi le Colt, professeur, dit Bob.

Litvine le lui lança, gardant le Smith & Wesson. Bob empocha le revolver d'Albert Praxette et, s'approchant du bureau, attira à lui l'appareil téléphonique qui y était posé. Quand il eut obtenu la tonalité, il composa le numéro d'Interpol. La sonnerie retentit cinq fois, puis quelqu'un décrocha et demanda :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est le commandant Morane, commença Bob. Je…

— Le commandant Morane ! interrompit la voix. Attendez… Quelqu'un veut vous parler…

Il y eut un moment d'attente, puis une seconde voix demanda, en anglais cette fois :

— Hello, Bob ! C'est bien vous ?

Morane avait reconnu la voix de sir George Lester.

— George ! s'exclama-t-il. Si je m'attendais à vous !

— Le major Haymes m'a câblé l'annonce de la mort du professeur Harpe. Aussitôt, j'ai pris un avion spécial pour Paris, comptant y trouver encore Xarof en vie. Je suis arrivé hier soir. Trop tard hélas !… Depuis, j'ai tenté de vous contacter, mais en vain… On m'a dit ici que vous aviez téléphoné hier dans l'après-midi. Depuis, aucune nouvelle de vous. J'ai attendu toute la nuit que vous téléphoniez à nouveau…

— J'ai eu pas mal d'aventures, expliqua Morane. Trop long à vous expliquer… Pour le moment, je suis dans une clinique privée dirigée par les frères Praxette. Ils appartiennent à la bande de la Fleur du Sommeil. Pour l'instant, j'ai réussi à me rendre maître des deux frères mais, avant longtemps sans doute, j'aurai leurs hommes sur le dos. Il serait urgent que vous arriviez à la rescousse.

— Où vous trouvez-vous exactement ?

— La clinique doit se trouver quelque part au bord de la Seine. C'est tout ce que je sais…

— Très bien, nous allons contrôler… À propos, il y a des nouvelles.

— Lesquelles ?

— À vrai dire, il n'y en a qu'une, mais elle est du tonnerre. Il y avait un quatrième personnage avec Harding, Harpe et Xarof à leur retour d'exploration. Un prospecteur pétrolier français du nom de Jean Brulé. Il leur a faussé compagnie juste avant d'arriver à Téhéran et a regagné la France en catimini. Par conséquent, la presse n'a pas parlé de lui. Il habite Blois et c'est en apprenant par les journaux la mort des trois savants que, se devinant menacé lui-même, il s'est mis en relation avec Interpol. On a envoyé des agents chez lui, pour le ramener sain et sauf à Paris, où il nous racontera toute l'histoire. Que dites-vous de ça ?

— Si je n’étais pas aussi fatigué, je pousserais un cri indien. Dire que j’ai failli me faire tuer à plusieurs reprises pour connaître la vérité et maintenant, grâce à votre Jean Brulé, nous allons pouvoir connaître les tenants et les aboutissants de toute cette affaire…

À ce moment, Morane entendit un léger déclic, comme si son correspondant raccrochait.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il. George…

— Je suis toujours là, dit la voix de l’Anglais… Mais voilà le renseignement demandé : docteurs Daniel et Albert Praxette – Institut Psychiatrique – Neuilly.

— Ça doit être ça, fit Bob. Mais je me demande ce que signifiait ce déclic.

— Sans doute le central qui fait des siennes. Surtout demeurez où vous êtes, portes fermées. Je m’amène avec une équipe de policiers armés.

Là-bas, sir George raccrocha. Bob fit de même et alla s’accroupir contre le mur du fond, près de la porte. Michel Litvine s’accroupit de la même façon, de l’autre côté de la porte. De cette façon, si l’on tirait à travers le battant ils ne couraient pas le risque d’être atteints. Il serait difficile également de les atteindre du parc, dont on apercevait les frondaisons au-delà de la large baie vitrée. Les deux hommes tenaient leurs armes braquées sur le docteur, toujours assis derrière son bureau. Il y eut un long silence, puis Praxette II demanda :

— Que comptez-vous faire de moi ?

Morane haussa les épaules.

— Les hommes d’Interpol vont venir. Ils sauront bien s’occuper de vous. Ils s’arrangeront pour vous mettre sur le dos, et sur celui de votre frère, une complicité de meurtre ou quelque chose de plus grave. Peut-être d’ailleurs vous découvriront-ils d’autres crimes, qui vous conduiront tout droit en prison.

D’un bond, Praxette II se leva, en proie à une soudaine surexcitation, ce qui tendait à prouver que Bob avait tapé juste.

— Laissez-moi fuir, commandant Morane… Laissez-moi fuir… Je vous donnerai beaucoup d’argent… Beaucoup d’argent… Je vous en prie, laissez-moi…

Praxette n’acheva pas. Une détonation sèche retentit. Les vitres de la fenêtre volèrent en éclats et il tomba en avant sur le bureau, pour rouler ensuite sur le côté, entraînant avec lui la lampe qui, son ampoule brisée, s’éteignit, laissant place à la lueur livide du jour naissant.

Chapitre VII

— Docteur Praxette ! Docteur Praxette !… Êtes-vous gravement touché ?

Une voix geignarde, venant de derrière le bureau, répondit à l'appel de Bob.

— Une balle dans l'épaule. Cela fait mal, mais je ne crois pas que ce soit très grave…

— À votre avis, qui peut vous avoir tiré dessus ? interrogea encore Bob.

Praxette ne répondit pas, et Morane jugea inutile d'insister. Litvine et lui s'étaient allongés sur le plancher afin de se mettre à l'abri. Comme rien ne se passait, Bob se souleva légèrement et risqua un coup d'œil au-delà de la fenêtre, tentant de voir ce qui se passait dans l'ombre du jardin. On entendit seulement le faible bruissement des feuillages agités par la brise et, au loin, les tomtoms des diesels des péniches.

Un léger glissement se fit entendre au-delà de la croisée. Bob tira dans la direction d'où venait le bruit, et celui-ci cessa. Mais, presque aussitôt, un tacatac violent retentit et une pluie de feu envahit la pièce, hachant les meubles et les murs.

« Des mitraillettes, pensa Morane. Ils ont des mitraillettes… Pourtant, je jurerais que le premier coup a été tiré par un revolver… »

Il y eut un long moment de calme. Puis une ombre se dressa dans le rectangle plus clair de la fenêtre et une mitraillette cracha à nouveau. Bob fit feu aussitôt sur l'ombre. La mitraillette se tut et un cri de douleur retentit, tandis que l'ombre disparaissait, à la façon d'une silhouette de tir frappée en plein.

— Touché, murmura Bob, mais il est inutile de se réjouir trop vite. Cela m'étonnerait fort qu'il soit seul. Il nous faudrait nous mettre à l'abri sinon, avant longtemps, la situation deviendra intenable.

Il se tourna vers Michel Litvine et, lui désignant un lourd divan de cuir dressé contre le mur, souffla :

— Glissons-nous là-derrière, professeur, nous y serons relativement en sécurité.

Lui-même se mit à ramper vers Praxette et, le saisissant par le col de son vêtement, il le tira en arrière. Quelques secondes plus tard, les trois hommes se trouvaient à l'abri du divan. Juste à temps. Presque aussitôt, la mitraillette entra à nouveau en action, fracassant tout dans la pièce. Quand elle s'arrêta, on distingua nettement le crissement des pneus de plusieurs voitures au-dehors. Des cris retentirent et quelques coups de feu claquèrent. Ensuite, il y eut un silence très bref, et quelqu'un cria :

— Bob, où êtes-vous ?

La voix de sir George Lester.

Morane se dressa et marcha vers la fenêtre.

— Par ici, cria-t-il.

Lester enjamba la fenêtre et prit pied dans le bureau. La lumière du jour commençant se faisait plus intense, et il reconnut aussitôt Morane qui venait à sa rencontre.

— J'ai l'impression que j'arrive au bon moment, dit-il. Vous étiez mal parti avec toute cette racaille autour de vous. Ils étaient une demi-douzaine. Vous en avez blessé un et nos hommes en ont touché un autre. Les autres se sont rendus. Mais faites de la lumière, Bob. C'est à peine si l'on se voit…

Morane alla à la porte et tourna le commutateur. Le plafonnier, qui n'avait pas été touché par les balles, s'alluma. En même temps, Bob alla ouvrir la porte qui, à présent, n'avait plus de raison de demeurer close. Du regard, sir George fit le tour de la pièce aux murs troués par la mitraille. Sur le plancher, ce n'était que débris de plâtre pulvérisé.

— Un beau gâchis, fit Lester.

Il pointa le doigt en direction de Praxette qui, aidé, par le professeur Litvine, quittait à son tour l'abri du divan.

— Qui est-ce ? interrogea-t-il.

— L'un des frères Praxette, répondit Morane. Le second doit encore se trouver où je l'ai abandonné, ligoté dans une salle du

haut.

Bob désigna l’entomologiste et continua :

— Et voici le professeur Michel Litvine, qui a failli faire le grand saut en ma compagnie…

Le savant et sir George se serrèrent la main. Ensuite, l’Anglais désigna à nouveau le docteur Praxette.

— Est-ce vous qui l’avez blessé, Bob ?

Morane secoua la tête de droite à gauche.

— Non, une balle tirée du dehors. Au bruit de la détonation, il m’a semblé reconnaître un coup de revolver. Un peu comme si quelqu’un avait voulu abattre Praxette pour l’empêcher de parler. Sans doute un de ses hommes…

À ce moment, Praxette intervint :

— Non, dit-il, pas un de mes hommes, mais probablement un des deux lueurs arrivés à Paris voilà quelques jours. L’un était Herbert Fuchs et il est mort. Le second venait de Téhéran…

— Connaissez-vous son nom ? interrogea sir George.

Praxette eut un signe de tête négatif.

— Non, tout ce que je puis vous dire, c’est que son arme favorite est un pistolet Lüger… C’était lui qui commandait à Fuchs…

À ce moment, un homme grand et mince, aux cheveux grisonnants et aux lunettes cerclées d’écaille, pénétra dans la pièce.

— J’ai quelque chose à vous montrer, sir George…

L’Anglais se tourna vers le nouveau venu et le présenta à Morane comme étant l’inspecteur Prunet, de la Sûreté française et chef d’Interpol à Paris. C’était lui le personnage que Bob devait contacter à son arrivée en France, mais avec lequel il avait en vain tenté de se mettre en rapport la veille.

Quand les présentations furent faites, l’inspecteur Prunet tendit à sir George un petit cylindre de cuivre qu’il tenait à la main, en disant :

— Un de mes agents vient de trouver cette douille dans le jardin, non loin de la fenêtre. Elle ne s’adapte à aucune des armes que nous avons confisquées à nos prisonniers…

*
* *

Durant près d'une minute, sir George Lester avait tourné et retourné la douille entre ses doigts. Finalement, il releva la tête.

— Ou je me trompe fort, ou cela pourrait être une douille de Lüger. Si la balle qu'on extraira de l'épaule de Praxette s'y adapte, on pourra être certain que le premier coup de feu a été tiré avec cette arme. À votre avis, Bob, pourquoi aurait-on tenté d'abattre Praxette ?

— Sans doute pour l'empêcher de parler. Certes, Praxette ne devait pas être au courant de toute l'affaire – il me l'a affirmé lui-même d'ailleurs – mais les criminels auxquels nous avons affaire savent que le moindre indice peut nous servir. Albert Praxette, lui, ne doit sans doute la vie sauve qu'au fait qu'il se trouvait immobilisé à l'étage supérieur.

Lester demeura un instant silencieux.

— Nous verrons bien ce que les Praxette ont à nous apprendre, dit-il finalement. Bien sûr, nous savons qu'il s'agit d'opium, mais il doit y avoir autre chose là-dessous. Une chose qui nous échappe.

— Tel est aussi mon avis, fit l'inspecteur Prunet. Il y a quelque chose dans tout ceci qui sort des méthodes habituelles des trafiquants de drogue.

— De toute façon, dit Bob à son tour, nous serons renseignés bientôt par ce quatrième homme qui s'est miraculeusement révélé à vous, ce Jean Brulé dont sir George m'a parlé tout à l'heure au téléphone. Puisqu'il accompagnait Harding, Harpe et Xarof, il doit sans doute en savoir autant qu'eux.

— Il arrivera, avec la voiture que nous lui avons envoyée, en fin de matinée sans doute. Nous pourrons alors l'interroger…

— N'oubliez pas de me téléphoner dès son arrivée, George, fit Morane. Si l'inspecteur Prunet le permet, j'aimerais être présent quand Brulé racontera son histoire. Quand je commence un roman, j'aime en connaître la fin. Mais tout ce dont j'ai besoin pour le moment, c'est d'un bon lit, et aussi de me panser le poignet. C'est traître comme tout ces courroies de table d'opération. Sans doute le

professeur Litvine a-t-il, lui aussi, besoin de repos. Si vous voulez nous faire reconduire en voiture, inspecteur, nous vous en serions reconnaissants…

Prunet eut un signe affirmatif.

— Un de nos véhicules va vous mener chez vous, commandant Morane, et aussi le professeur Litvine. Mais surtout, ouvrez l'œil. Les gens, de la Fleur du Sommeil doivent vous en vouloir pas mal d'avoir, depuis Le Caire, joué les empêcheurs de danser en rond et, selon toute probabilité, l'homme au Lüger court toujours…

Morane sourit.

— Je vous donne ma parole de m'enfermer à double tour, inspecteur, et de mettre la chaîne de sûreté. Ainsi, l'homme au Lüger, s'il vient troubler mon repos, en sera pour ses frais.

Bob étouffa un bâillement. Il se sentait recru de fatigue – cela sans doute à cause du chloroforme –, et il était persuadé que, une fois endormi, il faudrait au moins une douzaine d'hommes armés de Lüger et traînant des chaînes pour parvenir à le tirer de son sommeil.

Chapitre VIII

La puissante Citroën de l'Interpol avait atteint les abords de Paris, venant de Blois, et filait bon train vers le centre de la capitale. À l'intérieur, quatre hommes. Trois d'entre eux, habillés de vêtements de coupe sobre, étaient des policiers. Le quatrième, un individu blond, aux traits basanés, portait un pantalon de flanelle grise et une veste de tweed de même couleur, à larges chevrons. Le policier assis à côté du conducteur tenait une mitraillette, prête à l'usage, posée sur ses genoux. Il n'était pas difficile de deviner que la mission des trois policiers consistait à protéger l'homme à la veste de tweed.

Déjà, l'auto avait dépassé depuis quelque temps la Grande Ceinture, quand une longue voiture grise la doubla. La capote, baissée, laissait voir les occupants : deux hommes porteurs de lunettes à verres fumés.

Irrésistiblement, l'auto grise avait dépassé la Citroën.

— Voilà des gens pressés, remarqua un des policiers. S'ils tombent sur la police de la route, leur compte est bon…

La voiture grise roulait à présent à une dizaine de mètres en avant de la Citroën. Un des deux hommes se dressa et, d'une main sûre, lança un objet rond qui heurta le capot de la voiture de police. Une explosion sèche retentit et la Citroën fit une embardée. Elle continua sa route et alla heurter un pylône qui se courba sous le choc.

Il y eut un long moment de silence seulement troublé par le glouglou de l'essence s'échappant du réservoir crevé, puis la portière s'ouvrit, livrant passage à l'homme au complet de tweed. De son oreille éraflée, un filet de sang coulait.

Des passants s'empressèrent autour de lui, s'apprêtant à lui porter secours. D'un geste, il les repoussa.

— Ce n’est rien, jeta-t-il. Une simple égratignure… Occupez-vous plutôt des autres. Pendant ce temps, je vais téléphoner…

Jetant autour de lui des regards anxieux, il traversa la chaussée tout en étanchant, à l’aide d’un mouchoir, le sang coulant de son oreille. Un individu, grand, maigre, vêtu d’une veste de sport marron et portant un chapeau mou à bords baissés, sortit alors d’une voiture stationnée à peu de distance et tenta de le rejoindre. Un lourd camion lui barra la route. Quand le chemin fut libre, il eut juste le temps de voir l’homme au veston de tweed s’engouffrer en courant dans un débit de boisson. L’individu maigre eut une grimace de mécontentement et retourna sur ses pas. Il regagna sa voiture, s’installa au volant et attendit.

L’homme au veston de tweed, aussitôt après avoir pénétré dans le café, se dirigea vers le comptoir.

— Y a-t-il moyen de téléphoner ? demanda-t-il au tenancier.

Celui-ci, un homme courtaud au nez rouge, au teint fleuri, le considéra avec étonnement.

— Bien sûr, il y a moyen de téléphoner, dit-il. La cabine est dans ce coin… Mais qu’avez-vous ? Vous êtes blessé ?…

— Oui, un accident de voiture…

L’homme jeta quelques pièces de monnaie sur le comptoir, prit le jeton qu’on lui tendait, gagna la cabine et s’y enferma. Tout en surveillant la porte du café, il tira de sa poche un petit morceau de papier sur lequel se trouvait inscrit un numéro de téléphone. Alors, il décrocha le combiné, glissa le jeton dans la fente de l’appareil et, d’un doigt fébrile, se mit à manipuler le clavier d’appel.

*

* *

Malgré sa fatigue, Bob Morane ne s’était octroyé que quelques heures de sommeil, et il finissait justement de se raser quand le téléphone sonna. Il gagna son salon-bureau et décrocha. C’était sir George. Aussitôt, au son de la voix du policier, Bob comprit que quelque chose ne tournait pas rond.

— Du grabuge ? interrogea-t-il.

— Et comment ! On a lancé une grenade sous la voiture qui ramenait Jean Brulé à Paris. L'auto s'est emboutie sur un pylône et les trois policiers de l'escorte sont blessés. Brulé, lui, s'en est tiré sans une égratignure, ou presque, et a filé aussitôt. Il vient de me téléphoner pour me fixer rendez-vous dans le hall du Crédit Lyonnais, boulevard Saint-Germain.

— Pourquoi ne vient-il pas directement au bureau d'Interpol ? demanda Morane.

— Il craint que les abords n'en soient surveillés par les hommes de la Fleur du Sommeil et qu'on ne l'abatte avant qu'il ait eu le temps d'arriver jusqu'à nous. Je pars à l'instant avec l'inspecteur Prunet et quelques policiers pour le prendre…

— J'y serai avant vous, dit Bob. Le Crédit Lyonnais est à deux pas de chez moi. Ce Brulé est trop précieux… et trop miraculeux pour qu'on le laisse longtemps seul. De quoi a-t-il l'air ?

— Il s'est décrit comme étant grand, blond et portant une veste de tweed gris à larges chevrons. Si vous y allez, soyez armé. On peut avoir vu Brulé sortir de la voiture accidentée et on peut l'avoir suivi.

— Je prendrai mes précautions, George, soyez sans crainte. J'ai appris par expérience qu'il ne fallait pas plaisanter avec les gens de la Fleur du Sommeil.

Morane raccrocha, s'habilla en hâte et glissa un automatique dans sa ceinture, entre chemise et pantalon, puis il boutonna son veston par-dessus. Trois minutes plus tard, il avait gagné le quai Voltaire et hélait un taxi.

— Au Crédit Lyonnais, boulevard Saint-Germain, jeta-t-il au chauffeur.

L'homme regarda Morane avec une grimace vaguement méprisante.

— Une petite course comme celle-là me fait perdre du temps, monsieur. C'est à deux pas…

— Deux pas, c'est encore trop loin, lança Bob. J'ai besoin d'y être en un clin d'œil. Allez-y en vitesse, et pas question de vous arrêter aux feux rouges…

— J’aurai des contraventions, dit le chauffeur. Je risque de me voir enlever ma licence.

Déjà, Morane était monté à bord de la voiture.

— Ne vous en faites pas pour votre licence. Je travaille avec la police et, de toute façon, vous aurez un bon pourboire.

Ces dernières paroles semblèrent balayer les hésitations du chauffeur.

Du bout de l’index, il toucha la visière de sa casquette.

— Compris, patron… Nous fonçons…

Le taxi démarra. Bob Morane se laissa retomber en arrière et se gonfla les poumons d’air. Une sourde allégresse l’occupait. Bientôt peut-être il connaîtrait le secret de cette énigmatique Fleur du Sommeil mais, pour cela, il lui fallait avant tout retrouver Jean Brulé vivant.

*

* *

Roulant à une allure supérieure à celle tolérée, le taxi mit à peine deux minutes pour gagner le boulevard Saint-Germain, et cela sans avoir dû brûler de feux rouges ni essuyer les coups de sifflet des agents de la circulation. Quand il se fut arrêté à peu de distance du Crédit Lyonnais, Bob mit pied à terre et jeta un billet au chauffeur en lui disant de garder la monnaie. À grands pas pressés, il gagna la porte de la banque et pénétra à l’intérieur.

Il y avait relativement peu de monde dans le grand hall et Morane put rapidement poser en revue les gens qui attendaient devant les guichets. L’homme au veston de tweed gris à grands chevrons ne se trouvait pas parmi eux.

« Sans doute n’est-il pas encore arrivé, songea Bob. Pourvu qu’il ne lui soit pas survenu un malheur en route !… » Rarement il s’était senti aussi impatient et inquiet. Brulé seul semblait pouvoir lever le voile sur cette ténébreuse affaire. Non seulement les révélations qu’il pourrait faire apporteraient des éclaircissements sur la Fleur du Sommeil et sur ce « danger » dont avait parlé Harding avant de

mourir mais, en outre, elles permettraient de repérer les meurtriers des trois archéologues.

Dissimulé dans l'angle d'une cabine téléphonique dressée près de la porte, Morane surveillait cette dernière, guettant l'apparition de la veste grise aux larges chevrons.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées que la veste en question fit son apparition. L'homme qui la portait était grand, blond. Sauf une coïncidence quasi miraculeuse, il devait donc s'agir de Jean Brulé. Celui-ci semblait traqué. Il passa en courant presque devant Morane, jetant autour de lui des regards inquiets, comme un naufragé cherchant une planche de salut.

Déjà pourtant, Morane ne s'intéressait plus au prospecteur, mais à ce second personnage, vêtu d'un complet de sport marron, qui venait de pénétrer dans le hall presque sur les talons de Brulé. Il était grand, maigre et tenait la main droite glissée sous sa veste. Là-bas, Jean Brulé s'était retourné et avait, lui aussi, aperçu le nouveau venu. Sur son visage une expression d'intense terreur se peignit, comme l'image de la mort.

Lentement, passant tout près de Morane sans l'apercevoir, l'homme au complet marron marcha en direction de Brulé. Sa main droite jaillit de dessous son veston, et Bob aperçut le Lüger. Les réactions de Morane furent extrêmement rapides. Il fit un pas en avant, de façon à se trouver, légèrement en biais, en arrière de l'homme au Lüger. Sa main droite décrivit une courbe brève, à la façon d'un sabre, et du tranchant frappa le type à la nuque. Bob sentit une vive douleur à son poignet blessé le matin même, mais il n'eut cependant pas à regretter son action. Lâchant son arme, l'homme au Lüger s'était écroulé sur le sol, face contre terre.

Sans s'occuper de Jean Brulé, tiré d'affaire pour l'instant, Morane se pencha et ramassa le pistolet. Ensuite, il retourna l'homme sur le dos, pour se rendre compte que son visage lui était inconnu. Il n'eut pas à pousser ses investigations plus loin. Sir George Lester, l'inspecteur Prunet et plusieurs policiers en civil pénétraient dans le hall. Ils écartèrent les curieux qui, déjà, s'agglomeraient autour du corps inanimé toujours étendu sur le sol.

L’inspecteur Prunet pointa un doigt dans la direction de l’homme au Lüger et demanda, à l’adresse de Morane :

— Qui est-ce ?

— L’homme au Lüger, répondit Bob. Il était sur les talons de notre quatrième homme. Heureusement, j’ai pu le mettre hors d’état de nuire.

— Mort ? interrogea encore l’inspecteur.

— Non, assommé seulement. Avant quelques minutes, il reprendra ses esprits.

Un sourire satisfait se dessina sur les traits du policier.

— Beau travail, commandant Morane, fit-il. Sir George a eu raison de vous faire confiance. Vous feriez une précieuse recrue pour Interpol.

Le visage du policier redevint aussitôt sérieux, comme sous l’effet d’une soudaine préoccupation.

— Et Brulé, où est-il ? interrogea-t-il.

— Me voici, fit l’interpellé qui s’était approché à son tour.

Il se tourna vers Morane et lui tendit la main.

— J’ai l’impression que je vous dois la vie. Cet homme me suivait depuis l’attentat sur la route. Une chance qu’il n’ait pas réussi à me rejoindre plus tôt. Vous n’auriez pas été là pour me tirer d’affaire…

Sir George Lester qui, jusqu’alors, s’était tenu en dehors de la conversation, intervint.

— J’espère que tous nos efforts pour vous garder sain et sauf n’auront pas été vains, monsieur Brulé, et que vous pourrez nous fournir les renseignements que nous attendons de vous.

— Soyez sans crainte, répondit le prospecteur. Bientôt, la Fleur du Sommeil n’aura plus aucun secret pour vous…

Chapitre IX

L’inspecteur Prunet était appuyé, sa chaise en équilibre sur ses pieds postérieurs, à la muraille du bureau. Morane et sir George, assis près de la fenêtre aux rideaux tirés, demeuraient silencieux. À l’autre bout de la pièce, l’homme au Lüger qui, s’il fallait en croire les papiers – probablement faux – trouvés sur lui, se nommait Aldo Vincetti, se trouvait assis, menottes aux poings, entre deux policiers en civil. Pourtant, c’était vers Jean Brulé, qui se tenait face à l’inspecteur Prunet, que se tournaient pour le moment tous les regards.

— Voilà un peu plus d’un mois à présent, commença Brulé, je prospectais, pour le compte d’une compagnie pétrolière, dans les montagnes du Farsistan, au sud de l’Iran, afin d’y découvrir de nouveaux gisements. Selon mon habitude, je voyageais seul, avec seulement quelques mulets portant mon matériel de campement et de prospection.

« Au cours de mes pérégrinations, j’arrivai un jour au sommet d’une haute crête dont un des versants, à pic, plongeait sur une vallée au fond de laquelle s’étalaient des bâtiments entourés de vastes champs de fleurs blanches dont, à la distance où je me trouvais, il m’aurait été bien difficile de distinguer la nature. Sur la crête elle-même, il y avait toute une série de ruines antiques entourant un temple effondré, mais portant encore quelques sculptures fort belles. Comme certaines de ces sculptures se révélaient aisément détachables, je formai le dessein de les emporter pour, après les avoir sorties en fraude du pays, les revendre à quelque riche marchand parisien. Je décidai donc de camper à cet endroit et, après avoir dressé ma tente non loin du temple, je préparai mon repas du soir, me glissai dans mon sac de couchage et m’endormis.

« Le lendemain, à l'aube, une dure secousse me réveilla. Des hommes armés m'entouraient et m'intimèrent l'ordre de les suivre. Comme il était inutile de leur résister, j'obéis et les accompagnai. Ils me firent pénétrer dans le temple et, par un escalier secret, datant sans doute de l'époque où avait été édifié le temple lui-même, mais restauré, me conduisirent jusqu'aux constructions entrevues la veille dans la vallée. Pour y parvenir, il me fallait traverser en partie les champs de fleurs blanches, et je pus me rendre compte alors qu'il s'agissait de pavots somnifères. Je fus ensuite enfermé dans une maisonnette de pierre à l'unique fenêtre garnie de solides barreaux. C'est là qu'Harding, Harpe et Xarof, capturés à leur tour dans la cité en ruine, vinrent me rejoindre quelques jours plus tard.

« Pendant près d'une semaine, nous demeurâmes dans l'attente, nous interrogeant sur le sort qui nous était réservé. Un matin, nous fûmes menés dans une autre maison, meublée celle-là avec un certain confort et où un homme nous reçut. Il se présenta à nous sous le nom, faux sans doute, d'Arthur Greenstreet et… »

À ce nom, Bob Morane avait sursauté violemment.

— Arthur Greenstreet ! s'était-il exclamé. Vous dites bien Arthur Greenstreet ? Est-ce un homme de taille moyenne, au corps obèse et difforme, au crâne rasé, au visage blafard et boursouflé, habillé comme une limace endimanchée ?

Brulé sourit à cette expression imagée.

— C'est à peu près la description de Greenstreet, en effet, dit-il. Il faudrait y ajouter un énorme nez rosâtre et des dents aurifiées…

— Un énorme nez rosâtre ! s'exclama Morane. Des dents aurifiées !… C'est bien cela… C'est lui, ce monstre d'Orgonetz ! J'aurais dû me douter que, tôt ou tard, il referait parler de lui… Mais du diable si je comprends ce qu'il vient faire dans cette histoire de trafic de drogue !

Tout en parlant, Morane avait échangé un long regard avec sir George Lester. Tous deux connaissaient bien Roman Orgonetz, alias Arthur Greenstreet. C'était un redoutable agent secret, cruel et sans scrupules, travaillant pour une puissance de proie dont le but principal était d'étendre sa puissance dictatoriale sur le monde. À

plusieurs reprises déjà, Bob avait eu affaire à Orgonetz et, chaque fois, il l'avait vaincu…

Morane enchaînait :

— Continuez donc votre récit, monsieur Brulé. Nous sommes curieux de savoir ce qu'Orgonetz vient faire dans tout ceci…

— Vous n'allez pas tarder à être renseigné, reprit le prospecteur. Voici les explications que Greenstreet lui-même ou, si vous préférez, Orgonetz, nous communiqua. Un an plus tôt, le gouvernement pour lequel il travaille conçut le plan d'affaiblir les nations dont il veut faire la conquête, c'est-à-dire tout le reste du monde, en y intensifiant la consommation de drogues qui, comme l'opium, l'héroïne et la morphine, sapent les énergies, transforment les êtres les plus vigoureux en de lamentables épaves, tout juste dignes de pitié. C'était là un plan à longue échéance mais qui, dans quelques années – dix ans peut-être, voire davantage – lorsque le pays en question lancerait ses armées sur le monde, porterait ses fruits. Pour mettre en train ce projet, on imagina de s'adresser au gang international de la drogue, qui avait déjà un réseau de distribution fonctionnant à travers toute l'Europe et les États-Unis. Ce gang était justement occupé, coupé qu'il était de ses bases d'Extrême-Orient, de rapprocher vers l'ouest ses centres de culture de pavot somnifère. Le pays pour lequel travaillait Orgonetz lui proposa de l'aider. Tout le bénéfice de la vente de la drogue reviendrait au gang qui, d'autre part, profiterait de tous les avantages en moyens de transport et autres que pouvait mettre à sa disposition une grande nation. L'accord fut donc conclu et le service secret de ladite nation baptisa l'entreprise du nom « Opération Fleur du Sommeil », qui devait être conduite par votre Orgonetz, puisque vous tenez absolument à appeler Greenstreet de cette façon. Bien entendu, les subalternes du gang de la drogue devaient tout ignorer de cette alliance. Seuls, les chefs seraient mis au courant.

« Comme, afin de ne pas éveiller les soupçons des services d'espionnage étrangers, le gouvernement d'Orgonetz ne tenait pas à voir s'établir les champs de culture de pavot sur son propre territoire, on décida d'installer les plantations dans un coin perdu des montagnes du Farsistan. C'était dans ce coin perdu que, par le plus

grand des hasards, Harding, Harpe, Xarof et moi-même avions échoué.

« C'est alors que Greenstreet nous dit ce qu'il attendait de nous. Plusieurs de ses travailleurs – pour la plupart de pauvres êtres amenés de force d'Arabie par le golfe Persique et traités comme des esclaves – plusieurs de ses travailleurs donc étaient morts et, se trouvant à court de main-d'œuvre et n'ayant plus le temps d'en amener sur place avant l'époque de la récolte de l'opium, il nous proposait de travailler pour lui. Nous lui demandâmes ce qui se passerait ensuite. Au rire de Greenstreet, nous comprîmes qu'une fois devenus inutiles nous serions aussitôt exécutés. De toute façon, comme le scélérat nous en avait trop dit sur ses projets, nous ne pouvions espérer le salut. Afin de reculer le plus possible l'échéance fatale, nous acceptâmes la proposition de Greenstreet.

« Durant une semaine, à peine mieux traités que les esclaves arabes, nous travaillâmes dans les champs de pavots somnifères, désespérant de trouver le moyen de nous évader, car nous étions étroitement surveillés. Un jour cependant, une violente tornade s'abattit sur la région et, profitant du désarroi, nous réussîmes, après avoir assommé quelques gardes, à gagner l'escalier menant à la cité morte et à fuir à travers la montagne après avoir volé une jeep dans un garage dissimulé parmi les ruines.

« Nous savions cependant que le fait d'avoir momentanément échappé à Greenstreet ne nous mettait pas définitivement à l'abri de ses poursuites. Nous connaissions, dans ses grandes lignes du moins, le projet Fleur du Sommeil, et Greenstreet se vengerait de nous en lançant ses hommes de main sur nos traces et en nous faisant exécuter où que nous nous trouvions. Un peu avant d'arriver à Chiraz, où le retour des trois archéologues, que l'on devait croire perdus, ne manquerait pas d'attirer une certaine publicité, je quittai mes compagnons afin de gagner la France par des voies détournées. Il faut vous dire que j'étais servi par des circonstances exceptionnelles. En effet, quelques jours avant d'être capturé par les gens de Greenstreet, j'avais perdu le portefeuille contenant mes papiers. Cette perte, qui me chagrina au début, devait me servir car, une fois en présence de Greenstreet, je lui donnai une fausse

identité. Par la suite, j'avais de grandes chances d'échapper à sa vengeance.

« Après avoir regagné la France, je réintégrai mon domicile de Blois, bien décidé à me tenir coi. Pourtant, le meurtre du professeur Xarof, annoncé par la presse, m'inquiéta. Sans doute les tueurs de Greenstreet finiraient-ils par me retrouver, et je n'aurais alors aucun moyen de leur échapper. C'est alors que je me suis mis en rapport avec Interpol… »

Quand Jean Brulé eut terminé son récit, un long silence succéda. Finalement, l'inspecteur Prunet le rompit. Il fixa Brulé avec sévérité.

— Si vous nous aviez révélé tout ceci dès votre retour d'Iran des vies humaines auraient été épargnées. Harding, Harpe et Xarof seraient peut-être encore en vie, car il nous aurait été possible de les protéger en connaissance de cause. En outre, nous avons perdu un temps précieux pendant lequel nous aurions pu déjà contrecarrer l'opération Fleur du Sommeil…

Jean Brulé hocha la tête.

— Je n'ignore rien de tout cela, dit-il, mais j'ai eu peur. Nous avons tous eu peur, Harding, Harpe, Xarof et moi, car nous savions de quoi Greenstreet était capable.

Sans insister auprès du prospecteur dont les hésitations, face à la menace que Greenstreet faisait planer sur lui, étaient bien excusables, l'inspecteur Prunet se tourna vers Aldo Vincetti, l'homme au Lüger, qui demeurait indifférent entre les deux policiers qui le gardaient.

— Vous avez entendu ce que monsieur Brulé vient de dire. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

N'obtenant pas de réponse, Prunet dit encore, toujours à l'adresse de Vincetti :

— Pourquoi vous entêter dans le silence ? Nous possédons assez de charges contre vous pour vous faire la vie dure. En nous aidant, au contraire, vous ne ferez qu'améliorer votre situation.

Cette dernière remarque parut ramener l'homme au Lüger à de meilleures dispositions. Il haussa les épaules et dit d'une voix morne :

— Pourquoi ajouterais-je quelque chose, puisque ce monsieur a l'air si bien renseigné ?

Cette réponse ambiguë pouvait néanmoins passer pour une confirmation du récit de Jean Brulé, et l'inspecteur Prunet et ses compagnons décidèrent de la considérer comme telle.

— Encore un mot, dit Morane à l'adresse de Vincetti. Comment avez-vous su que Jean Brulé était en route pour Paris, puisque ni vous ni Orgonetz ne connaissiez son nom ?

Un sourire équivoque passa sur le visage du misérable.

— Je pourrais vous laisser deviner, dit-il, mais à quoi bon ! Ce matin, à l'aube, quand vous avez téléphoné à Interpol, je me trouvais dans un pavillon situé dans le parc de la clinique et, grâce à un poste secondaire, j'ai surpris votre conversation. C'est ainsi que j'ai connu l'identité de ce quatrième homme dont nous ignorions le nom jusqu'alors. Après avoir tenté d'abattre Daniel Praxette pour empêcher qu'il parle, j'ai envoyé des complices sur la route de Blois afin d'attendre la voiture des policiers et de la suivre. À un endroit précis, ils l'ont dépassée et ont lancé une grenade. J'attendais à peu de distance et, quand Brulé, dont je possédais le signalement, est sorti, je l'ai suivi pour l'abattre. Par malheur pour moi, il se méfiait et les circonstances ont fait que je n'ai pu le rejoindre que dans cette banque, où vous êtes intervenu pour me mettre hors de combat.

Morane se souvenait en effet de ce déclic qui, le matin même, alors qu'il parlait, du bureau de Daniel Praxette, à sir George, avait retenti dans le téléphone et l'avait intrigué. C'était à ce moment-là que l'homme au Lüger, après avoir écouté la conversation au sujet de Brulé, avait raccroché pour venir prendre Daniel Praxette comme cible.

Sir George Lester sembla soudain se détendre. Il poussa un soupir de soulagement et dit d'une voix allègre :

— J'ai l'impression que nous tenons le bon bout à présent. Harding, Harpe et Xarof sont morts, mais avant longtemps, espérons-le, ils seront vengés, et la menace que la Fleur du Sommeil veut faire peser sur le monde sera conjurée…

*
* *

Bob Morane, sir George Lester et l'inspecteur Prunet se retrouvaient seuls maintenant dans le grand bureau. Il y avait eu un long moment de silence entre eux, puis sir George prit la parole.

— À présent, dit-il, nous savons que les mots Fleur du Sommeil, qui nous avaient parus si mystérieux au départ, servent à désigner une opération de vaste envergure destinée à étendre la consommation de la drogue à travers l'Europe et les États-Unis pour en affaiblir les populations et doter leurs armées d'une moindre résistance en cas d'agression. Pour cela, une première plantation de pavots somnifères a été installée dans une vallée perdue des montagnes du Farsistan, en Iran, sous la direction d'un agent secret nommé Roman Orgonetz, être sans scrupules et rompu à toutes les ruses du métier. Pour écouler l'opium, Orgonetz avait reçu l'ordre de son gouvernement de s'allier avec le gang mondial de la drogue afin de profiter de son réseau de distribution. Il semble que cette alliance ait été conclue. En outre, il n'a à coup sûr pas été difficile aux émissaires d'Orgonetz de s'assurer, un peu partout, la complicité d'êtres sans scrupules, comme les frères Praxette, en les intéressant par la promesse de gros bénéfices. Ces complices étaient sans cesse surveillés par des hommes de main dans le genre d'Aldo Vincetti et d'Herbert Fuchs, chargés de leur imposer silence au moindre signe de défaillance. Il apparaît donc évident à présent que nous avons mis hors d'état de nuire le réseau de Paris, qu'il nous faut avant tout détruire le centre de culture du pavot dans le Farsistan et, si nous le pouvons, annihiler Orgonetz. Naturellement, cette opération doit être effectuée dans le délai le plus bref, avant que l'ennemi ait eu le temps de réaliser l'étendue de la défaite qu'il vient d'essuyer à Paris. Si nous lui permettons de se reprendre, il redoublera de précautions, détruira ses plantations et ira les installer ailleurs. En même temps, il réorganisera son réseau et nous en serons pour nos frais. Si nous ne voulons pas qu'Harding, Harpe et Xarof soient morts en vain, il nous faut organiser un plan d'attaque rapide et efficace.

— Je ne vois qu'un moyen, fit Prunet : nous mettre en relation avec le gouvernement iranien et exiger de lui une action immédiate.

Sir George secoua la tête.

— Votre solution n'est pas la bonne, inspecteur. N'oubliez pas que la police internationale n'est pas seule intéressée à l'affaire, mais aussi les services secrets. Pour obtenir une action de la part du gouvernement iranien, il faudrait agir par voie diplomatique. Cela nous ferait perdre beaucoup de temps et l'ennemi, qui possède des espions partout, serait mis au courant de nos intentions. Non, ce qu'il faudrait, c'est qu'un homme seul, décidé et agissant de façon indépendante, réussisse à s'introduire dans la vallée, à détruire les plantations à l'aide de bombes incendiaires et à s'assurer de la personne d'Orgonetz. Si nous agissons avec rapidité, cet homme pourrait être à pied d'œuvre d'ici quelques jours.

Il y eut un nouveau silence, durant lequel l'inspecteur Prunet demeura songeur. Au bout d'un moment, il releva la tête.

— Votre plan me paraît avoir du bon, sir George. Il a l'avantage de la rapidité et de la discrétion. Reste à trouver l'homme de confiance capable d'accomplir une mission aussi périlleuse…

Sir George Lester se tourna lentement vers Morane et dit :

— Cet homme, le voici, inspecteur…

Bob ne broncha pas. Depuis un moment, il s'attendait à ce que sir George prononçât ces paroles. Il sourit et secoua doucement la tête.

— Rien à faire, George. J'ai eu trop de malheurs jusqu'ici dans cette affaire pour que je continue à m'en mêler. Harding, Harpe et Xarof sont morts presque entre mes bras et…

— … Vous avez sauvé la vie à notre quatrième homme, Jean Brulé, qui était notre dernier espoir, enchaîna Lester. Et, surtout, ne nous parlez plus de votre guigne, Bob. Peu d'hommes ont eu une vie aussi aventureuse que la vôtre et ont affronté autant de dangers. Malgré cela, vous vous en êtes toujours tiré, en partie grâce à votre chance, certes, mais aussi à votre énergie et à votre courage. Pourtant, ce ne sont pas là les seules raisons qui me poussent à vous choisir. Il y a également la totale confiance que j'ai en vous, bien entendu, mais aussi le fait que Roman Orgonetz et vous êtes

de vieilles connaissances. À plusieurs reprises, vous l'avez combattu avec succès. Vous connaissez ses réactions et sans doute vous craint-il plus que tout autre homme au monde. Sans doute réussirez-vous une fois encore à le mettre en échec. En vous choisissant pour cette mission, nous mettons tous les atouts dans notre jeu.

Les bonnes raisons de sir George ne semblaient pas avoir convaincu Morane.

— Si je connais Orgonetz, ce n'est pas sans le craindre moi aussi, George, dit-il. C'est un être cruel et je sais que, après les défaites que je lui ai déjà infligées, je n'aurai aucune pitié à attendre de lui si jamais je tombe en son pouvoir. Plus que quiconque, c'est ma vie que je jouerai dans cette affaire…

— Je le sais, Bob, répondit Lester. Mais je sais aussi que, pour vous, votre vie ne compte pas devant le sort misérable de millions de gens qui, si l'opération Fleur du Sommeil est menée à bien, verront leur santé ruinée par la drogue, se transformeront petit à petit en épaves à peine dignes encore du nom d'hommes. En acceptant la mission que nous voulons vous confier, vous commettrez un acte de charité.

Tout le corps de Morane parut soudain se cabrer, comme s'il luttait contre une force intérieure qu'il ne parvenait pas à contrôler. Puis, soudain, il se détendit et un sourire à peine ébauché apparut sur son visage. Par trois fois, il se passa les doigts de sa main droite écartés dans ses cheveux.

— Vous aussi vous me connaissez trop bien, George, dit-il enfin. Vous connaissez les moyens de me convaincre… Vous avez gagné. Je remplirai cette mission mais, si je n'en reviens pas, vous aurez ma mort sur la conscience… si vous en avez une.

Sir George Lester se mit à rire doucement.

— Ma conscience ne me tourmente guère pour l'instant, Bob. Tout ce qui compte, c'est que vous ayez accepté. Il est inutile de vous dire que, puisqu'il s'agit d'une mission dans le Moyen-Orient, je vous apporterai toute l'aide dont vous pourrez avoir besoin…

Bob savait ce que cette dernière phrase signifiait. Il savait que, si George Lester était officiellement chef de la brigade des narcotiques

pour le Moyen-Orient, il y était aussi, officieusement cette fois, l'homme de l'Intelligence Service.

— Je ne manquerai pas d'appeler à l'aide si j'en ai besoin, fit Bob. Cependant, je tiens à mener cette affaire comme bon me semble. Pour commencer, je ne suis pas assez fou pour aller seul défier Orgonetz dans son antre. Je compte m'adjoindre un compagnon afin de protéger mes arrières…

— Un compagnon ? fit sir George d'une voix hésitante. L'avez-vous déjà choisi ?

— Je l'ai choisi. Vous le connaissez d'ailleurs. C'est Bill Ballantine. Il doit se trouver en Écosse pour le moment. Je vais lui téléphoner. Il acceptera certainement de m'accompagner.

Le visage de Lester s'était soudain éclairé.

— Bill ! s'exclama-t-il. J'aurais dû y penser plus tôt. Penser qu'à vous deux vous valez Buffalo Bill, les Quatre Mousquetaires et Nick Carter réunis…

L'Anglais se frotta les mains et, se tournant vers Prunet, dit d'une voix joyeuse :

— Je crois, inspecteur, que nous tenons le bon bout. Avec Bob et Bill Ballantine dans notre camp, l'opération Fleur du Sommeil n'a guère de chances de faire de vieux os.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, dit Morane. Il est téméraire de vouloir vendre la peau de l'Orgonetz avant d'avoir tué la bête.

Cette remarque coupa court à la joie de Lester.

— Vous avez raison, Bob. Ne crions pas victoire trop tôt. Nos ennemis nous ont prouvé combien ils étaient redoutables. Il nous faudra donc mettre toutes les chances de notre côté et, avant tout, demander à Jean Brulé de nous dresser une carte précise de la région où se trouvent les plantations de pavots. Quand comptez-vous pouvoir partir, Bob ?

Morane eut un geste vague.

— Si je téléphone immédiatement à Bill et que vous le faites venir ici dans un appareil militaire, nous pourrons prendre l'avion demain soir à destination de Téhéran. Bien sûr, il y a la question des visas…

— Vous les aurez demain, coupa sir George. Le consul d’Iran à Paris est un vieil ami, et il n’a rien à me refuser…

Chapitre X

La nuit tombait sur les montagnes du Farsistan et le petit avion de tourisme longeait à basse altitude des crêtes déjà bordées d'ombre bleue. Bob Morane, qui tenait les commandes, se tourna vers le géant roux assis à ses côtés, sur le siège du copilote.

— Pourvu que la nuit soit claire, Bill, fit-il, sinon cela va être coton d'atterrir à l'endroit désigné par Jean Brulé. Peut-être même aurons-nous déjà du mal à repérer l'endroit en question.

Bill Ballantine ploya ses lourdes épaules et, la tête légèrement tournée, considéra le ciel à travers le plexiglas du cockpit.

— Pas un nuage, commandant. Dans deux jours, ce sera la pleine lune. La nuit sera claire…

— Le Ciel t'entende ! dit Morane. Mais cesse de m'appeler commandant.

— Bien, commandant !

Les deux hommes échangèrent un bref coup d'œil et se mirent à rire de cette vieille plaisanterie qui, jamais, ne manquait de les mettre en joie.

Depuis leur départ de Paris, quelques jours plus tôt, Bob Morane et Bill Ballantine, grâce à l'aide de sir George Lester, avaient vu toutes leurs démarches couronnées de succès. À Téhéran, ils avaient été pris en charge par un agent britannique et menés à Chiraz où, toujours grâce à cet agent, ils avaient été mis en possession de l'appareil à bord duquel ils volaient à présent vers le repaire d'Orgonetz.

Sur ses genoux, Ballantine tenait étalée la carte fort précise, avec ses nombreux points de repère, que Jean Brulé avait dressée à leur intention.

Tout à coup, comme ils volaient le long d'une crête découpée en dents de scie, Ballantine tendit le bras devant lui.

— Là-bas, dit-il, je crois que nous y sommes…

Il désignait, en avant du nez de l'appareil, une étroite zone de pierrailles, en forme de croissant, au fond d'une vallée aux parois encaissées. Les dernières lueurs du jour l'éclairaient encore avec assez d'intensité pour que Morane pût juger de la praticabilité du terrain. Il avait fait perdre encore de l'altitude à l'avion qui, maintenant, volait lentement entre les montagnes.

— Cela me paraît assez plat, dit-il, et je crois pouvoir m'en tirer. Évidemment, c'est peut-être un peu court, mais avec les freins…

Il stoppa les moteurs et dit encore :

— Fixe ta ceinture de sécurité, Bill. Il suffirait d'un nid de poule mal placé et…

Ballantine obéit. Après avoir bouclé sa propre ceinture, il attacha celle de Morane. Quand l'Écossais eut terminé cette besogne, l'avion n'était plus qu'à quelques mètres du sol.

— Gare aux chocs ! fit encore Bob.

Les roues touchèrent le fond de la vallée et l'appareil se mit à rouler en cahotant. L'atterrissage ne devait cependant être marqué par aucun incident et, arrivé au bout de la piste improvisée, Bob serra doucement les freins et fit pivoter l'avion sur lui-même de façon à ce qu'il puisse en cas de besoin, reprendre immédiatement du vol.

Quand l'appareil se fut immobilisé, les deux amis mirent pied à terre et entreprirent de sortir leur matériel composé de deux gourdes, de deux revolvers dans leurs étuis, de cordes, de poignards et de musettes contenant quelques vivres et des grenades incendiaires destinées à mettre le feu aux champs de pavots. Ensuite, ils jetèrent par-dessus l'appareil une grande housse de fin nylon camouflé, de façon à ce qu'il ne puisse être découvert du haut des crêtes.

Ce travail terminé, la nuit était tout à fait tombée. Morane s'équipa et désigna le fond de la vallée.

— D'après la carte, dit-il, il nous faut franchir une étroite gorge s'ouvrant là-bas. Elle nous mènera à une seconde vallée au-dessus de laquelle se trouve la cité morte. C'est de l'autre côté de cette vallée que sont installées les plantations. S'il faut en croire Jean Brulé, et tout jusqu'ici nous pousse à lui faire confiance, ces plantations se trouvent à une heure de marche d'ici. Avec un peu de

chance, nous pourrons avoir accompli notre travail et être revenus à l'avion avant le milieu de la nuit.

— Atteindre les plantations sera peut-être aisé, fit Ballantine, et aussi les incendier, mais s'emparer d'Orgonetz et le ramener sera sans doute plus difficile.

— Bah ! dit Morane. À nous deux, nous sommes venus à bout de tâches bien plus difficiles. Et puis, tu as des épaules solides et Orgonetz n'y pèsera guère plus qu'une plume.

Après avoir jeté un dernier regard en direction de l'appareil pour s'assurer qu'il était bien dissimulé aux regards, les deux amis s'enfoncèrent dans la vallée. Tous deux portaient des chaussures à semelles de mousse et marchaient sans faire le moindre bruit. Ils atteignirent la gorge, une longue entaille pratiquée par la nature dans la paroi rocheuse et juste assez large pour livrer passage à un homme. Au fond, un ruisselet coulait et Bob et son compagnon avançaient avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Il leur fallut une demi-heure de cette marche précautionneuse, éclairée seulement par la lueur voilée de leurs lampes de poche, pour franchir la gorge. Ils débouchèrent alors dans la seconde vallée, que la lumière de la lune, suspendue dans le ciel telle une gigantesque lanterne vénitienne, éclairait de sa lumière pâle.

Bob et Ballantine s'accroupirent derrière un bouquet de figuiers et de jujubiers et inspectèrent la crête devant eux.

Le premier, Bill tendit le bras pour désigner quelques constructions effondrées, à peine perceptibles parmi les rocs, au sommet de la crête.

— Là-bas, murmura-t-il. Sans doute s'agit-il de la cité morte…

Morane tira une paire de petites mais puissantes jumelles de sa poche et les braqua dans la direction indiquée par son compagnon. Au bout d'un moment, il tendit les jumelles à Ballantine.

— Tu as raison, Bill, dit-il. Il doit s'agir de la cité morte. Il m'a même semblé apercevoir les ruines du temple.

À son tour, Bill Ballantine observa, pour dire ensuite :

— Il n'y a pas à douter, commandant, cela répond bien à la description de Brulé. J'ai moi aussi reconnu le temple… Attendez, il me semble apercevoir un homme. Oui, c'est bien un homme.

Regardez, là-bas, sur un petit escarpement rocheux, derrière le temple…

Morane reprit les jumelles et regarda à nouveau, dans la direction indiquée par le géant. Bientôt, il dût se rendre à l'évidence : un homme, porteur d'une carabine, se tenait debout sur une éminence dominant la vallée.

— Une sentinelle, murmura Morane. Il nous faudra l'annihiler mais, pour l'atteindre, nous devrons ramper entre les rocs jusqu'au sommet de la crête. Ce ne sera pas une promenade d'agrément…

Bill Ballantine secoua son épaisse chevelure de cuivre rouge.

— De toute façon, murmura-t-il avec indifférence, nous n'avons jamais cru qu'il s'agirait d'une promenade d'agrément.

*

* *

Pendant près d'une heure, Morane et Ballantine avaient rampé au fond de la vallée, puis à flanc de pente, en direction de la cité morte. Avancée laborieuse d'insectes. Il leur fallait prendre garde de ne pas détacher la moindre pierre qui, en roulant, attirerait immanquablement l'attention de la sentinelle. Mais les deux amis avaient heureusement l'expérience de ce genre d'entreprise. Ils parvinrent au sommet de la crête sans avoir fait le moindre bruit.

Toujours aussi silencieusement, profitant de la moindre zone d'ombre, ils se glissèrent à travers les ruines. Souvent, ils s'arrêtaient et regardaient attentivement autour d'eux, afin de se rendre compte si d'autres gardes n'avaient pas été postés. Pourtant, ils n'en découvrirent point d'autre que l'homme debout au sommet de l'escarpement rocheux.

Continuant à ramper, ils contournèrent le temple, composé seulement de quelques colonnes et de pans de murs à demi effondrés, et parvinrent au pied de l'escarpement lui-même. Ils se tapirent à l'abri d'un quartier de roc et surveillèrent la sentinelle. Celle-ci se détachait à présent en gros plan sur l'étendue d'un bleu profond du ciel, et la lumière de la lune découpait sa silhouette en ombre chinoise. D'où elle se trouvait, elle devait embrasser les

environs sur une assez vaste étendue. Cependant, elle n'avait pas dû assister à l'atterrissage de l'avion car, la vallée où il avait eu lieu était fort encaissée. D'ailleurs, si la sentinelle avait remarqué quoi que ce fût, elle n'aurait pas manqué de donner l'alarme. Tout ce qu'elle avait pu discerner, c'était le bruit du moteur de l'appareil, mais des avions de ligne devaient passer de temps à autre au-dessus de ces montagnes, et elle n'avait pas dû y prêter une réelle attention.

Du menton, Ballantine désigna la silhouette du garde.

— J'y vais, commandant ? interrogea-t-il dans un souffle.

Morane secoua la tête.

— Non, Bill, murmura-t-il. La pente est trop raide. Comme je suis plus léger que toi, je la gravirai plus aisément, sans me faire remarquer…

Bob se débarrassa de sa musette et, sans ajouter une seule parole, se glissa le long de l'escarpement. Il n'avait qu'une trentaine de mètres à couvrir, mais sur un terrain presque dépourvu de tout accident et où il lui était difficile de se dissimuler. Par bonheur, la pente le long de laquelle il progressait n'était pas éclairée par la lune et, en rampant, collé au roc, Bob parvint au niveau des pieds du garde. Ce dernier lui tournait le dos. Bob prit appui sur la pointe des pieds et bondit. Son bras gauche entoura le cou du garde, tandis que son genou s'enfonçait au creux de ses reins. En même temps, son poing compressait la carotide de l'homme, empêchant le sang de parvenir au cerveau. La sentinelle tenta bien de pousser un cri, mais elle ne réussit qu'à émettre une sorte de rauquement sourd. Bob maintint son étreinte jusqu'à ce qu'il sentît son antagoniste mollir. Il le laissa alors glisser à terre et poussa un léger sifflement, rappelant celui d'un oiseau nocturne. Un signal depuis longtemps convenu entre Bill et lui.

Quelques minutes plus tard, les deux amis se trouvaient réunis au sommet de l'escarpement et la sentinelle soigneusement ficelée et bâillonnée.

D'où ils se trouvaient, Morane et Ballantine dominaient la troisième vallée, but de leur expédition. Ils se couchèrent à plat ventre et plongèrent leurs regards sous eux. La vallée, bordée de

falaises à pic, semblait inaccessible, sauf en usant de cordes. Éclairée par la lune, elle paraissait vaste. Au centre, on apercevait un groupe de constructions, quelques maisons et hangars, où des lumières brillaient.

— Voilà le repaire d'Orgonetz, fit Bob. Il ne nous reste plus qu'à nous y introduire pour détruire les plantations de pavots…

— Les détruire ? dit Ballantine. C'est facile à dire mais, pour cela, il nous faudrait les voir…

Morane sursauta, frappé par la remarque de son compagnon. En effet, suivant les renseignements de Jean Brulé, les plantations devaient entourer les constructions et, logiquement, on aurait dû apercevoir le tapis formé par les fleurs blanches de pavots. Au lieu de cela, tout était sombre au fond de la vallée. Les plantations semblaient s'être volatilisées.

Chapitre XI

Durant de longues minutes, Bob et Bill Ballantine étaient demeurés silencieux, comme écrasés par la constatation qu'ils venaient de faire. En vain, ils continuaient à fouiller du regard l'étendue de la vallée, sans y découvrir ce qu'ils cherchaient. Pourtant, tous les renseignements donnés par Brulé s'étant jusqu'alors révélés exacts, ils savaient que les plantations de pavots somnifères devaient se trouver là. Ils savaient également qu'elles n'avaient pu disparaître comme par enchantement.

Les deux compagnons échangèrent finalement un regard consterné.

— J'ai l'impression que la récolte a été faite, dit Bob.

Ballantine hocha la tête gravement.

— Oui, fit-il, la récolte a été faite, ce qui veut dire que nous arrivons trop tard…

Un moment, Morane demeura songeur. Il n'ignorait pas que la préparation de l'opium, à partir de la cueillette du pavot, demandait une assez longue préparation. Si ladite cueillette avait été faite récemment, l'opium pouvait encore être en préparation là-bas dans la vallée, et il serait peut-être possible encore de détruire la récolte.

En quelques mots, Bob mit son ami au courant de ses pensées. Ballantine opina aussitôt.

— S'il en est ainsi, commandant, il nous reste une chance. Gagnons le fond de la vallée et voyons ce que nous pouvons encore faire…

Les deux hommes se laissèrent glisser au bas de l'escarpement, traînant derrière eux le garde bâillonné et ficelé, et qui commençait à reprendre conscience. Après s'être assurés à nouveau que liens et bâillon étaient solidement fixés, ils abandonnèrent l'homme à l'abri d'un pan de mur en ruine, comptant le récupérer au retour. Faute

d’avoir pu capturer Orgonetz, ils possédaient ainsi un témoin qui pourrait se révéler précieux par la suite.

Sans s’attarder davantage, ils se détournèrent de leur captif et, marchant à demi courbés, gagnèrent le temple, dont les colonnes tronquées, flanquées d’hippogriffes aux faces rongées par le lupus des vieilles pierres, se dressaient sur le ciel tels les doigts mutilés de mains géantes.

Ils découvrirent l’escalier là où Jean Brulé le leur avait indiqué : sous une large dalle en plan incliné. Pour en démasquer l’entrée, il suffisait de déplacer un épais tampon de broussailles mortes.

Pendant quelques secondes, Morane et Ballantine demeurèrent silencieux au-dessus du large trou noir. Prêtant l’oreille au moindre bruit, ils s’attendaient à tout instant à ce que quelque nouveau gardien se manifestât. Au bout d’un moment, Morane saisit à tâtons une petite pierre et la lança dans l’ouverture. Ils l’entendirent rebondir sur les marches, puis ce fut à nouveau le silence. Les deux amis prêtèrent encore l’oreille. Finalement, comme rien ne se passait, ils s’enhardirent.

— Je crois que nous pouvons nous y risquer, souffla Morane.

Il alluma sa lanterne sourde et en dirigea le rayon sous lui, éclairant des marches taillées dans le roc et qui, récemment, comme l’indiquait la fraîcheur du travail, avaient été consolidées à l’aide de pierres et de ciment.

— Allons-y, murmura encore Bob en mettant revolver au poing.

Lentement, suivi de Bill, il s’engagea sur l’escalier. Ce dernier s’enfonçait en spirale à l’intérieur du sol. Par endroits, il était coupé d’une brève galerie, dont la voûte avait été, elle aussi, consolidée récemment, pour reprendre ensuite.

En raison du bon état des marches, l’avance était rapide. Au bout d’une dizaine de minutes de cette descente silencieuse, les deux compagnons débouchèrent dans une nouvelle galerie. Au bout, un pan de ciel étoilé.

Morane éteignit sa lampe et dit à voix très basse :

— Redoublons de précautions à présent. Cela ne m’étonnerait pas si, avant longtemps, nous ne rencontrions du monde…

Rasant la muraille, tâtant le sol du pied devant eux, ils s'avancèrent vers le débouché du tunnel. Ils l'atteignirent en peu de temps et s'accroupirent contre la muraille afin d'étudier les lieux à loisir.

Devant eux, la vallée s'étendait, baignée par la lumière d'argent liquide de la lune. Ils retrouvèrent les bâtiments aperçus tout à l'heure du haut de l'escarpement. Pourtant, à nouveau, ils ne découvrirent trace nulle part des plantations de pavots.

C'est à ce moment que, venant d'un vaste hangar aux murs de pierre, une longue mélopée monta. Une mélopée plaintive, clamée par plusieurs dizaines de voix, et qui montait sinistre dans le silence de la nuit, tel un chant de mort…

*

* *

Toujours accroupis contre la muraille, Bob Morane et Bill Ballantine demeuraient à écouter cette complainte qui semblait venir d'un autre monde. On eût dit que des âmes damnées étaient là en train de clamer leur douleur. Bill eut un petit frisson.

— Brrr, murmura-t-il, pas gaie leur chanson. C'est tout juste si je n'ai pas envie de tourner les talons et de me mettre à courir…

Morane posa la main sur le bras de son ami et souffla :

— Attention, quelqu'un vient…

Un homme venait d'apparaître au détour d'une des constructions et marchait vers le hangar. Vêtu de vêtements de toile, il portait un pistolet à la ceinture et brandissait un long fouet. Il atteignit le hangar, en poussa la porte et y pénétra. Presque aussitôt, on entendit une voix qui hurlait, dominant la rumeur de la mélopée :

— Taisez-vous, chiens !… Taisez-vous !… Chiens !… Chiens !… Taisez-vous…

À de nombreuses reprises, le fouet claqua et, au fur et à mesure, la complainte s'apaisait, pour s'éteindre bientôt tout à fait. L'homme reparut alors en faisant claquer son fouet. Dans l'ombre, Ballantine bougea, en disant :

— Je vais lui apprendre à vivre, à cette brute…

Déjà, le colosse s’apprêtait à quitter l’ombre du tunnel pour rejoindre l’homme, quand Morane le retint par son vêtement.

— Non, Bill, ce n’est pas le moment de perdre son sang-froid… On verra plus tard…

Là-bas, l’homme au fouet avait disparu, et le silence avait rétabli son empire sur la vallée.

— Allons voir de ce côté, murmura Bob en tendant le bras vers le hangar. Je suis curieux de voir ce qui s’y passe.

— Moi également, fit Bill. Ou je me trompe fort, ou cela doit ressembler à l’un des sept cercles de l’enfer…

L’arme au poing, profitant du moindre repli de terrain, de la moindre zone d’ombre, ils s’avancèrent vers le hangar. Ils en atteignirent la porte en même temps, et Bill tira un énorme verrou de fer, qui grinça en s’ouvrant. Ils poussèrent la porte, pénétrèrent dans le hangar rempli de ténèbres et refermèrent le battant derrière eux. Alors seulement, Morane osa allumer sa lampe.

Le spectacle qui s’offrit aux deux hommes était en effet digne d’une image de l’enfer peinte par un artiste dément. De chaque côté de la vaste salle au sol de terre battue, des hommes se trouvaient enchaînés à la muraille. À vrai dire, étaient-ce encore bien des hommes ? Vêtus de loques, maigres et sales, ils montraient des visages creusés par la souffrance et la faim, des yeux éteints par le manque de vrai sommeil. Ils étaient là une centaine, peut-être davantage, pour la plupart des Arabes arrachés, à travers tout le Moyen-Orient, à leurs villages, à leurs familles pour être conduits de force dans cette vallée et y être condamnés à travailler comme des bêtes, dormant à peine à cause de leurs chaînes, recevant à manger juste assez pour ne pas mourir. Telle était l’œuvre d’Orgonetz et des monstres qu’il employait aux plus basses besognes.

À la vue de ces épaves humaines, Morane avait serré les poings.

— Des esclaves enchaînés, à notre époque ! jeta-t-il entre ses dents serrées. C’est à croire que nous vivons dans un cauchemar…

Du doigt, Bill Ballantine désigna les zébrures rouges marquant les torses de plusieurs de ces malheureux.

— Et ils sont menés au fouet, dit-il à son tour. Si je retrouve celui qui a fait ça…

Cette fois, Morane demeura silencieux. Aucun des hommes enchaînés ne dormait. Tous fixaient Morane et Ballantine avec des yeux écarquillés par la terreur. Comme s'ils n'avaient désormais à attendre que de la souffrance de la part des autres hommes…

Chapitre XII

Le premier moment d'effarement passé, Morane se dirigea vers un des hommes enchaînés. Un grand vieillard à la barbe grise, à la maigreur effrayante.

— Qui es-tu ? interrogea Bob en faisant appel à tout ce qu'il connaissait de la langue arabe.

Le vieillard s'était dressé, ce qui le faisait paraître plus squelettique encore.

— Mon nom est Mohamed Lazzi, répondit-il dans un affreux sabir fait d'anglais et d'arabe mélangés. Je viens des côtes d'Oman, d'où les esclavagistes m'ont emmené pour me conduire jusqu'ici, à travers le golfe Persique. Comme moi, mes compagnons ont été enlevés de leurs pays respectifs afin de travailler comme des damnés dans cette vallée maudite, torturés sans cesse par les gardes de l'homme aux dents dorées. Sans doute sera-ce ainsi jusqu'à notre mort, jusqu'à ce que, épuisés par le travail et les mauvais traitements, nous soyons achevés l'un après l'autre, tels des animaux devenus inutiles. Ensuite, d'autres viendront, qui connaîtront le même sort…

Morane avait compris que, par ces mots « homme aux dents dorées », le vieillard voulait désigner Roman Orgonetz, et il se sentit saisi d'une rancœur nouvelle pour ce monstre au visage humain, si toutefois on pouvait considérer comme un visage réellement humain le masque lunaire, au nez informe, de l'agent secret.

— Mon ami et moi sommes venus pour combattre l'homme aux dents dorées, dit Bob. Nous allons tenter de vous délivrer…

Mohamed Lazzi secoua la tête.

— À vous deux, vous ne réussirez pas à vaincre. La récolte du *chandoo*[1] est terminée et sa préparation vient d'être achevée. Demain, un convoi, commandé par l'homme aux dents dorées, partira vers la côte. Seuls, une demi-douzaine de gardes

demeureront ici pour nous surveiller. Quand l'homme aux dents dorées reviendra, de nouveaux pavots seront semés, et tout recommencera…

Morane et Ballantine échangèrent un regard.

— Peut-être arrivons-nous encore à temps, dit Bob. Nous devons nous rendre compte au plus vite de ce qu'il reste à tenter…

À nouveau, Bob se tourna vers le vieillard.

— Es-tu certain que, s'il fallait combattre, tes compagnons t'obéiraient ?

Mohamed Lazzi eut un signe affirmatif.

— J'en suis persuadé, répondit-il. Jusqu'à ce jour, je leur ai toujours été de bon conseil. Ils me considèrent un peu comme leur chef…

— C'est parfait, dit encore Morane. Quoi qu'il arrive, faites tous comme si vous ignoriez notre présence ici. Avant la fin de la nuit, mon ami et moi aurons établi un plan d'action…

Au fond de lui-même, Morane ne savait pas encore jusqu'à quel point il pourrait employer les esclaves pour les faire contribuer à la destruction du repaire. Tout ce dont il était certain, c'était qu'il ne pouvait abandonner ces hommes à leur triste sort. Avant tout cependant, Bill et lui devaient étudier le terrain afin d'établir un quelconque plan d'action.

Quelques secondes plus tard, les deux hommes se retrouvaient au-dehors, tapis dans l'ombre de la muraille. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient observer l'ensemble des constructions de la vallée.

Morane pointa le doigt vers une hutte de pierre massive, aux murs sans fenêtres.

— En nous rapportant toujours au plan de Jean Brulé, murmura-t-il, il doit s'agir là de la réserve d'armes. Cette autre bâtisse doit servir de logement aux gardes, et celle-là – il désignait une construction d'aspect plus coquet et aux fenêtres éclairées – doit être la résidence d'Orgonetz.

— C'est bien cela, commandant. Les autres bâtiments sont des hangars où se trouve le matériel de culture et de préparation de l'opium.

Un long moment, Morane demeura silencieux. Il ne savait par quel bout prendre exactement l'affaire. Fallait-il tout d'abord tenter de s'emparer de la réserve d'armes pour en armer les esclaves ? Il devinait que cette réserve devait être soigneusement bouclée et qu'il serait difficile d'y pénétrer sans bruit. En outre, il serait difficile, sans clés, de libérer rapidement les esclaves de leurs chaînes. D'autre part, c'était surtout la présence d'Orgonetz qui chagrinait Morane. Il connaissait l'agent secret, savait combien il était redoutable, et il le craignait bien davantage encore que tous ses complices réunis. Morane tendit le menton vers la maison aux fenêtres éclairées.

— Occupons-nous tout d'abord d'Orgonetz, dit-il. À tout seigneur tout honneur. Et puis, j'aimerais savoir ce qui se mijote derrière ces murs…

Toujours revolver au poing, passant de coin d'ombre en coin d'ombre, profitant du moindre accident de terrain, du moindre buisson pour se tapir, Bob et Ballantine se glissèrent en direction de la maison éclairée. À plusieurs reprises, ils durent s'immobiliser, à plat ventre, retenant leur souffle, pour laisser passer un garde qui se dirigeait vers le bâtiment éclairé. Quand l'homme y avait pénétré, ils reprenaient leur avance circonspecte. Finalement, ils atteignirent sans encombre le coin du bâtiment et se dissimulèrent derrière un buisson. Sur le devant de l'habitation, une fenêtre était éclairée.

— Couvre-moi, Bill, souffla Morane. Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur…

Après s'être assuré qu'aucune présence ne se manifestait dans les parages, Bob se coula le long du mur, jusque sous la fenêtre. Lentement, il se releva et jeta un coup d'œil à l'intérieur, pour découvrir une petite pièce, éclairée seulement par une lampe à pétrole, mais vide. Pourtant, des voix étouffées lui parvenaient à l'intérieur, et il supposa qu'elles retentissaient dans une autre pièce, probablement située sur le derrière de la maison, celle-ci servant seulement d'antichambre.

Toujours rampant, Bob fit le tour de la bâtisse. Comme il l'avait supposé, une seconde fenêtre, éclairée elle aussi, s'ouvrait dans la façade arrière. Cette fenêtre, ouverte, était garnie d'une moustiquaire métallique, et Morane put distinctement entendre le

bruit d’une voix. Le bruit d’une voix qu’il connaissait bien : celle de Roman Orgonetz…

*

* *

Morane n’aurait pu dire pendant combien de temps il était demeuré allongé sous cette fenêtre. Guère plus d’une demi-minute sans doute, mais qui lui parut longue comme un siècle, avec la voix d’Orgonetz qui retentissait au-dessus de lui, cette voix désagréable, à la fois gutturale et grinçante, presque mécanique, qui ne semblait pas sortie d’un gosier humain.

— Récapitulons donc, disait la voix. Demain à l’aube vingt-quatre d’entre vous partiront en convoi jusqu’à la côte, tandis que l’hélicoptère me conduira avec la marchandise au point X, où nous nous retrouverons et où nous attendra le *Kyra Maru.* Six d’entre vous seulement demeureront ici, à la garde des travailleurs qui, en aucun cas, ne devront être libérés de leurs chaînes pendant mon absence. Quand nous aurons déposé la marchandise en sécurité, de l’autre côté du golfe, nous reviendrons ici et mettrons tout en œuvre pour une nouvelle récolte…

Arrivé à ce point, Morane en savait assez pour quitter son poste d’observation. Pourtant, il voulut jeter un coup d’œil dans la pièce et, s’élevant doucement le long de la muraille, il risqua un regard à travers le fin treillis métallique de la moustiquaire, pour apercevoir une trentaine d’hommes armés, vêtus de khaki et faisant face, disposés en rangs d’oignons contre la muraille, à Orgonetz, assis derrière une table de campagne.

Bob se rejeta en arrière. Il devinait que Bill et lui, seuls devant trente hommes armés, avaient peu de chances de se rendre maîtres de la vallée ou même de capturer Orgonetz. D’ailleurs, un autre plan commençait à mûrir dans son esprit. Un plan qu’il n’allait pas tarder à mettre à exécution.

En rampant, il rejoignit Ballantine.

— Regagnons l’entrée de la galerie, dit-il. Nous y serons plus en sécurité…

Quand ils se retrouvèrent à leur point de départ, blottis derrière un épais rempart de figuiers de Barbarie, Morane mit rapidement son compagnon au courant de ce qu'il venait d'apprendre. Quand il eut terminé, l'Écossais fit la grimace.

— Si je comprends bien, dit-il, l'affaire se présente sous un mauvais jour. Non seulement la récolte du pavot est terminée et l'opium prêt à quitter la vallée, mais encore il nous reste à peine quelques heures pour détruire la drogue, capturer Orgonetz et venir à bout d'une trentaine gaillards décidés. Il y a bien les esclaves mais je ne vois pas comment, enchaînés comme ils le sont, ils pourraient, pour l'instant du moins, nous venir en aide. Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Rien de bon, bien sûr. En attaquant immédiatement Orgonetz et ses hommes, nous n'avons pas une chance sur cent de nous en tirer. Voilà pourquoi j'ai décidé de changer notre plan initial. Nous allons remonter là-haut et je vais t'aider à transporter la sentinelle jusqu'à l'avion. Il ne faut pas qu'on la découvre. Si Orgonetz et ses hommes s'aperçoivent de sa disparition, ils croiront qu'elle a déserté, tout simplement… Tu gagneras alors Chiraz et, là, tu te mettras en rapport par téléphone avec Le Caire pour avertir sir George, qui s'y trouve, qu'un navire portant le nom de *Kyra Maru* doit prendre l'opium quelque part sur la côte du golfe Persique, sans doute en un point plus ou moins en perpendiculaire avec l'endroit où nous nous trouvons. De mon côté, je m'arrangerai pour suivre les hommes d'Orgonetz, qui me mèneront ainsi au lieu d'embarquement. Là, je tenterai de lancer un message radio afin de donner la situation du navire. Entre-temps, sir George aura envoyé une unité de la flotte du Moyen-Orient en direction de la côte persane. Il suffira à cette unité d'arraisonner le *Kyra Maru* et de s'en rendre maître. Orgonetz sera à bord. De cette façon, non seulement il tombera en notre pouvoir, mais aussi la drogue et nombre de ses complices. Certains d'entre eux parleront et, à la façon d'un puzzle, tous les détails de l'opération Fleur du Sommeil se révéleront à nous…

Dans la pénombre, Bill Ballantine balança la tête de droite à gauche, en signe d'indécision.

— Naturellement, dit-il, ce plan n’est pas plus ridicule qu’un autre et, avec un peu de chance, il peut réussir. Une chose cependant ne me plaît qu’à demi…

— Quoi donc ?

— Vous abandonner, commandant… À deux, nous pourrions nous épauler, l’un protégeant l’autre, tandis que si vous vous trouvez seul face à la bande d’Orgonetz…

Morane eut un petit rire moqueur.

— Comme si tu ignorais, Bill, que je me suis trouvé souvent dans des situations difficiles, devant des adversaires redoutables, et que je m’en suis toujours tiré. D’ailleurs, dans une entreprise comme la nôtre, il faut que quelqu’un prenne les décisions. Si en prenant celle-ci, je cours un risque, je me sens prêt à l’endosser…

Bill Ballantine jugea inutile d’insister. Depuis longtemps, il avait appris à faire confiance à Morane, dont il reconnaissait les qualités de jugement.

— Il sera fait comme vous voudrez, commandant, dit-il. Mais il sera inutile de m’aider à transporter la sentinelle jusqu’à l’avion. Je lui délierai les pieds et l’obligerai à marcher devant moi, sous la menace de mon revolver…

— Je t’accompagne malgré tout là-haut, Bill, fit Morane. Je serai plus en sécurité au sommet de la crête pour contempler les allées et venues de l’ennemi…

Les deux hommes s’enfoncèrent à nouveau dans la galerie et gravirent l’escalier en sens inverse. Une demi-heure plus tard, Bob voyait Bill s’éloigner sur le versant de la seconde vallée en compagnie de leur prisonnier. Le plus longtemps qu’il lui fut possible, il suivit des yeux la silhouette massive de son ami puis, quand celui-ci eut disparu parmi les rochers, absorbé par la nuit, il poussa un soupir et se détourna. Il était seul désormais, face à des ennemis redoutables et supérieurs en nombre. Pourtant, il possédait un avantage sur eux : il connaissait leur présence, mais ils ignoraient, eux, qu’il était là, dans l’ombre, à les guetter, attendant le moment propice pour leur jouer un petit tour à sa façon.

Chapitre XIII

Le soleil levant dorait les pentes des montagnes quand, là-bas, dans la vallée, tout s'anima. Les gardes d'Orgonetz sortirent de leur baraquement, en proie à une activité fébrile. Morane, qui s'était dissimulé dans une anfractuosité, soigneusement camouflée à l'aide de branchages, au sommet de la crête, pouvait les observer à loisir à l'aide des jumelles. Il était allongé sur le ventre, le revolver et la musette à portée de main. Jusqu'ici, tout s'était bien passé depuis l'atterrissage. Grâce à la proximité du départ en direction de la côte, la surveillance s'était relâchée dans la vallée, et c'était sans doute grâce à cette seule circonstance que Ballantine et lui avaient pu réussir à y pénétrer sans trop de mal. Bob se demandait si la chance allait demeurer de son côté. L'impatience le gagnait. Non seulement il se sentait pressé de détruire à jamais la puissance naissante de la Fleur du Sommeil, mais aussi de mettre Orgonetz, ce fauve déguisé en homme, dans l'incapacité de nuire encore et, surtout, de venger la mort de Lew Harding, Anthony Harpe et Nicolas Xarof.

Dans la vallée, les gardes s'étaient rangés entre les constructions. De son poste d'observation, grâce aux jumelles, Bob pouvait les compter. Ils étaient vingt-quatre qui, comme l'avait déclaré Orgonetz, allaient faire partie du convoi vers la côte. Morane fit la grimace. Si le trajet devait être couvert à pied, ce ne serait pas une promenade d'agrément : il devait bien y avoir quelque deux cent cinquante kilomètres jusqu'à la mer.

Les gardes s'étaient avancés vers la galerie menant à l'escalier et, quelques minutes plus tard, ils débouchaient du temple. Morane avait cessé de diriger ses regards vers la vallée pour les reporter sur eux. Plusieurs hommes gagnèrent une ruine un peu écartée de dessous laquelle, par un passage bien camouflé, ils sortirent six jeeps.

« Un garage souterrain, pensa Morane, et soigneusement dissimulé. Sans doute celui dont Jean Brulé nous a parlé… »

Trois gardes se dirigeaient vers l'éperon rocheux au sommet duquel Morane et Ballantine avaient, pour la première fois, plongé leurs regards dans la vallée.

« Aïe ! pensa à nouveau Bob. Ils vont voir ce qu'est devenue la sentinelle… Pourvu que cela ne me cause pas quelque ennui… »

Ses craintes se révélèrent vaines cependant. Bien entendu, la sentinelle manquait à l'appel mais, après l'avoir hélée, les trois hommes redescendirent vers les jeeps à bord desquelles ils prirent place à la suite de leurs compagnons. Bob poussa un soupir de soulagement et pensa que, au moment du départ, les gardes ne voulaient pas perdre leur temps en de vaines recherches. Probablement pensaient-ils que la sentinelle s'était éloignée, ou qu'elle avait quitté son poste dès les premières lueurs du jour.

Lentement, les six jeeps se mirent en marche, à la queue leu leu, sur le mauvais chemin tracé le long de la crête et qui, plus loin, descendait la pente en sinuant jusqu'au fond de la vallée voisine. Plus loin sans doute, les voitures trouveraient-elles des pistes meilleures, qui leur permettraient d'atteindre plus rapidement la côte.

Un peu inquiet quant à la façon dont il parviendrait à suivre le convoi, Bob se tourna à nouveau vers le repaire.

C'est alors qu'il aperçut l'hélicoptère. On l'avait dépouillé de la toile de camouflage qui le recouvrait et qui, jusqu'alors, l'avait dissimulé aux regards. Plusieurs hommes, parmi lesquels, grâce aux jumelles, Bob pouvait reconnaître Roman Orgonetz, s'affairaient, y chargeant des caissettes qui, selon toute évidence, devaient contenir l'opium. Quand le chargement fut terminé, Orgonetz et le pilote grimpèrent à bord. Ensuite, les rotors se mirent à tourner et, lorsque le moteur eut bien chauffé, l'appareil s'éleva lentement au-dessus de la vallée, pour ensuite filer d'un vol oblique par-dessus les montagnes, en direction du sud. Quand l'hélicoptère eut disparu à l'horizon, une soudaine fébrilité s'empara de Morane. Non seulement il lui fallait trouver le moyen de suivre le convoi, mais encore, avant cela, redescendre dans la vallée pour détruire le refuge et libérer les esclaves enchaînés.

Pour commencer, il se dirigea donc vers le garage souterrain et y pénétra. Une fois à l'intérieur, il alluma sa lampe de poche et, aussitôt, faillit hurler de joie. Deux jeeps de réserve se trouvaient là, avec de nombreux jerrycans remplis vraisemblablement d'essence.

— Orgonetz ne se refuse rien, murmura Bob. Son organisation est parfaite. Ce garage secret a été installé ici assurément parce que, la vallée où a été établi le repaire étant trop encaissée, les jeeps n'auraient pu ni y pénétrer ni en sortir…

Il s'approcha d'un des véhicules et s'assura s'il était en ordre de marche. Après en avoir acquis la certitude, il eut un moment la tentation de se lancer sans retard sur les traces du convoi, mais il songea qu'il n'aurait sans doute aucun mal à le rejoindre par la suite. Les jeeps laisseraient immanquablement des traces de leur passage sur un sol jusqu'alors vierge de toute trace de pneus. Il ne pouvait d'ailleurs abandonner Mohamed Lazzi et ses compagnons à leur triste sort. Ces derniers allaient d'ailleurs l'aider à détruire la base et à se rendre maître des hommes chargés de la surveillance.

*

* *

Quand Morane déboucha à nouveau dans la vallée, celle-ci était déserte. Seuls, des bruits caractéristiques – échos de voix, tintements de vaisselle – venant du logement des gardes, indiquaient que ceux-ci étaient occupés à prendre un joyeux repas du matin. Cette circonstance fit sourire Morane.

— Quand le chat est parti, les souris dansent, murmura-t-il. Tant mieux… Plus on est de fous, plus on rit…

En se dissimulant malgré tout de son mieux, il gagna le hangar aux esclaves. Il en fit jouer le verrou et poussa le battant. Par une ouverture pratiquée dans le toit de paille sèche, un jour pâle pénétrait, à la lueur duquel Morane distingua les mêmes formes humaines enchaînées que la nuit précédente.

Il s'approcha doucement de Mohamed Lazzi, allongé le long de la muraille, et le toucha à l'épaule. Le vieillard ouvrit les yeux et se redressa.

— Je croyais que tu nous avais abandonnés, dit-il.

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il. L'homme aux dents dorées a quitté la vallée, où il ne reste plus que quelques gardes. L'heure est venue pour vous de reconquérir votre liberté…

Lazzi tendit son poignet droit cerclé d'un épais bracelet d'acier.

— Comment pourrions-nous tenter quoi que ce soit enchaînés comme nous le sommes ? Nos fers sont solides et, sans la clé qui sert à les ouvrir, tu ne parviendras pas à nous en débarrasser.

— Où se trouve la clé en question ?

— Le garde qui s'occupe de nous la possède…

— Ce garde, c'est l'homme au fouet ?

— C'est lui…

— Possède-t-il également d'autres clés ?

— Il en a plusieurs, fixées à un anneau.

— Crois-tu qu'il ait également celle de la réserve d'armes ?

Le vieillard secoua les épaules décharnées, en signe d'incertitude.

— Peut-être… Je n'en sais rien, mais c'est possible.

Bob sourit.

— Faisons comme s'il la possédait… De toute façon, il faut avant toute chose vous libérer… La nuit dernière, tes compagnons et toi chantiez. Alors, l'homme au fouet est venu pour vous faire taire. Pouvez-vous chanter à nouveau ?

Le visage de Mohamed Lazzi s'éclaira.

— Je comprends ton plan, dit-il. Méfie-toi, l'homme au fouet est féroce. Il saura se défendre…

— Sois sans crainte, Mohamed, je ne lui laisserai justement pas le loisir de se défendre… Chantez. Je me charge du reste…

Lazzi lança quelques paroles à l'adresse de ses compagnons et, presque aussitôt, la même mélopée que la nuit précédente, avec ses mêmes accents de douleur déchirante, s'éleva.

Bob se dirigea aussitôt vers la porte et s'adossa à la muraille de façon à ce que le battant, en s'ouvrant, se rabattît sur lui. Alors, il attendit. Attente pénible. Avec le bruit de ces voix toutes proches, il ne pouvait distinguer ce qui se passait de l'autre côté de la porte.

De longues minutes s'écoulèrent. Escomptant qu'il pourrait se trouver en présence de plusieurs adversaires, Bob avait tiré son arme. Et, soudain, la porte bougea, tourna sur ses gonds et s'ouvrit en grinçant, se rabattant sur Morane. Presque en même temps, une voix hurla :

— Silence, chiens !… Silence, je vous dis !… Si vous voulez à tout prix chanter, je vais vous apprendre une romance à ma façon.

Sur ces paroles, le fouet claqua. Alors, Morane repoussa la porte du pied et, tenant toujours la crosse de son arme fermement serrée dans son poing, il frappa, à la nuque, l'homme qui lui tournait le dos. Le fouet tomba et la brute s'écroula, la face contre terre. Bob se baissa et le retourna sur le dos. Rapidement, il entreprit de fouiller l'homme, pour découvrir presque aussitôt ce qu'il cherchait : le trousseau de clés. Sans se soucier autrement de l'homme au fouet, qui devait en avoir pour un certain temps avant de reprendre conscience, Morane se dirigea alors vers Mohamed Lazzi et, choisissant une clé, il le libéra. Lui tendant le trousseau, il lui demanda de détacher ses compagnons à leur tour. Retournant alors à l'homme au fouet, Bob lui déchira les vêtements en longues bandes et entreprit de lui lier chevilles et poignets, pour le bâillonner ensuite. Quand il eut achevé cette besogne, une vingtaine d'esclaves déjà avaient été libérés de leurs chaînes.

Un nouvel accès d'impatience saisit Morane. Non seulement les autres gardes pouvaient s'inquiéter de l'absence prolongée de leur camarade mais, en outre, les jeeps devaient avoir pris déjà une fameuse avance et, à aucun prix, il ne voulait perdre leur trace. Il retourna vers Mohamed Lazzi et lui prit le trousseau de clés des mains.

— Accompagne-moi, commanda-t-il, et trois hommes avec toi. Les autres gardes peuvent survenir et, avant tout, il vous faut des armes. Vous libérerez vos compagnons ensuite…

Lazzi se tourna vers les hommes dépouillés déjà de leurs fers et jeta à mi-voix :

— Ali !… Mansour !… Miliouk !… Suivez-moi…

Trois hommes se détachèrent du groupe. Morane avait ouvert la porte et jeté un coup d'œil au-dehors. L'aire entre les constructions

demeurait vide.

Se tournant vers Lazzi. Bob dit :

— Attendez-moi ici. Je vais tenter d'ouvrir la porte de la réserve aux armes. Si j'y parviens, je vous ferai signe et vous viendrez me rejoindre sans vous faire repérer…

Laissant les quatre Arabes embusqués contre la muraille de leur prison, Bob se mit à courir, à demi courbé, vers la réserve. Il en atteignit la porte et se blottit dans l'encoignure. En hâte, il chercha une clé qui s'adapterait à la serrure. Tout en s'efforçant de garder son calme, il ne pouvait néanmoins s'empêcher de penser :

« Pourvu que je trouve la clé !… Pourvu que je la trouve !… »

Au troisième essai, le pêne quitta sa gâche et la porte s'ouvrit. Morane la poussa et pénétra dans une petite pièce carrée encombrée de caisses. Il souleva le couvercle de l'une d'elles et découvrit une rangée de carabines. Dans une seconde caisse, il y avait des revolvers, dans une troisième des munitions de tous calibres…

Regagnant la porte, Morane fit alors signe à Mohamed Lazzi et, quelques instants plus tard, les quatre Arabes venaient le rejoindre. Il leur désigna les armes et les munitions.

— Voilà ce dont vous avez besoin pour reconquérir votre liberté, dit-il. Chargez-vous de toutes les armes que vous pourrez emporter, puis allez libérer vos autres compagnons. Il ne vous restera plus alors qu'à attaquer les gardes, à détruire tout ce qui se trouve dans cette vallée pour, ensuite, regagner vos foyers. Vous vaincrez, car vous possédez la supériorité du nombre. Tout ce que je vous demande, c'est que, une fois votre liberté définitivement reconquise, vous ne fassiez pas mauvais usage de ces armes…

— Tu as ma parole, dit Mohamed Lazzi. Dès que nous aurons quitté cette contrée maudite, mes compagnons et moi redeviendrons des gens paisibles seulement poussés par le désir de retrouver leurs foyers.

Morane ne jugea pas utile d'insister. De toute façon, il ne pouvait que faire confiance au vieillard.

— Bonne chance, Mohamed, dit-il.

L'Arabe serra la main qui lui était tendue.

— Allah te protège ! fit-il. Désormais, chacun de nous te considérera comme son second père…

Bob Morane se détourna et, usant toujours des mêmes précautions qu'auparavant, regagna l'escalier menant à la crête. Une fois au sommet, il alla faire le plein d'une des jeeps, chargea à bord tout ce qu'il put comme jerrycans et s'élança à une vitesse modérée sur le chemin qu'avait pris le convoi.

Il atteignait le fond de la vallée quand, là-bas, dans le repaire, les premiers coups de feu claquèrent. En lui-même, Bob ne pouvait s'empêcher de s'apitoyer sur le sort des gardes, auxquels les compagnons de Mohamed Lazzi ne manqueraient pas de faire payer cher leurs cruautés passées. Mais il finit par hausser les épaules en songeant que, seuls, ceux qui sèment le vent récoltent la tempête.

Chapitre XIV

Toute la journée, Morane avait suivi le convoi à distance respectueuse afin de ne pas risquer de se faire repérer. Les chemins étaient mauvais et toute vitesse excessive était interdite, ce qui rendait d'ailleurs la poursuite d'autant plus aisée. Par moment, il fallait même faire preuve d'une parfaite maîtrise de pilote pour empêcher son véhicule de verser. D'autres voitures, moins robustes et maniables que des jeeps, n'auraient d'ailleurs pu triompher d'un terrain aussi exécrable.

Cependant, au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la mer, les pistes, tout en demeurant fort loin de la perfection, se firent plus carrossables et il devint possible d'avancer à une allure plus soutenue.

À tout moment, Bob s'efforçait de garder le convoi hors de sa vue, se dirigeant seulement sur le nuage de poussière soulevé par les pneus des jeeps.

Petit à petit, le terrain s'était aplani et les villages, rares jusqu'alors, étaient devenus plus nombreux. Le convoi s'efforçait d'ailleurs de les éviter, et Morane avait soin de faire de même.

Vers la fin de l'après-midi, les dernières vagues des montagnes du Farsistan moururent, pour être remplacées par une zone plate à laquelle, bientôt, des dunes succédèrent. Morane s'y engagea à la suite du convoi. Au bout d'un moment, comme la nuit tombait, il arrêta la jeep et grimpa au sommet d'un haut monticule de sable. Il aperçut la mer, à quelques centaines de mètres à peine, au bord de laquelle les jeeps s'étaient immobilisées, tout près de l'hélicoptère posé sur la plage tel un grand insecte à l'allure saugrenue.

Mais ce qui retint surtout l'attention de Bob, ce fut ce cargo qui venait de stopper à quelques encablures de la plage et qui était en train de jeter l'ancre. Il faisait encore jour et, à l'aide de ses jumelles,

Bob put déchiffrer le nom inscrit à l'avant, juste au-dessus de l'écubier. Ce nom était *Kyra Maru.*

« Il doit être en retard au rendez-vous, pensa Morane. L'hélicoptère, lui, s'est sans doute posé sur cette plage il y a pas mal de temps déjà. Peut-être ce retard va-t-il d'ailleurs me servir… »

Un projet audacieux germait en lui. D'où il se trouvait, sur ce coin de côte déserte, il ne pouvait contacter sir George, car il lui serait assurément difficile de trouver un poste émetteur de radio dans les parages… à part celui du *Kyra Maru* bien sûr.

C'était cela le projet de Bob : se cacher à bord du cargo, attendre que celui-ci prenne le large pour s'introduire dans le poste de radio, s'en rendre maître et lancer un message. À l'heure qu'il était, Bill devait, d'une façon ou d'une autre, s'être mis en rapport avec Le Caire et sans doute une ou plusieurs unités de la flotte britannique devaient croiser dans ces parages du golfe Persique, prêtes à capter tout message. Le sien serait assurément entendu et le *Kyra Maru* arrêté avant d'avoir pu mener l'opium à destination. La cargaison serait confisquée et Orgonetz, capturé, n'aurait plus qu'à s'expliquer avec le service secret britannique et Interpol, ce qui serait deux trop lourdes épreuves pour un seul homme, même s'il s'agissait de l'être le plus retors de l'univers.

Naturellement, Morane ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise mais, depuis que l'aventure avait débuté, s'il avait accepté la mission que lui confiait sir George, c'était pour en endosser également tous les risques.

Redescendant vers la jeep, il alla la dissimuler parmi des buissons d'épines afin qu'elle ne révélât pas sa présence dans les parages. Ensuite, il récupéra sa musette contenant le reste de ses vivres, les grenades incendiaires… Après y avoir glissé son revolver et gardé seulement un poignard à la ceinture, il enveloppa le tout, en même temps que sa gourde, dans un sac de matière plastique parfaitement étanche, qu'il se fixa sur le dos à l'aide de courroies prévues pour cet usage. Ainsi équipé, il se mit en route vers la plage de façon à l'atteindre assez à l'écart de l'endroit où se trouvait l'hélicoptère.

Une dernière fois, embusqué au sommet d'une dune, Morane observa l'adversaire. La nuit était tombée et la lune se levait, claire et marquant l'eau calme et sombre d'une large traînée de moire. Du *Kyra Maru,* une embarcation s'était détachée et s'avançait vers le rivage, sans doute pour transborder le chargement d'opium, puis Orgonetz et ses hommes.

Comprenant qu'il était temps pour lui d'agir vite s'il ne voulait pas être pris de vitesse, Bob quitta le sommet de la dune, traversa la plage et pénétra dans l'eau. Aussitôt, il se mit à nager la brasse pour couvrir silencieusement les cinq ou six cents mètres qui le séparaient du cargo. Le canot avait touché le rivage, et ce fut sans encombre que Morane atteignit son but.

Durant plusieurs minutes, il demeura accroché à la chaîne d'ancre, prêtant l'oreille à ce qui se passait sur le pont du navire. Comme l'avant lui semblait désert, il s'assura que son couteau jouait bien dans sa gaine, pour se mettre ensuite à s'élever à la force des poignets le long de la chaîne. Quand il eut atteint l'écubier, il effectua un rétablissement, accrocha le bordage, se hissa et se laissa basculer sur le pont. Il y resta allongé à plat ventre, le souffle court, guettant une présence. Pourtant, le pont semblait désert. Comme aucune lumière ne brûlait à bord, il y avait de grandes chances pour que son intrusion soit passée inaperçue.

Morane se mit alors à progresser le long de la lisse, se dissimulant derrière les manches à air ou les bâtis de treuil. Il gagna ainsi le pont des embarcations sans avoir fait de mauvaise rencontre et se glissa sous la bâche d'un canot fixé à ses portemanteaux. Là, il souffla un peu. Il se savait momentanément en sécurité. Pourtant, il ne se sentait pas disposé à se laisser surprendre. Aussi se débarrassa-t-il sans tarder de son sac pour en tirer son revolver afin de défendre chèrement sa vie s'il venait à être découvert. Il ne lui resta plus alors qu'à attendre la suite des événements et à espérer que ceux-ci tourneraient en sa faveur.

*

* *

Une heure maintenant que Morane se trouvait au fond du canot, et il avait pu suivre au son toutes les péripéties de l'appareillage. À présent, les machines tournaient et l'étrave du *Kyra Maru* fendait déjà les flots du golfe. C'est alors qu'un bruit de voix assez lointain se fit entendre. Les voix de deux hommes se promenant sur le pont. L'une d'elles lui était d'ailleurs familière : c'était celle de Roman Orgonetz.

Cette circonstance poussa tout naturellement Bob à prêter l'oreille. Il souleva un coin de la bâche et les sons lui parvinrent avec davantage de précision. Orgonetz parlait sa langue natale que Bob, heureusement, comprenait sans trop de peine.

— Ainsi, commandant, disait l'agent secret, les nouveaux ordres sont formels : faire franchir le détroit d'Ormuz à la cargaison…

— Oui, répondit la seconde voix, inconnue celle-là. Un sous-marin nous attendra dans la mer d'Oman et nous transborderons l'opium à son bord.

— Pourquoi cette modification au programme ? Il avait été décidé primitivement que l'opium serait acheminé vers la côte d'El Hasa pour gagner la Méditerranée par voie de terre. On aurait dû m'avertir de ce changement.

— Vous aviez déjà quitté votre base quand j'en ai été averti moi-même. La première solution supposait deux transbordements, ce qui augmentait les risques. La seconde, au contraire, n'en comportera qu'un seul, et en pleine mer.

— Et si des patrouilleurs britanniques nous coupaient le chemin de la mer libre, que se passerait-il ?

— Dans ce cas, nous serions immédiatement tenus au courant par radio de leurs déplacements et nous en reviendrions au programme initial, qui deviendrait ainsi une solution de sécurité. D'ailleurs, pourquoi les patrouilleurs britanniques nous en voudraient-ils ? Personne jusqu'ici n'a encore soupçonné l'existence de l'opération Fleur du Sommeil. Avec un peu de chance, nous réussirons à mener à bien sa première phase.

— Et si l'affaire de Paris avait mis la puce à l'oreille aux services secrets et à Interpol ? supposa Orgonetz.

Le second personnage, qu'Orgonetz avait appelé « commandant », et qui devait être celui du *Kyra Maru,* éclata d'un petit rire strident.

— Nous n'avons rien à craindre de ce côté, Roman, vous le savez bien. À Paris, seuls Herbert Fuchs et Aldo Vincetti étaient au courant de toute l'affaire, ou presque, et ils sont morts tous deux avant d'avoir pu parler, souvenez-vous-en, Fuchs tué par un chauffard et Vincetti abattu par la police…

À son tour, Orgonetz manifesta sa joie.

— Heureusement, notre service de renseignements fonctionne à merveille, n'est-ce pas, commandant ? Allons, je crois que nous mènerons à bien notre mission et qu'avant longtemps, nous serons tous deux décorés de la Flèche Pourpre. Des trafiquants de drogue décorés, vous vous rendez compte !…

La conversation se perdit au loin et, malgré tous ses efforts, Morane ne put parvenir à en saisir la suite. Alors, il se renversa en arrière dans le canot et se mit à rire silencieusement. Bien sûr, le service de renseignements d'Orgonetz et de ses complices fonctionnait à merveille, mais ils ignoraient cependant que la mort d'Aldo Vincetti avait été une fausse nouvelle lancée par Interpol et diffusée dans la presse comme un simple fait divers. En outre, Orgonetz et le commandant du *Kyra Maru* paraissaient ignorer également que Vincetti avait repéré le quatrième homme, ce miraculeux Jean Brulé. Cela parce que Vincetti seul était dans le secret des dieux et que ses complices encore en liberté au moment de l'attentat contre la voiture de police, ceux-là même sans doute qui avaient lancé la grenade, étaient de simples comparses, tenus soigneusement dans l'ignorance des détails de l'affaire. Certes, le secret était souvent une excellente chose mais, parfois, il pouvait aussi mener à la catastrophe.

« Ainsi, pensa Morane, nous devons, en principe, franchir le détroit d'Ormuz, c'est-à-dire couvrir quelque cinq cents kilomètres depuis notre point d'embarquement. Cela me laisse un peu de répit. D'ici là, les patrouilleurs auront assurément repéré ce bon vieux *Kyra Maru.* Si, demain matin, rien ne s'est passé, il sera temps de trouver le moyen de faire entendre ma jolie voix sur les ondes… »

Il grignota quelques provisions, but quelques gorgées d’eau de sa gourde. Ensuite, il s’allongea le plus confortablement qu’il put sur une bâche roulée en tampon au fond du canot, appuya la tête sur son sac. Le revolver à portée de la main, il sombra presque aussitôt dans un sommeil profond comme un puits.

Chapitre XV

Une lumière jaune, diffusée par la toile grise servant de taud au canot, tira Morane de son engourdissement. Il se frotta les yeux, pour jeter ensuite un regard à sa montre et se rendre compte que le soleil devait s'être levé depuis une heure environ.

Précautionneusement, il souleva un coin de la bâche, côté mer, pour se rendre compte que le *Kyra Maru* se dirigeait droit vers une côte plate qu'il lui semblait reconnaître : la côte d'Arabie.

Tout d'abord, Morane se sentit décontenancé. Logiquement, le cargo aurait dû voguer en plein milieu du golfe et il devait être loin encore du détroit d'Ormuz. Alors, pourquoi manœuvrait-il ainsi perpendiculairement à la terre, au lieu de filer plein large ? Bob contrôla la position du soleil et se rendit compte que la côte visible se trouvait approximativement à l'ouest, alors que le détroit d'Ormuz s'ouvrait vers le sud-est. Cette côte ne pouvait donc être que celle de l'Arabie, il en était certain à présent. Et, soudain, il comprit. Du point de départ aux rivages arabes, il y avait environ deux cent cinquante kilomètres en ligne droite. En admettant que le cargo filât dix nœuds l'heure, c'était à peu près la distance qu'il avait pu couvrir au cours de la nuit. Il semblait donc qu'Orgonetz et ses complices en étaient revenus à la première solution : débarquer l'opium sur la côte d'El Hasa. La seule explication à ce nouveau changement de programme était qu'au cours de la nuit des nouvelles étaient parvenues par radio, suivant lesquelles des patrouilleurs britanniques barraient le passage vers la mer d'Oman. Sans doute même remontaient-ils vers le nord et Orgonetz cherchait-il à les gagner de vitesse en débarquant en hâte sa cargaison de drogue.

— Je dois faire quelque chose, murmura Bob. Tenter d'empêcher à tout prix ce débarquement…

Rapidement, il tira les grenades incendiaires de son sac et les glissa dans ses poches. Puis, à l'aide de son couteau, il se mit à

réduire en charpie la bâche sur laquelle il avait passé la nuit. Passant alors son revolver dans sa ceinture, il jeta un coup d'œil sur le pont. Quelques matelots y vaquaient à leurs affaires sans toutefois regarder de façon précise de son côté. Bob décida alors de tenter sa chance et de foncer. Le temps lui était compté. D'un coup de poignard, il trancha carrément les cordes fixant le taud à l'embarcation et se glissa au-dehors. Dès qu'il eut pris pied sur le pont, il tira une grenade au phosphore de sa poche, en fit fonctionner le détonateur et la déposa dans le canot, au centre de la bâche réduite en charpie.

Sans s'attarder à attendre le résultat de sa dernière manœuvre, Bob gagna la cloison du pont supérieur et se mit à la longer, en direction de la passerelle de navigation. À tout moment, il s'attendait à être interpellé, mais rien de semblable ne se passa. Sans doute l'avait-on vu seulement de dos et le prenait-on pour un membre de l'équipage. Au passage, par un hublot ouvert, il distingua une cabine dont le lit vide était défait. D'un geste naturel, il dégoupilla une seconde grenade et, passant le bras par le hublot, la déposa en plein milieu de la couche. Une troisième grenade fut jetée dans une coursive déserte. Bob avait atteint l'escalier menant à la passerelle. Il l'escalada quatre à quatre, revolver au poing et fit irruption dans le poste. Deux hommes s'y trouvaient, un marin tenant la barre et un officier à courte barbe blonde, dont la casquette portait les insignes de commandant de bord.

— Surtout, dit Morane, pas un geste, sinon je vous abats tous deux sans pitié. Vous, – il s'adressait à l'officier – allez vous adosser à la cloison, les mains en l'air.

L'homme obéit sans tenter de résister. Bob s'approcha du chadburn et poussa la manette à pleine vitesse.

— Êtes-vous fou ? interrogea le commandant. Cette côte est truffée de bancs de sable. Vous allez nous faire échouer…

— C'est tout ce que je cherche, répondit Morane.

À ce moment, il y eut un remue-ménage sur le pont – cris et bruits de course. « J'ai l'impression, songea Bob, que mon petit feu d'artifice commence à faire impression… » Il avait ainsi atteint son

but. Pendant que l'équipage s'occupait des incendies, il gardait lui-même les coudées libres dans le poste de commandement.

Se tournant vers le marin, il lança :

— Passez-moi la barre et allez vous étendre à plat ventre sur le plancher, les mains croisées derrière la nuque. Vous aussi, commandant…

— Vous êtes fou, jeta encore l'officier. Vous êtes en train de nous perdre tous…

Morane avait pris la barre et la tenait de la main droite ; de la gauche, il braquait son arme sur l'officier…

— Vous perdre, dit-il avec un mauvais sourire. C'est justement ce que je suis en train de faire, afin de débarrasser l'humanité d'une bande de scélérats sans scrupules. Couchez-vous, commandant, ou je vous loge une balle dans le genou…

L'autre parut comprendre que son interlocuteur ne plaisantait pas, et il s'allongea sur le plancher, aux côtés de l'homme de barre.

D'une main ferme, Morane continuait à diriger le cargo droit vers la côte, qui se rapprochait à vue d'œil. Il était plus qu'à une encablure ou deux au maximum, quand une bouffée de fumée envahit le poste, indiquant ainsi que l'incendie s'étendait.

— Adieu Fleur du Sommeil, murmura Bob avec férocité. Avant longtemps, l'opium d'Orgonetz se sera envolé en fumée…

À ce moment, les machines stoppèrent d'elles-mêmes. Mais, le *Kyra Maru* continuant à courir sur son erre, il y eut un grand choc. Le navire tout entier s'immobilisa, pour se coucher légèrement vers la gauche.

Morane s'était accroché à la barre, continuant à menacer le commandant et le matelot de son arme. Il n'était plus temps à présent de lancer un message par radio, ni de s'occuper d'Orgonetz. Tôt ou tard, quand le premier moment de panique serait passé, il aurait toute la bande sur le dos. Tout ce qui comptait, maintenant que l'incendie provoqué par le phosphore ne pouvait sans doute plus être maîtrisé, c'était que la cargaison d'opium soit détruite. Bob pouvait donc songer à sa propre sécurité. Lâchant la barre, il tira de sa poche la dernière grenade qui lui restait et, après avoir ouvert la porte donnant sur la coursive, il la lança au loin. Le projectile éclata

dans une gerbe de flammes, et des serpents de feu se mirent à courir sur le sol.

Le commandant et l'homme de barre avaient fait mine de se relever. Bob tira sans viser deux balles au-dessus de leurs têtes, ce qui sembla les engager à plus de prudence. Il bondit alors vers la porte et dévala l'escalier menant au pont inférieur. Comme il en avait atteint le milieu, un matelot s'y engagea en courant pour gagner la passerelle. Morane le fit basculer d'un coup de pied en pleine poitrine, bondit par-dessus la rampe, traversa le pont noyé dans des nuages de fumée noire et gagna la lisse. Jetant son revolver devenu inutile, il sauta dans le vide, cherchant l'eau protectrice.

*

* *

Le plus longtemps possible, Morane avait nagé immergé afin de se soustraire aux coups de feu qui pouvaient être à tout moment tirés du cargo échoué. À bout de souffle, il émergea finalement, aspira une bonne goulée d'air et, tout en tirant sa brasse, regarda en arrière. Le *Kyra Maru,* légèrement penché sur le flanc, son étrave à moitié sortie de l'eau, flambait tout entier et, en lui-même Bob eut une pensée de reconnaissance à l'égard de l'agent britannique de Téhéran qui lui avait remis des grenades incendiaires aussi efficaces. Sur le pont, des hommes couraient, affolés, parmi les volutes de fumées. D'autres s'évertuaient à mettre à la mer les canots qui n'avaient pas été touchés par les flammes. D'autres encore sautaient par-dessus bord pour tenter de fuir à la nage.

Une seule chose comptait pour Morane maintenant : gagner la côte au plus vite afin de se mettre en sécurité. Il savait que, s'il tombait aux mains d'Orgonetz et de ses forbans, leur vengeance serait terrible. Il avait accompli sa besogne. Le reste regardait les patrouilleurs britanniques qui, à coup sûr, ne tarderaient pas à se manifester…

Il s'était remis à nager vers le rivage, qu'il atteignit en quelques minutes. En courant, il traversa la plage et alla se cacher parmi des rochers, au sommet d'une petite éminence, d'où il pouvait surveiller

l'ennemi sans être vu. Avec inquiétude, il considéra les points noirs – des têtes de nageurs – qui se rapprochaient eux aussi de la côte. Pour toute arme, Bob n'avait gardé que son couteau. Il savait que, s'il était découvert, il ne tarderait pas à succomber sous le nombre. Il jugea donc prudent de s'éloigner un peu de la mer.

Il allait quitter son refuge, quand il aperçut, se détachant de l'arrière du *Kyra Maru,* un canot pneumatique, monté par un seul homme, qui se dirigeait à force de rames vers la terre. De l'endroit où il se trouvait, Morane, privé de ses jumelles, ne parvenait pas à distinguer les traits du rameur, mais il pouvait néanmoins reconnaître sa carrure massive, sa silhouette empâtée.

— Orgonetz, murmura-t-il.

L'agent secret dirigeait son esquif vers un endroit écarté de la côte. Visiblement, il voulait jouer son petit cavalier seul, tenter de se mettre en sécurité sans se soucier, pour l'instant du moins, de ses complices.

« S'il croit s'échapper ainsi, pensa Morane, il se trompe. Il ignore ma présence et ce sera une agréable surprise pour lui quand il me verra surgir à ses côtés à la façon d'un diable d'une boîte… »

Il quitta son refuge et, sans plus se soucier davantage des nageurs, il se mit à courir parallèlement au rivage, en direction de l'endroit où devait aborder Orgonetz. Cet endroit était assez éloigné et courir était pénible sur ce sol sablonneux qui cédait sans cesse sous les pas. Il y avait en outre ce soleil oblique qui semblait vouloir tout liquéfier.

Quand Bob atteignit le point choisi, le canot pneumatique avait déjà touché la plage. Allongé au sommet d'une dune, Morane vit Orgonetz mettre pied à terre et charger sur ses épaules un sac contenant sans doute des vivres et autres impédiments. À sa ceinture pendait une gourde et un revolver dans son étui. Cette dernière circonstance engagea à nouveau Morane à la prudence. Il se savait de taille à vaincre l'agent secret en combat corps à corps mais, désarmé lui-même, il se trouverait en état d'infériorité en face du revolver. Mieux valait donc patienter un peu et avoir recours à la ruse. Bob jugeait d'ailleurs préférable d'attendre qu'Orgonetz se soit

éloigné de la côte pour l'attaquer. De cette façon, il risquerait moins de voir quelques-uns de ses complices arriver à la rescousse.

Visiblement, Orgonetz semblait ne pas se préoccuper le moins du monde du sort de ses compagnons. Ce fut tout juste s'il daigna jeter un dernier regard vers le *Kyra Maru* qui flambait de plus belle et, avec lui, la précieuse cargaison d'opium. Il se détourna vite cependant et, résolument il s'engagea entre les dunes. Avec son ventre énorme et ses jambes courtes, il faisait songer à une barrique soudainement prise de l'envie de voir du pays. Cette apparence ridicule ne trompait pas Morane. Il savait que, sous ses allures de clown obèse, Orgonetz dissimulait une âme à la fois énergique et sanguinaire.

Rapidement, l'agent secret continuait à s'éloigner entre les monticules de sable. Alors, Morane quitta son poste d'observation et se lança sur sa piste…

Chapitre XVI

Pendant une dizaine de minutes, évitant soigneusement de se faire repérer, Morane suivit Roman Orgonetz. Finalement, un gourbi aux murs de pierres sèches se révéla au sommet d'une dune. Plus haute que les autres, elle fermait à la façon d'un mur un long vallon désertique, fond ombreux couvert seulement d'une herbe pauvre.

Comme Orgonetz, marchant au fond de ce vallon, se dirigeait vers la dune, Bob supposa qu'il voulait chercher refuge dans le gourbi, d'où il pourrait voir s'approcher tout ennemi éventuel. Ne laissant rien au hasard, Orgonetz devait avoir depuis longtemps reconnu les lieux afin de pouvoir faire face à tout événement imprévu lors du débarquement de l'opium. Bob comprit que, s'il voulait se rendre maître de l'agent secret, il fallait avant tout lui interdire l'accès de la hutte.

Grimpant parmi les rochers bordant le vallon, Morane s'avança rapidement, de façon à gagner un point en surplomb, entre Orgonetz et le gourbi. Quand il jugea se trouver à un endroit propice, il se dissimula derrière un morceau de roc et attendit, surveillant son adversaire qui continuait à progresser sans paraître se douter de rien. D'où il se trouvait, Morane pouvait observer à loisir le visage blafard de l'agent secret formant une tache grise dans l'ombre du chapeau à larges bords. Parfois, quand Orgonetz ouvrait la bouche pour passer la langue sur ses lèvres sèches, on apercevait ses dents aurifiées.

Maintenant, l'agent secret se trouvait à une trentaine de mètres à peine de Morane, toujours embusqué derrière son rocher. Dans sa main gauche, Bob saisit une pierre ronde, de la grosseur du poing, et se mit à crier, en français :

— Orgonetz !… Inutile de vouloir fuir…

L'Homme aux Dents d'or s'arrêta net et regarda dans la direction d'où venaient les appels, mais sans rien apercevoir. Il porta la main

à sa hanche et tira son revolver.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il.

— Qui je suis ? Peut-être reconnaissez-vous ma voix… Nous sommes deux vieilles connaissances… Bob, vous vous souvenez ?

Orgonetz sursauta violemment.

— Morane ! dit-il, toujours à haute voix. Ah ça ! Vous êtes donc le Diable en personne ?

— Presque… Presque… Un diable qui va vous en faire voir une fois encore de toutes les couleurs…

Le bras de Morane décrivit une courbe brève et la pierre, lancée par un poignet d'acier, vint frapper Orgonetz à l'épaule. L'homme aux dents dorées poussa un cri de douleur, puis braqua son revolver dans la direction d'où était partie la pierre. Deux coups de feu claquèrent et les balles vinrent frapper le rocher derrière lequel se dissimulait Morane. Ce dernier saisit une seconde pierre et la lança mais, cette fois, elle manqua son but de près d'un mètre. Orgonetz se mit à rire.

— Voilà le commandant Morane qui s'amuse à lancer des cailloux, comme un petit garçon ! Pourquoi ne tirez-vous pas, commandant Morane ? Peut-être parce que vous n'avez pas d'armes… Oui, cela doit être ainsi. Vous êtes désarmé et vous voulez m'assommer à coups de pierres…

Bob ne répondit pas. Tout ce qu'il voulait justement c'était qu'Orgonetz sache qu'il se trouvait désarmé. Il prit une troisième pierre et la lança, en prenant soin de se découvrir un peu, mais l'espace d'une seconde à peine.

Orgonetz tira à nouveau par deux fois, et Morane entendit nettement le choc des balles fracassant le rocher. Une seconde opération de ce genre fit à nouveau tirer deux coups de feu à Orgonetz. Le revolver était vide à présent. C'était tout ce qu'attendait Bob. À aucun prix il ne lui fallait laisser le temps à son adversaire de recharger son arme. Se dressant soudain, il se mit à dévaler la pente, à tombeau ouvert, pendant que l'agent secret tentait de glisser en hâte de nouvelles cartouches dans le barillet de l'arme. Au bas de la déclivité, Morane trébucha et tomba en avant. Il roula sur lui-même sans se faire le moindre mal, se retrouva sur pied à deux

mètres d'Orgonetz, bondit en avant, tête la première, à la façon d'un bélier. Il toucha le gros homme à l'estomac et tous deux roulèrent au sol.

Jamais encore Morane n'avait eu l'occasion de se mesurer corps à corps avec Orgonetz. Il n'avait aucune idée de sa résistance physique. Aussi fut-il surpris quand son adversaire se releva presque en même temps que lui pour l'envelopper de ses bras courts et l'amener contre sa poitrine épaisse. Sous cette étreinte d'ours, Bob sentit la respiration lui manquer. Pour échapper à l'étouffement, il posa les pouces sous les oreilles d'Orgonetz et serra, compressant les carotides. L'agent secret poussa un cri de douleur et relâcha son étreinte. Se libérant tout à fait, Morane lui porta, du bout de la main gauche tendue, un coup sec sur la pomme d'Adam, le doubla d'un direct du droit au plexus solaire. Orgonetz se plia en deux. Un coup derrière la nuque le mit définitivement hors de combat.

*

* *

Après avoir entravé les poignets et les chevilles d'Orgonetz, Morane entreprit de le fouiller. Dans le sac, il ne découvrit rien que quelques vivres et objets de première nécessité. Dans un compartiment intérieur de la large ceinture de toile enserrant la bedaine de l'agent secret, il trouva finalement un petit carnet à couverture de matière plastique noir rempli de notations qui semblaient n'avoir aucun lien entre elles. Cette circonstance semblait prouver que la trouvaille était intéressante. C'était dans ce carnet que Roman Orgonetz devait consigner tous ses petits secrets selon un code cryptographique que les spécialistes d'Interpol devraient déchiffrer. Alors sans doute les derniers mystères de l'opération Fleur du Sommeil se révéleraient-ils aux enquêteurs…

Tout ce qui comptait maintenant pour Morane, c'était de se mettre en sécurité avec son prisonnier, de trouver un endroit d'où il pourrait surveiller la mer et attendre la venue des patrouilleurs britanniques.

Il tourna son regard en direction du gourbi situé au sommet de la dune et jugea que ce serait là à la fois un refuge et un poste d'observation idéal. Orgonetz ne tarderait plus à reprendre ses esprits ; il lui délierait alors les chevilles et, sous la menace de sa propre arme, il le forcerait à marcher jusqu'à la hutte.

S'emparant de la ceinture d'arme de son adversaire Bob se la boucla autour de la taille et se mit à recharger le revolver qu'Orgonetz avait lâché au début du combat. Dans la poche de sa veste de toile, Morane avait glissé le petit carnet à couverture plastique. Alors, l'agent secret ouvrit les yeux.

Bob trancha les liens de ses chevilles et lui désigna le gourbi.

— Vous allez marcher jusque-là, dit-il, et nous attendrons la venue des policiers qui vous prendront en charge…

— Et si je refuse de marcher ? demanda le gros homme.

Bob tira le revolver.

— Je vous flanque une balle de revolver entre les deux yeux, tout simplement. Ainsi, l'humanité sera débarrassée d'une vermine de plus.

Orgonetz se mit à rire en secouant la tête.

— Non, commandant Morane, vous ne me tuerez pas. Jamais vous ne tireriez sur un adversaire désarmé. Vous êtes bien trop chevaleresque pour ça. À vrai dire, vous êtes même le dernier des Chevaliers… D'ailleurs, la chance est en train de renverser les rôles. Regardez derrière vous…

Sachant n'avoir aucune traîtrise à attendre de son adversaire dont les mains demeuraient immobilisées, Bob se retourna. Aussitôt il tressaillit. À cinq cents mètres environ en direction de la mer, un groupe d'hommes venait d'apparaître. Au nombre d'une trentaine, armés jusqu'aux dents, ils se dirigeaient en courant vers Morane et son prisonnier.

Une nouvelle fois, Orgonetz éclata de rire.

— Vous n'avez quand même pas cru, commandant Morane, que j'aurais été assez fou pour m'aventurer sans but à travers le désert. J'étais à la recherche de ces hommes, qui m'attendaient pour prendre possession de la cargaison d'opium. De cette cargaison que

vous avez sans doute détruite. L’heure est venue pour vous de payer ça…

Déjà, Morane n’écoutait plus. Il saisit le sac d’Orgonetz et, abandonnant celui-ci au fond du vallon, il se mit à courir en direction du gourbi. Comme il s’engageait sur le flanc de la dune, quelques coups de feu éclatèrent et plusieurs balles firent jaillir de petits nuages de sable au-dessus de lui sur la pente.

Rapidement, Bob se retourna, tira son revolver et, mettant un genou en terre, en appuya le canon contre son avant-bras gauche replié. Par quatre fois il pressa la détente et, là-bas, trois bandits s’écroulèrent, ce qui invita les autres à plus de prudence.

Alors, Bob se redressa et se mit à nouveau à courir à flanc de dune. Il atteignait le gourbi quand de nouveaux coups de feu claquèrent. Avec désespoir, il se précipita sur la porte grossière, dont les gongs rouillés grincèrent. Par l’entrebâillement, il pénétra à l’intérieur de la hutte et repoussa le battant derrière lui. Avec l’impression de s’enfermer lui-même dans un piège.

Chapitre XVII

Par la porte entrouverte du gourbi, Morane, étendu à plat ventre sur le sol, surveillait l'avance de ses adversaires qui, lentement, gravissaient la dune. Il avait assisté à la délivrance d'Orgonetz qui, au fond du vallon, encourageait maintenant les assaillants. Tout en attendant l'assaut, Bob supputait les chances de s'en tirer. Cerné par un ennemi supérieur en nombre et bien armé, il savait que, tôt ou tard, il devrait se rendre ou succomber. La seule chance qui lui restait, c'était l'arrivée des secours. S'il parvenait à tenir en respect ses adversaires, peut-être pourrait-il tenir le coup. Il avait fait l'inventaire de ses ressources : une centaine de cartouches pour le revolver et des provisions de bouche pour deux ou trois jours en se rationnant. Dans la gourde, de l'eau pour deux jours peut-être, à condition bien sûr de faire montre également d'une grande sobriété.

L'arme au poing, Bob attendait ses adversaires. Parfois, il jetait un regard au loin mais, contrairement à ce qu'il avait cru tout d'abord, il ne pouvait, d'où il se trouvait, apercevoir la mer et guetter ainsi l'approche éventuelle des secours.

Deux coups de feu le firent sursauter et les balles, en s'enfonçant dans la porte du gourbi, firent voler dans tous les sens des éclats de bois pareils à des aiguilles. Deux des hommes d'Orgonetz étaient arrivés à bonne distance et avaient fait feu de leurs carabines. Par deux fois, le revolver de Bob parla et les deux assaillants, touchés à mort, roulèrent le long de la pente en soulevant des nuages de sable fin. Les autres, sans doute peu soucieux de servir de cible à un tireur de la force de Morane, se jetèrent à plat ventre et s'immobilisèrent. Certains d'entre eux se remirent même à descendre à reculons vers la vallée.

Bob fit basculer le barillet de son arme, éjecta les douilles vides et glissa à leur place deux nouvelles cartouches. Tout en agissant, il souriait, en soliloquant :

— M’ont l’air un peu trouillards les gars à Orgonetz. Tant que je continuerai à leur en imposer, tout ira bien. Mais cela me paraît trop beau pour durer…

Le silence était revenu. Un silence que, au bout d’un moment, la voix d’Orgonetz rompit.

— Mieux vaut vous rendre, commandant Morane. Vous n’avez aucune chance de vous en tirer…

Le gros homme se tenait debout au bas de la dune. Vu d’en haut, en plongée, les jambes masquées par son ventre trop important, il faisait songer à un de ces poussahs lestés de plomb dont s’amusent les enfants.

— Pourquoi ne venez-vous pas me chercher vous-même, Orgonetz ? hurla à son tour Morane. Je vous promets de vous loger une balle en plein cœur…

Appuyant le canon du revolver sur une pierre, il visa soigneusement l’Homme aux Dents d’or et tira par six fois, vidant son arme. Il savait, à cette distance, n’avoir qu’une chance extrêmement minime de toucher sa cible. Il ne la toucha d’ailleurs pas, mais il eut néanmoins la consolation de voir les balles frapper le sable tout autour de son ennemi, qui se jeta aussitôt sur le sol.

— Vous ne me semblez pas bien courageux, Orgonetz, cria encore Bob. Un gros homme comme vous aurait-il peur d’une toute petite balle ?

— Bientôt vous ne jouerez plus les héros ! hurla Orgonetz en tendant le poing. Et vous autres ! – il s’adressait à ses hommes – Qu’attendez-vous pour aller me chercher ce bravache ?

Aux ordres de leur chef, les autres se remirent à gravir la dune. Bob, qui avait rechargé son revolver, attendit qu’ils fussent à bonne portée pour ouvrir le feu. Il vida une nouvelle fois son barillet et quatre hommes roulèrent le long de la pente. Les autres reculèrent pour se mettre à l’abri.

Morane ne savourait qu’à demi cette victoire. Les complices d’Orgonetz ne brillaient pas par le courage – sans doute s’agissait-il de mercenaires, gens de sac et de corde recrutés parmi la pègre du monde entier – mais ils finiraient néanmoins par avoir raison de lui.

Un nouvel ordre lancé par Orgonetz vint d'ailleurs l'ancrer dans cette certitude.

— Cernez-le et attaquez dans toutes les directions à la fois. Il est seul et vous êtes plus de vingt…

« Comment n'ont-ils pas encore songé à cela plus tôt ? songea Bob. Sans doute ne croyaient-ils pas que je leur offrirais une telle résistance… »

Là-bas, les hommes s'égaillaient. Morane se redressa et jeta un regard vers le haut, afin de se rendre compte s'il lui était possible de grimper sur le toit de la hutte. Ce toit était en grande partie effondré mais les murs, assez épais, constituaient une sorte de belvédère du haut duquel il surplomberait les assaillants. Il glissa son revolver dans l'étui et, pliant légèrement les jarrets, se détendit et agrippa le rebord du mur sur lequel, après avoir effectué un rétablissement, il se retrouva couché de tout son long. De ce perchoir improvisé, il put voir ses adversaires qui se déployaient en un vaste arc de cercle autour de la dune. Mais il fit également une autre constatation, plus réconfortante celle-là : d'où il se trouvait à présent, il apercevait la mer. Non loin de l'épave fumante du *Kyra Maru,* un contre-torpilleur de la Royal Navy venait de s'ancrer.

*

* *

Une joie sans limite saisit Morane. Sans doute, de la côte, avait-on entendu les coups de feu et l'officier commandant le contre-torpilleur ne tarderait-il pas à envoyer des renforts de ce côté. Sans plus guère se soucier de ses assaillants, Bob se mit à décharger son revolver vers le ciel. Pendant un moment il se mit debout pour tenter d'apercevoir la plage elle-même, mais une salve nourrie le força à s'étendre à nouveau à plat ventre au faîte du mur.

— Allez-y, murmura-t-il entre les dents à l'adresse des hommes d'Orgonetz, tirez tant que vous pourrez. Au plus vous ferez de bruit, mieux cela sera…

Un véhicule, qui se trouvait sans doute dissimulé jusque-là derrière une dune, fit son apparition dans la vallée. Une chenillette

rapide, spécialement adaptée pour les sables. Tout d'abord, Bob espéra qu'il s'agissait là d'un engin débarqué du contre-torpilleur, mais il se détrompa vite. La chenillette s'était arrêtée à hauteur d'Orgonetz sans que celui-ci parût marquer la moindre crainte. Un homme en descendit et se mit à parler à l'agent secret en gesticulant et en tendant le bras en direction de la mer. Bob comprit qu'il prévenait Orgonetz de la présence du vaisseau anglais. Orgonetz eut un mouvement de rage et, se tournant vers le gourbi, hurla à pleine voix :

— Nous nous retrouverons, commandant Morane !

Il grimpa à bord de la chenillette qui, filant à toute allure, s'enfonça entre rocs et dunes et disparut.

Morane serra les dents. Une fois encore, Orgonetz lui échappait, et il ne pouvait rien tenter pour le rejoindre. Cette fuite solitaire témoignait de la lâcheté de son adversaire. Non seulement, tout à l'heure, il avait abandonné ses complices du *Kyra Maru,* mais, à présent, il abandonnait encore ces hommes venus sans doute de l'autre côté du désert d'Arabie pour le seconder dans ses sombres desseins…

Tout autour du gourbi, les assaillants s'étaient arrêtés, décontenancés. La subite défection de leur chef leur demeurait incompréhensible. Et, tout à coup, un cri d'alarme monta des flancs de la dune. Un groupe de fusiliers marins venait d'apparaître au fond du vallon. Ce fut le sauve-qui-peut. Traqués par les fusiliers, les bandits tentaient de fuir individuellement. Certains tombèrent sous les balles de leurs poursuivants, d'autres se rendirent et quelques-uns réussirent à fuir.

Deux hommes s'avançaient maintenant, revolver au poing, marchant en direction du gourbi. L'un était un officier de la marine britannique en uniforme de campagne, l'autre un civil de haute taille, à la carrure puissante et à l'épaisse chevelure rousse.

Bob se dressa sur le faîte du mur, agitant les bras et hurlant :

— Bill !… Bill !…

Quelques secondes plus tard, les deux amis se trouvaient dans les bras l'un de l'autre, à s'envoyer de grandes tapes dans le dos.

— Content de vous voir, commandant !… Content de vous voir !… répétait sans cesse le colosse.

— Et moi donc, Bill ! Je crois que, si vous n'étiez pas survenus, ce gibier de potence aurait réussi finalement à me régler mon sort. Mais comment es-tu là ?

— Lorsque je vous ai quitté l'autre nuit, j'ai gagné Chiraz, d'où j'ai pu me mettre aussitôt en communication téléphonique avec sir George, auquel j'ai transmis vos renseignements. Sir George m'a alors fait savoir qu'un contre-torpilleur stationné à l'île de Bahreïn serait chargé de barrer la route au *Kyra Maru.* Après avoir confié notre prisonnier à la police persane, je me suis aussitôt envolé pour Bahreïn, où je suis arrivé juste à temps pour m'embarquer à bord du contre-torpilleur. Et me voilà…

Ballantine se tourna alors vers l'officier qui l'accompagnait et continua :

— Mais laissez-moi vous présenter le capitaine Oxenham, commandant de l'unité qui nous a menés jusqu'ici…

Quand les présentations furent terminées, Oxenham ne put s'empêcher de dire, à l'adresse de Morane :

— Vous avez fait du bon travail… Vous rendre maître, à vous seul, du *Kyra Maru,* c'est là un exploit digne d'être noté…

Bob se mit à rire silencieusement.

— Me rendre maître du *Kyra Maru ?* Comme vous allez fort, capitaine ! Je me suis contenté de l'incendier, de le jeter à la côte pour, ensuite, fuir sans demander mon reste…

L'officier ne jugea pas utile de porter encore atteinte à la modestie de son interlocuteur. Il demeura un instant silencieux, puis demanda :

— Et l'opium, il était à bord ?

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Il était à bord, mais il doit être réduit en fumée à présent. Des grenades au phosphore, cela ne pardonne pas.

Pendant quelques instants encore, le capitaine Oxenham demeura songeur.

— Tout à l'heure, dit-il enfin, je me rendrai sur le *Kyra Maru* pour me rendre compte et faire un rapport. Ensuite nous mettrons le cap

sur Le Caire où j’ai reçu l’ordre de vous conduire…

Comme Morane paraissait songeur, Ballantine lui allongea une grande claque sur l’épaule.

— Allons, commandant, ne tirez pas cette tête. Toute l’affaire est terminée. L’opium est parti en fumée et l’Opération Fleur du Sommeil a sans doute reçu le coup de grâce…

— Tu oublies Orgonetz, Bill. Il se trouvait là, tout à l’heure, en mon pouvoir, et il s’est encore une fois échappé… C’est à croire que jamais nous ne viendrons à bout de ce démon incarné…

Instinctivement, Bob porta la main à sa poitrine et, à travers le tissu de sa veste, il sentit la forme dure du petit carnet à couverture de plastique. Il songea alors que, peut-être, Orgonetz ne s’était pas encore aperçu de sa disparition, puisqu’il lui avait été soustrait alors qu’il était évanoui. Bob imagina la colère dans laquelle l’agent secret se mettrait quand il ne trouverait plus le précieux document, et cette seule pensée suffit à le mettre au comble de la joie.

Chapitre XVIII

Deux semaines avaient passé. Ce soir-là, sir George Lester, Bob Morane et Bill Ballantine étaient assis sur la terrasse de l'hôtel *Osiris,* au Caire. La nuit était calme, piquetée d'étoiles. Devant eux, la mer luisait telle une plaque d'acier bleuie. Il faisait chaud et ce fut avec un respect quasi religieux que sir George dosa le whisky dans les hauts verres, y ajouta du soda, puis des cubes de glace. Ensuite, il tira de sa poche le petit carnet à couverture de plastique noir et le jeta sur la table, entre les verres.

Ni Morane ni Ballantine ne dirent mot, attendant que leur ami parlât. Sir George se décida enfin.

— Et voilà l'Opération Fleur du Sommeil morte et enterrée, fit-il d'une voix lente, en martelant chaque syllabe.

Du menton, il désigna le carnet.

— L'aide-mémoire d'Orgonetz, expliqua-t-il, avec les noms et adresses de ses complices à travers le monde, ses points de ralliement, les endroits projetés pour l'établissement de nouvelles plantations de pavots somnifères. Naturellement, tout cela était rédigé en code, mais ce qu'Orgonetz et ses complices ignoraient, et ignorent sans doute encore, c'est que, depuis près de deux ans maintenant, nous possédons à leur insu le secret de ce code grâce à un de leurs agents en Angleterre passé de notre côté et que nous avons déclaré mort. Ceci a permis à mes hommes de déchiffrer le contenu du carnet en quelques jours seulement…

L'Anglais se tourna vers Morane, pour dire encore :

— Bien sûr, Bob, il est inutile d'ajouter que c'est à vous que nous devons ce résultat inespéré. Une grande puissance avait imaginé faire alliance avec le gang international de la drogue afin d'affaiblir le potentiel humain des nations qui, depuis des années déjà, se dressent devant elle pour l'empêcher de réaliser ses plans de conquête. Pour cela, cette puissance avait imaginé de créer

d’importantes plantations de pavots en des coins perdus de la planète, de former des réseaux de distribution, bref de tendre aux quatre coins du monde une gigantesque toile d’araignée à laquelle se seraient englués des millions de malheureux toujours prêts à s’abandonner au paradis frelaté et mortel de la drogue. De l’héroïne en particulier. Oui, Bob, vous avez peut-être, par votre action, contribué à sauver la paix du monde mais, en outre, vous avez préservé des millions d’individus d’un fléau aussi redoutable, sinon davantage parce que plus insidieux, que la guerre. Voilà pourquoi je propose de boire à votre santé…

— Et à la vôtre, dit Morane en saisissant son verre, et à celle de Bill, qui m’avez aidé puissamment. N’oublions pas la chance non plus. Sans elle, sans doute seriez-vous en train de boire à la santé d’un cadavre : le mien…

Les trois hommes burent lentement. Bill Ballantine fit claquer sa langue et, en bon Écossais, s’extasia :

— Fameuse ! cette mixture…

Il but une nouvelle gorgée, fit à nouveau claquer sa langue, pour dire encore :

— Puis-je vous demander une grâce, sir George ?

— Dites toujours, Bill ?

— Vous demander que si jamais Roman Orgonetz imaginait de noyer le monde sous des flots de whisky, de ne pas faire appel à moi pour l’en empêcher. J’ai bien voulu contribuer à la ruine de l’opération Fleur du Sommeil, mais à celle de l’opération Whisky, jamais…

Ballantine vida son verre et répéta d’une voix forte :

— JAMAIS !… VOUS M’ENTENDEZ, JAMAIS !…

Morane et Lester éclatèrent de rire. Ensuite, sir George se tourna vers Bob.

— À propos, Orgonetz court toujours. Prenez garde à ne pas le trouver un soir sous votre lit. Cela fait plusieurs fois que vous le contrez, et il doit vous réserver un chien de sa chienne…

Morane ne répondit pas. Il regardait obstinément vers le large. Sa vie était ainsi jalonnée de gens comme Orgonetz, qui devaient lui en vouloir pas mal, et il continuait pourtant à se porter comme un

charme. Cela ne l'empêchait pas de se considérer un peu comme une sorte de Juif errant de l'aventure. Comme le légendaire Ahasvérus, il était condamné à errer de pays en pays, le sort s'acharnant sans cesse sur lui pour lui faire rencontrer à chaque coin de rue une orpheline à protéger, un meurtrier à châtier, un peuple à libérer. Et il se demandait avec inquiétude quand viendrait enfin le jour où il pourrait se livrer à son aise à ses deux sports favoris : la lecture et les pantoufles.

FIN

PETITE HISTOIRE DE L'INTERPOL

L'Interpol, dont le nom sert à désigner la police internationale, est un organisme reliant les services centraux des polices de quarante-deux nations et dont le siège se trouve à Paris, dans un bureau permanent se composant uniquement d'une trentaine d'experts dont le chef est un inspecteur chevronné de la Sûreté Nationale.

Jusqu'en 1923, il n'y avait pas de liaison entre les différentes polices et il suffisait souvent à un criminel de passer une frontière pour trouver une sécurité relative. C'est en 1923, sous l'égide du Dr Schober, alors Chef de la police à Vienne, que fut créée la première Commission internationale de police criminelle. Elle eut des débuts difficiles et ce fut en 1938 seulement que le premier Interpol, groupant trente-quatre pays, fonctionna enfin. Avec la guerre, l'organisation se désagrégea et ses archives, transportées à Berlin, disparurent lors de la prise de cette ville par les armées russes.

À la fin de la guerre, l'inspecteur Louwage, du ministère de la Justice de Bruxelles, réunit quatre amis avec lesquels il résolut de créer un nouvel Interpol. Ces quatre amis étaient : Louis Ducloux, directeur de la police judiciaire française, Ronald Howe, de Scotland Yard, le Dr Söderman, célèbre criminologue suédois, et Werner Muller, chef de la police de Berne.

Petit à petit, grâce aux efforts de ces cinq hommes et en dépit des rivalités qui opposaient chaque police nationale, le nouvel Interpol s'organisa. Aujourd'hui il fonctionne à merveille et un criminel qui réussit à passer une frontière est signalé aussitôt et traqué par les polices des différents pays qu'il traverse, ce qui ne tarde pas à entraîner sa capture. Aidée par des fichiers admirablement bien tenus, l'Interpol peut aujourd'hui agir avec

efficacité dans tous les domaines du crime. Mais son action est surtout efficace en ce qui concerne le trafic de drogue et de fausse monnaie, trafics organisés parfaitement par des bandes puissantes, ramifiées dans tous les pays du monde. Grâce à la collaboration de la Sûreté française, de Scotland Yard, du service des stupéfiants de Washington, de la Questura italienne et des autres polices ayant adhéré à l'Interpol, on peut donc aujourd'hui, grâce à des communications de renseignements, des échanges d'argent, mettre hors d'état de nuire des bandes de malfaiteurs redoutables qui, sans elle, auraient sans doute pendant longtemps encore continué à perpétrer leurs méfaits.

---

[1] Nom asiatique de l'opium à fumer.